SONGES
PHILOSOPHIQUES,

PREMIERE PARTIE.

SONGES
PHILOSOPHIQUES,

PREMIERE PARTIE.

PAR M. MERCIER.

Novi noſtrorum ingenia : quia nugari me credent, omnes habebo. Ita inſinuato amore potionis, addam ſalubres herbas.

Jo. Bar. Argenis, L. 2.

A LONDRES,

Et ſe trouve à Paris,
Chez LEJAY, Libraire, Quai de Gêvres,
au grand Corneille.

M. DCC. LXVIII.

TABLE DES SONGES.

SONGE I. *L'Optimiſme.*

SONGE II. *De l'Ame.*

SONGE III. *De la cupidité & de la vertu.*

SONGE IV. *Les Lunettes.*

SONGE V. *De la Royauté & de la Tyrannie.*

SONGE VI. *D'un Monde heureux.*

SONGE VII. *De la Guerre.*

SONGE VIII. *De l'Amour.*

SONGE IX. *De la Fortune & de la Gloire.*

SONGE X. *Le ruiſſeau Philoſophique.*

PQ
2007
LIBRARY
SEP 8 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

SONGES
PHILOSOPHIQUES,

PREMIERE PARTIE.

SONGE PREMIER.
L'Optimiſme.

J'Avois réfléchi un jour entier ſur le bonheur qui eſt le partage du méchant, & ſur l'infortune qui pourſuit l'homme vertueux, la nuit déployoit ſes voiles ; mais qui peut dormir ſur le duvet, tandis que le malheureux ſouffre, & que ſes gémiſſemens plaintifs accuſent notre repos, tandis qu'ils réveillent dans nos cœurs l'invincible

ſentiment de la pitié ? Ce n'eſt point le Philoſophe, ou pour mieux le qualifier, ce n'eſt point l'ami des hommes : ſon ame ſenſible eſt trop bien liée au ſort de ſon ſemblable, pour qu'elle s'iſole comme celle du méchant. L'ame de l'homme vertueux ne veut point être heureuſe, ou veut l'être avec l'univers.

Mes ſens affoiblis avoient cédé aux pavots du ſommeil ; mais ma penſée libre & puiſſante n'en ſuivit pas moins le cours de ſes méditations. Je ne perdis point de vûe les deſtins de l'infortuné ; mon cœur veilloit & s'intéreſſoit pour lui. J'étois encore irrité (quoiqu'en ſonge) du ſpectacle que m'offroit cette miſérable terre, où le vice inſolent triomphe, où la vertu timide eſt flétrie, perſécutée. J'éprouvois ces tourmens, dont ne peut ſe défendre, l'homme qui ne reſſerre point ſon être dans le point de ſon exiſtence. Attriſté, je traverſois d'un pas lent les belles campagnes d'Azora; mais la tranquillité qui régnoit ſur la

face riante de la Nature, ne pénétroit point jusqu'à mon cœur. Toutes les scenes d'injustices, de forfaits, de tyrannie, s'offrirent plus vivement à ma pensée. D'un côté j'entendois les cris de l'indigence affamée, qui se perdoient dans les airs; de l'autre, la joie folle & bruyante d'hommes insensibles & barbares, regorgeant de superfluités. Tous les malheurs qui accablent la race humaine, tous les chagrins qui la ruinent & la dévorent, se retracerent en foule à ma mémoire; je soupirai, & la pointe douce & amere de la pitié blessa délicieusement mon cœur. Des larmes brûlantes ruisselerent sur mes joues: j'exhalai mes plaintes, & j'oubliai la sagesse, jusqu'à murmurer contre la main puissante qui arrangea les événemens du monde. Dieu! m'écriai-je, que mon oreille n'entende plus les soupirs de la misere & les hurlemens du désespoir; que mes yeux ne tombent plus sur l'homme égorgeant son semblable; que je ne sois plus témoin du glaive

étincelant du despotisme, & des chaînes honteuses de l'esclavage, ou donne-moi un autre cœur, afin que je ne souffre plus avec un monde de malheureux! Hélas! tu as donné la vie à tant d'innocentes créatures qui ne te la demandoient pas! étoit-ce seulement pour les voir naître, souffrir & mourir? La douleur parcourt ce triste univers comme un ouragan fougueux, tandis que le plaisir est aussi rare & aussi léger que l'aile inconstante du zéphyr.

J'allois continuer mes plaintes, lorsque je me sentis enlevé dans les airs par une force inconnue: la terre trembloit, le ciel s'allumoit d'éclairs, & mon œil mesuroit avec effroi l'espace immense qui se découvroit sous mes pieds. Je reconnus que j'avois péché. Je criois: *grace, ô mon Dieu, grace à une foible créature qui t'adore, mais dont le cœur a été trop sensible aux maux de l'humanité.* Tout à coup je sentis mes pieds affermis sur un sol inconnu; je me trouvai dans une obs-

curité profonde, j'y restai plongé quelque tems, & voici qu'un rayon plus rapide & plus perçant que l'éclair, vint dissiper les ténebres qui m'enveloppoient. Un Génie revêtu de six aîles brillantes, se présenta devant moi : à la flamme céleste qui luisoit sur sa tête, aux caracteres de la Divinité empreints sur son visage lumineux, je le reconnus pour un des Anges de l'Éternel. *Écoute*, me dit-il, d'un ton qui me rendit le courage, *écoute, & ne censure pas plus longtems la Providence, faute de la mieux connoître : suis-moi.* Je le suivis au pied d'une montagne, dont le sommet fendoit les cieux. Je monte, ou plutôt je gravis : figurez-vous des rochers énormes suspendus les uns sur les autres, qui, à chaque instant, menacent de tomber & d'écraser les plaines. Au milieu de ces points de vûe effrayans, l'œil cherchoit en vain un arbre ou une plante, qui lui rappellât la Nature animée ; il ne découvroit qu'une chaîne de rocs à moitié

calcinés par les éclats de la foudre. Je suivois en tremblant mon conducteur, & les hurlemens des tigres & des lions, rendus plus affreux par l'écho, épouvantoient mon oreille : à chaque pas j'avois besoin du bras de cet Ange secourable pour me soutenir, & je voyois à mes côtés, ô spectacle terrible ! des compagnons malheureux, qui, voulant escalader ces rochers élevés, se tenoient suspendus à leurs pointes, mais qui bientôt lassés de l'effort, chanceloient, appelloient en vain à leur secours, rouloient, tomboient écrasés, & devenoient la proie des tigres qui se disputoient dans les vallons leurs membres palpitans.

Je crus qu'un pareil sort m'attendoit, lorsque l'Ange me dit : *ainsi la Providence punit l'audace téméraire des mortels ; pourquoi l'homme veut-il pénétrer ce qui est impénétrable ? son premier devoir est de reconnoître sa foiblesse, tout roule invisiblement sous la main d'un Dieu ; ce Dieu veut te pardonner, il veut plus, il veut t'éclairer.*

A ces mots, il me toucha la main, & je me trouvai au ſommet de la montagne. Quelle douce ſurpriſe ! le penchant oppoſé où nous deſcendîmes, étoit un jardin, à la fois agréable & magnifique, où la verdure, le chant des oiſeaux, le parfum des fleurs enchantoient tous les ſens ; un charme ſupérieur y paſſionnoit l'être le plus indifférent. Mon divin conducteur me montra dans l'éloignement un temple d'étonnante ſtructure ; la route qui y conduiſoit étoit ſi myſtérieuſe, que ſans guide il étoit impoſſible d'y parvenir.

A notre approche les portes du temple s'ouvrirent ; nous entrâmes, & ſoudain elles ſe refermerent avec un bruit de tonnerre, ſous une main inviſible : perſonne ne peut les ouvrir, perſonne ne peut les fermer, ſi ce n'eſt la voix puiſſante de Dieu, me dit mon protecteur auguſte. Saiſi de reſpect, je lûs ces mots écrits en lettres d'or : *Dieu eſt juſte ; ſa voie eſt cachée, qui oſera vouloir approfondir ſes décrets ?*

Je jettai un coup d'œil sur la hauteur magnifique de ce temple : tout cet édifice majestueux reposoit sur trois colonnes de marbre blanc ; au milieu s'élevoit un autel ; à la place de l'image de la Divinité montoit une fumée odoriférante, dont la douce vapeur rempliſſoit le temple. A droite de l'autel étoit suspendu un tableau de marbre noir, & vis à-vis étoit un miroir composé du plus pur cryſtal. L'Ange me dit : *c'eſt ici que tu vas apprendre que, ſi la Providence rend quelquefois un homme de bien malheureux, c'eſt pour le conduire plus ſûrement au bonheur.* Il dit, & disparut. Ce n'eſt plus la froide terreur qui glace mes sens, c'eſt une joie pure, douce, ineffable, qui remplit mon ame. Je versai des pleurs d'attendriſſement ; mes genoux fléchirent, mes bras se leverent vers le ciel, & je ne pus qu'adorer en silence la Bonté suprême. Une voix majeſtueuse qui n'avoit rien de terrible me dit : *leve-toi, regarde & lis.*

Je portai les yeux sur le miroir, & j'y vis mon ami Sadak, Sadak dont la vertu constante & courageuse m'avoit souvent étonné, qui dans l'indigence savoit la braver & même la faire respecter. Je le vis assis dans une chambre dont les murs étoient dépouillés ; il appuyoit sa tête languissante sur le dernier meuble qui lui restoit, le cœur consumé par la faim, & par le désespoir plus cruel encore. Une seule larme s'échappoit de sa paupiere, larme de sang ! malheureux, il n'osoit pleurer. Quatre enfans crioient à leur pere, & lui demandoient du pain ; le plus jeune foible & languissant, couché sur un reste de paille, n'avoit plus la force de gémir, il exhaloit les derniers soupirs d'une vie innocente. La femme de cet infortuné, aigrie par le malheur, oublioit sa tendresse & sa douceur naturelle, pour lui reprocher l'excès de leur misere. Ces plaintes cruelles déchiroient son cœur, & ajoutoient à son supplice ; Sadak se leve, détourne la vûe de

ſes enfans, &, tout malade qu'il eſt, ſe traîne pour leur chercher quelque ſecours. Il rencontre un homme auquel il avoit rendu, ci-devant, les plus grands ſervices; cet homme lui devoit l'emploi honnête dont il jouiſſoit. Sadak lui expoſe l'état déplorable où il ſe trouve; il lui peint ſes enfans prêts à expirer dans ſes bras, faute d'un peu d'alimens... Celui-ci rougit d'être forcé de le reconnoître, regarde d'un œil inquiet ſi on ne l'obſerve point parlant à un homme qui porte la livrée de l'indigence; il ſe débarraſſe du pauvre ſuppliant par de vagues promeſſes, & par des politeſſes froides, & tout à coup s'écarte à grands pas: c'étoit, au moins, pour la dixiéme fois qu'il traitoit avec inhumanité celui de qui il tenoit tout. Sadak déſeſpéré porte ſes pas au hazard, lorſqu'un de ſes créanciers l'arrête, le charge d'injures, raſſemble le peuple autour du malheureux, le menace publiquement, & eſt prêt à le frapper, plus par mépris que par courroux. Enfin, je

le vis errant de porte en porte, tendre une main ſuppliante, tantôt rebuté, tantôt recevant l'aumône qu'on donne à l'importunité : il achette un pain, le porte, le partage à ſes enfans, pleure de joie en appaiſant leur faim, & remercie à genoux la Providence des riches bénédictions qu'elle vient de répandre ſur lui.

Je jettai un cri de douleur, d'étonnement & d'effroi. Mes yeux chargés de pleurs ſe tournerent ſur le tableau de marbre noir, & une main inviſible y traça ces mots : *Acheve de contempler Sadak, & condamnes, ſi tu l'oſes, la Providence qui régle tout.* Je reportai la vûe dans le miroir, & j'y revis mon ami Sadak ; mais qu'il étoit changé ! que la ſcène étoit différente ! ce n'eſt plus l'indigent Sadak, pauvre il eſt vrai, mais tendre, vertueux, compatiſſant, plein d'honneur & d'humanité. C'eſt Sadak dans l'abondance, devenu opulent par un héritage inattendu ; c'eſt Sadak qui dans le ſein corrupteur des richeſſes, a mis en ou-

bli les vertus qui lui étoient cheres. Assoupi dans le luxe, il est dur, il commande avec aigreur, & ne souffrant plus, il ne se souvient point qu'il est des malheureux, & que lui-même l'a été. Je lûs aussi-tôt avec une admiration respectueuse, ce que le tableau mystérieux m'enseignoit. *Souvent la vertu souffre, parce qu'elle cesseroit d'être vertu, si elle ne combattoit pas. Lorsque l'Auguste Providence fait descendre la misère sur la tête d'un mortel, la patience, sa sœur, l'accompagne, le courage la soutient, & c'est par ce don que la vertu se suffit à elle-même, & qu'elle devient heureuse lors même que l'infortune semble l'accabler.*

Mon œil avide ne tarda point à se reporter sur le miroir. Quel objet plus intéressant pour mon cœur! c'est ma patrie que j'apperçois, ma chere patrie, la ville heureuse où j'ai pris naissance! mais ciel! que vois-je? tout à coup une armée formidable a inondé ses campagnes, environné ses fortes murailles, a préparé, pour sa ruine,

les machines infernales de la deſtruction. Le fer eſt prêt, la vengeance & la rage allument leurs flambeaux. O ſuperbe ville ! tu trembles malgré tes fiers défenſeurs. Tes tréſors enflamment dans le cœur de l'ennemi, la ſoif du pillage. Tu veux lui oppoſer une courageuſe réſiſtance, vains efforts ! il monte, il eſcalade tes orgueilleuſes tours ; le ſang coule, la mort vole, la flamme ravage, tu n'es plus qu'un triſte monceau de pierres que couvre une épaiſſe fumée. Mes malheureux concitoyens échappés à l'embrâſement errent dans les bois ; mais l'horrible famine les attend dans ces déſerts ; elle les dévore lentement, & prolonge leur ſupplice & leur mort. Dieu juſte ! m'écriai-je, un million d'hommes tomberont les victimes d'un ſeul ambitieux. Les enfans ſeront égorgés ſur le ſein de leurs meres ; les cheveux blanchis des vieillards ſeront traînés dans le ſang & la pouſſiere ; l'innocente beauté deviendra la proie d'une foule meurtriere,

une ville entiere disparoîtra, parce que la cupidité d'un monstre aura convoité ses richesses! *Un pays rempli de prévaricateurs*, (répondit le tableau) *mérite le châtiment d'une Divinité trop long-tems méprisée. Ceux qui n'étoient point coupables sont arrachés au danger de le devenir, & si la main de la Providence les a frappés, c'étoit pour les préserver d'un naufrage bien plus horrible que ne l'est le tourment d'une mort passagere; leur refuge est dans le sein de la clémence d'un Dieu éternel.*

Le Palais du Ministre Aliacin dont les pyramides dorées percent la nue, s'élevoit avec trop de magnificence, pour qu'il ne vint point frapper mes regards. Que de fois l'indignation avoit saisi mon cœur à l'aspect de ce monstre heureux, qui, avec une ame venale, un cœur barbare, des mœurs dépravées, & un génie despotique, avoit comme enchaîné la fortune à son char! Son élévation étoit le fruit de ses bassesses; ses trésors le prix de sa trahi-

ſon. Il avoit vendu ſa patrie pour de l'or, & des vices frappés d'opprobres l'avoient décoré des plus rares dignités. Une Province entiere gémiſſoit ſous ſa dure oppreſſion. Tantôt il rioit du foible murmure d'un peuple ployé à l'eſclavage; tantôt il traitoit leurs gémiſſemens étouffés, de cris de révolte. Chaque jour il commettoit un nouvel attentat, & chaque jour le ſuccès couronnoit ſon audace. Cependant l'intérieur de ſon Palais n'offroit, tant ſur la ſoie que ſur la toile, que des traits de généroſité & des exemples de vertus. Les buſtes des grands hommes de l'antiquité ornoient la maiſon du plus lâche ſcélérat, & ces marbres muets, loin de parler à ſon cœur, ne le faiſoient pas même frémir lorſqu'il les regardoit. Je conſidérai ce méchant, revêtu de puiſſance, entouré de flatteurs, redouté de ſes ennemis, encenſé publiquement, & maudit, mais ſeulement tout bas. Mille raretés précieuſes décoroient ſon cabinet, & chacune d'elles ne lui avoit

coûté qu'une injuſtice. La pourpre dont il étoit couvert, étoit aux dépens de ceux qui alloient nuds, & le vin qu'on lui verſoit dans une coupe ornée de pierreries, pouvoit être conſidéré, comme un extrait des pleurs qu'il faiſoit répandre.

Il ſort d'une table faſtueuſe, & va mettre aux pieds d'une concubine, le patrimoine d'un orphelin. Il ſe tient avec elle à la fenêtre, & de-là, il voit tranquillement mettre à mort un citoyen ſenſible & courageux, qui avoit oſé lui repréſenter l'abus de ſon pouvoir. On étrangle l'homme de bien, & un courrier vient annoncer une heure après au Miniſtre, que le Sultan pour reconnoître ſes ſervices ſignalés, lui fait préſent d'une terre conſidérable. Le monſtre ſourit, & en devenant plus puiſſant, il ſonge à ſe rendre plus terrible.

Ma haine contre cet odieux tyran devint ſi forte, qu'impatient, je tournois à pluſieurs repriſes mes regards ſur le tableau, comme pour hâter l'ar-

rêt qu'il devoit prononcer, mais rien n'y paroiſſoit encore tracé. Ma vûe retombe triſtement ſur le cryſtal merveilleux. J'apperçus le monſtre qui entroit dans un cabinet ſecret; quelle ſatisfaction pour mon cœur! la Nature, les malheureux & la terre ſont vengés! cet homme puiſſant qui ſembloit le plus heureux des hommes, lit une lettre, pâlit, tremble, crie à voix baſſe, frappe ſon front de cette même main dont il égorgeoit l'innocent. Agité d'un déſeſpoir qu'il ne peut vaincre, il va, vient, erre en furieux, déchiré par la crainte, plus que par les remords. Il arrache toutes les marques de ſa dignité, les foule aux pieds, & dans ſa rage, il pleure comme un enfant. Je cherchois à deviner le ſujet de ſa fureur, lorſqu'un de ſes favoris, plus vil que ſon maître, perce juſques à ſon cabinet, & j'appris la cauſe de ſon déſeſpoir. Un de ſes confidens, eſpion à la Cour, venoit de lui écrire qu'un orage nouveau s'étoit formé, qu'il alloit perdre ſon rang & ſon crédit,

s'il ne poſſédoit pas aſſez d'adreſſe pour détourner le coup : auſſi-tôt, ce honteux favori conſeilla, d'une voix ferme à ſon maître, ce que tout autre n'auroit pû entendre ſans le punir de ſa propre main. Ce conſeil affreux plût au barbare. Il ordonna qu'on amenât ſa fille en ſa préſence. Nouremi parut. Elle étoit belle, & elle avoit des vertus. Dieux! avec quelle horreur elle entendit que ſon pere vouloit la livrer aux deſirs du Sultan, comme une victime immolée à ſon inſatiable ambition! Elle tombe preſque ſans ſentiment aux genoux de ſon pere, elle fait parler les pleurs de la beauté, de la nature, de l'innocence.... Un regard ſévere lui commande d'obéir ; elle obéit, & meurt.

Aliacin en devint-il plus heureux? je le vis dans l'aſyle du repos; étendu ſur le duvet, ou plongé dans un bain délicieux, on le croiroit couché ſur des épines. Il craint pour ſa vie; il ſe leve, il parcourt, à pas tremblans, ſon Palais; il trouve ſes eſclaves endormis,

mis, & envie leur paisible sommeil. Le jour luit ; toujours inquiet, toujours soupçonneux, il frémit quand il mange ; il pâlit lorsqu'il boit, incertain s'il fait couler la nourriture ou la mort dans son sein. Il redoute jusqu'aux caresses des femmes qu'il tyrannise, & dont il est l'esclave. Si quelqu'un s'éleve, mille serpens rongent son sein ; c'est l'adversaire qui doit un jour le renverser ; c'est l'homme redoutable qui doit s'asseoir à sa place.

Plein d'une attente respectueuse, je consultai la table des augustes jugemens de l'Éternel, & je lus : *La vérité est terrible au méchant ; elle est sans cesse présente à ses yeux ; c'est elle qui fait son supplice ; il ne voit que ce miroir redoutable, où il lit son injustice & la difformité de son ame.*

Tout à coup un bruit sourd, comme celui d'un tonnerre lointain, se fit entendre ; je tournai la vûe sur le Palais d'Aliacin. Ses jardins, ses pyramides, ses statues, lui même, tout étoit disparu ! A la place de ce sejour, où

toutes les voluptés étoient raſſemblées, on ne voyoit plus qu'un repaire de couleuvres impures, qui rampoient dans des marais fangeux. Tel eſt le fondement des Palais que le crime a bâtis. Ces mots ſuivans gravés ſur le marbre noir me découvrirent ce qu'Aliacin étoit devenu. *Il a été balayé de deſſus la terre comme la vile pouſſiere, & les races futures douteront s'il a exiſté.*

Cet effrayant tableau ne ſortira jamais de ma mémoire, & depuis ce tems, je gémis en voyant un homme puiſſant; on contemple ſes richeſſes, moi je le vois expoſé au bras de la juſtice Divine. Mon œil plus attentif revola ſur le miroir, & j'apperçus Mirza & Fatmé, amans tendres, généreux, & dans cet âge où l'on connoît l'enthouſiaſme de la vertu. Ce même jour venoit de les unir, & leur tendreſſe mutuelle leur promettoit une longue ſuite de jours auſſi fortunés. La douce ivreſſe du bonheur brilloit dans leurs regards, leurs mains étoient en-

trelaſſées, & leurs ſoupirs ſe confondoient avec une douceur touchante. Fatmé avoit la beauté d'une vierge, ſa pudeur, ſes graces, & ce doux incarnat dont l'éclat eſt ſi fugitif. Le plus beau ſein enfermoit le cœur le plus noble. Muet d'amour, l'ame plongée dans un raviſſement inexprimable, Mirza embraſſoit Fatmé, & des mots interrompus étoient les ſeuls & foibles interprêtes des mouvemens de ſon cœur. Fatmé récompenſoit la tendreſſe de ſon amant d'un aimable ſourire; ſon front rougiſſoit, & ce rouge adorable étoit l'ouvrage de l'amour le plus pur. Comme leur ſilence exprimoit ce que leur langue ne pouvoit rendre! Mon cœur treſſaillit de joie au ſéduiſant tableau de la Vertu couronnée des mains de l'Amour; & comment l'ami de l'homme pourroit-il voir deux cœurs heureux, ſans être ému de plaiſir, & ſans applaudir à leur bonheur?

Ces deux amans ſe félicitoient d'être unis, parce qu'ils pourroient faire le

bien enſemble. Ils étoient riches, & ſatisfaits de l'être, parce qu'ils pouvoient ſoulager la foule des malheureux. Le jour de leur hymen, ils voulurent que des cœurs auſſi ſenſibles que les leurs, goûtâſſent la même félicité. Ils marierent de jeunes filles à leurs jeunes amans, lorſque l'infortune étoit le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit à leur union. Mirza veut que tous les cœurs ſoient à l'uniſſon du ſien; ſon ame ſublime voudroit ſouffler ſur la Nature entiere, une volupté univerſelle, inaltérable.» Chere Fatmé; (di-» ſoit-il) dans le ſein du bonheur, nous » pourrons dire: nous ne ſommes pas » les ſeuls heureux. Nous jouiſſons, » & dans ce moment quelqu'un nous » bénit; nous avons fait deſcendre » l'Hymen dans de triſtes chaumieres. » Des cœurs innocens ſe ſont ouverts à » la joie; l'Amour conſolateur a effacé » l'image de leur miſere, & nous, » nous verrons leurs enfans ſourire à » notre approche. Fatmé! leurs careſ-» ſes ſeront notre plus douce récom-» penſe! «

Ces ames tendres & vertueuſes formoient le plan d'une vie utile & bienfaiſante ; leurs enfans devoient être élevés dans les ſaines maximes de la ſageſſe ; on devoit leur enſeigner, avant tout, à être ſimples & bons, parce que la ſimplicité & la bonté ſont le principe de toutes les vertus ; on devoit nourrir dans leur ame flexible & tendre, les impreſſions d'humanité & de commiſération, parce qu'il faut être ſenſible, afin d'être homme. Ce couple charmant & reſpectable s'enflammant aux tranſports de leurs cœurs, voyoit déjà leur poſtérité hériter du ſang généreux qui couloit dans leurs veines. Dans ce raviſſement qu'inſpirent l'Amour, la Vertu, le Bonheur, ils tombent à genoux devant l'Etre ſuprême. » Grand Dieu! » (s'écrioient-ils) donne-nous des en» fans dignes de toi ; qu'ils ſoient hu» mains; qu'ils marchent dans les voies » de ta juſtice ; ou s'ils doivent s'écar» ter des loix ſaintes que nous chériſ» ſons, frappe-nous plutôt de ſtérilité,

» & qu'ils ne reçoivent pas une exif-
» tence qu'ils aviliroient à nos yeux
» comme aux tiens ». Leurs bras fup-
plians étoient entrelaſſés, lorſque le plafond de la chambre crie, s'ébranle. Fatmé s'évanouit de frayeur : Mirza pouvoit encore ſe ſauver ; mais comment abandonner ſa chere Fatmé ! Il veut l'enlever dans ſes bras, le mur chancelle, tombe, écraſe & enſevelit ces deux amans. Le monde perd ſon plus digne ornement, & le genre humain l'exemple des plus rares vertus.

Je cachai mon viſage pour pleurer librement. Je ſouhaitai d'être accablé ſous ces triſtes ruines avec Mirza & Fatmé : long-tems immobile, je n'oſai hazarder mes regards ſur le tableau. Je levai enfin un œil tremblant, & je lûs : *L'aveugle eſprit de l'homme, ne voit rien que dans le préſent ; la Providence ſeule connoît l'avenir ; la mort la plus ſoudaine a été la récompenſe des vertus de Mirza & de Fatmé : elle les a fait paſſer à un état de délices dont ce monde n'offre point d'idée, en*

même tems qu'elle les a ſauvés de l'horreur de mettre au jour des deſcendans indignes d'eux.

Je conclus que je ne devois rien décider déſormais, moi, foible atome, dont la vûe bornée ne pouvoit embraſſer ma propre exiſtence. En regardant de nouveau l'incomprehenſible miroir, j'eus un nouveau ſujet d'étonnement; j'apperçus Agenor, malheureux jeune homme adonné à toute ſorte d'excès, & le libertin le plus décidé d'une ville diſſolue. Il étoit pâle, défait, violemment agité; il ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre; portant en fureur la main à ſon front, & prononçant à baſſe voix quelques imprécations. Il reſte un moment comme irréſolu; bientôt toute ſa rage éclate; il court à une armoire ſecrette, en tire un papier, verſe dans une taſſe d'une certaine poudre.... Oui, dit-il, avec des yeux allumés, ce poiſon ſera l'unique reſſource que j'embraſſerai; il me ſauvera de l'opprobre qui m'attend. L'infidelle Roxane me

ſacrifie à l'indigne Dabour : mon pere ne veut plus payer mes plaiſirs ; mes créanciers me menacent chaque jour de la priſon ; vengeons-nous à la fois de Roxane, de mon pere & de mes créanciers. Il portoit la taſſe à ſa bouche, & j'étois peu affligé de voir le monde perdre un débauché furieux, lorſque tout à coup il s'arrête. Quoi ! s'écria t il, d'un ton ſourd & étouffé ; je mourrois, & ſans être vengé ! perfide rival ! Ah ! je veux rougir la terre de ton ſang ! Tu tomberas ſous ma main, & ta mort doit ſatisfaire à ma fureur ! Il dit, poſe la taſſe, prend ſon cimeterre, & ſort. A peine eſt-il dans la rue, que ſon pere, vénérable vieillard, monte à la chambre de ſon fils. Hélas ! il eût été heureux ſans ce fils. On liſoit ſur ſon front cette douleur vive qui abat une ame paternelle. Il venoit repréſenter à ce fils ingrat les loix de l'honneur, celles de la probité & du devoir. Il eſpéroit de toucher ſon cœur, de le ramener à la vertu. Ses rides, ſes nobles rides, & ſes che-

veux blancs, les larmes qui baignoient ſon viſage, tout inſpiroit le reſpect & la pitié. En le voyant, l'ame la plus dure ſe ſeroit émue. Ce vieillard infortuné, fatigué des mouvemens qu'il s'étoit donné, étoit altéré. Il apperçoit la taſſe fatale ; il boit, tombe à terre, & rend l'ame dans les plus horribles convulſions. J'oſai confier ma ſurpriſe à la Juſtice ſuprême, & elle traça de ſon doigt inviſible, les mots ſuivans ſur le tableau redoutable. *Le pere d'Agenor s'étoit rendu par ſa coupable négligence, la cauſe de la perte de ſon fils, il étoit juſte qu'Agenor devint à ſon tour l'inſtrument de ſon ſupplice. O peres ! connoiſſez toute l'étendue de vos devoirs, & frémiſſez ! Tolérer le vice, c'eſt le commettre.*

A peine ces mots furent-ils tracés, qu'ils diſparurent, & ceux-ci prirent leur place. *Conſideres le tout, afin de ne point errer ;* & auſſi-tôt j'apperçus dans le miroir une grande iſle, ſéparée en deux par un fleuve. La partie droite formoit une plaine floriſ-

ſante, couverte de Palais ſomptueux, de jardins magnifiques; elle étoit peuplée d'hommes richement vêtus. La gauche, au contraire, préſentoit un déſert aride, ou quelques miſérables cabannes entr'ouvertes, laiſſoient voir les indigens qui y menoient une vie obſcure & pénible. Cette iſle pouvoit être conſidérée comme une image du globe de la terre. On appelloit le pays à droite, le pays des heureux; des chants, des danſes, des feſtins, des ſpectacles, ſembloient leur unique occupation. La volupté ſourioit dans les yeux des beautés tendres qui les accompagnoient; elles ſe laiſſoient mollement entraîner vers des ombrages ſolitaires. Cependant je remarquai que la plupart d'entre eux ne s'eſtimoient heureux, qu'autant qu'ils étoient apperçus des gens qui habitoient la rive oppoſée. Dans les repas les plus ſplendides, ils paroiſſoient d'une joie extrême, mais moi, qui découvrois leur cœur à nud, je le voyois dévoré de vers rongeurs. Ils ſembloient à la table des

Dieux boire le nectar, & l'enfer étoit dans leur sein. Quoiqu'au sein de l'abondance, leurs desirs étoient loin d'être satisfaits ; ils n'avoient qu'une bouche pour savourer les alimens, & leur imagination active & insensée dépeuploit la terre & les mers, pour fournir de nouveaux mets à un Palais usé par des sensations trop fréquemment répétées. Parmi ces prétendus heureux, il en étoit qui quittoient tout à coup les plaisirs pour courir après un certain feu follet, au bruit des tambours & du canon. Ils revenoient tout sanglans, quelquefois mutilés, & alors ils se faisoient appeller *Héros*. D'autres faisoient les plus grands efforts pour monter au sommet d'un gradin, lequel étoit occupé, tandis qu'un peu plus bas, ils auroient pû trouver une place fort commode. Ils se tourmentoient d'une maniere étrange. Quelquefois on se moquoit d'eux, & le plus souvent on les jettoit au dernier rang. Rien ne les rebutoit, ils remontoient ; & s'ils réussissoient,

soit par adresse, soit par importunité, alors ils n'avoient pas seulement le tems de s'asseoir, assez embarrassés, assez occupés à repousser l'ambitieux, qui, à son tour, vouloit usurper leur place. Plus loin, j'appercevois des têtes légeres qui couroient çà & là, sans occupation comme sans affaires, semant des pieces d'or sans plaisir, & finissant par mettre le feu à leur Palais, pour réjouir un instant les yeux d'une concubine capricieuse. Ensuite, ils regagnoient à force de bras le pays désert, dit le pays des malheureux. Dans ce misérable séjour, on n'entendoit que des plaintes & des cris; tous les habitans marchoient courbés sous le fardeau d'une loupe de chair qui opprimoit le derriere de leur col. C'étoit d'un regard triste & envieux qu'ils contemploient le pays de félicité; & qu'obtenoient-ils par ces vains desirs? La bosse qu'ils portoient, devenoit beaucoup plus pesante; s'ils s'approchoient de ces hommes fortunés, ils

entendoient les railleries piquantes lancées à l'envi l'un de l'autre, contre les misérables porteurs d'une loupe de chair. Il n'étoit pas facile, mais cependant il n'étoit pas absolument défendu aux habitans du pays malheureux, de traverser le fleuve à la nage, & de s'établir dans le pays des riches; mais après avoir essayé quelque tems de l'air du canton, ils revenoient presque tous volontairement, aimant mieux encore porter une bosse pesante, que d'être toujours en guerre avec leur propre conscience. Si quelqu'un se plaignoit de ce que sa loupe étoit beaucoup plus lourde que celle de son confrere, il avoit le pouvoir de l'échanger, mais il se repentoit ordinairement du troc, & reprenoit son premier fardeau. Ces masses de chair ne me parurent point aussi insupportables que le porteur l'assuroit; en général, il me sembla que si dans le pays de félicité, on exagéroit par air le sentiment du plaisir, dans le pays de mi-

ſere, on exagéroit par foibleſſe le ſentiment de la douleur ; car c'eſt une ancienne manie, & toujours ſubſiſtante, que celle de vouloir être plaint. Je remarquai que la mal-adreſſe de ces derniers, rendoit le fardeau beaucoup plus difficile qu'il n'étoit. Ceux qui ſavoient le porter allégrement, paroiſſoient contens & diſpos. A peine l'habitude leur rendoit-elle le poids ſenſible ; au lieu que ceux qui ne s'étudioient pas à ſavoir maintenir un juſte équilibre, chanceloient à chaque pas, & rendoient leur marche très-pénible. Un autre avantage du pays de miſere, c'eſt que ſes habitans ſe confioient en aſſurance aux vagues irritées. Leur boſſe les ſoutenoit toujours ſur la ſurface des flots ; ils avoient beau être baſlotés, les plus rudes ſecouſſes de la tempête n'apportoient aucun dommage à leur ſituation ; au contraire, les citadins du pays de félicité, voyoient ſouvent les plaines unies de leurs belles campagnes, tout

à coup bouleverſées au moindre mouvement de l'empire liquide. Eux-mêmes emportés par les courants, ne pouvoient ſurnager, & l'or qui couvroit leurs habits ne contribuoit pas peu à les engloutir. J'obſervai auſſi que dans le pays fortuné, on étoit bien moins habile, bien moins induſtrieux, bien moins humain, bien moins charitable, que dans le pays des malheureux.

Mon œil avide cherchoit quelqu'autre objet de comparaiſon, lorſque le ciel de l'iſle ſe couvrit de ſombres nuages; le tonnerre ſe fit entendre, des éclairs furieux déchirerent la nue, une grêle effroyable fondit ſur la terre.

Tous les cœurs furent conſternés; mais voici que la mer ſoulève ſes abymes; ſes vagues impétueuſes s'éleverent juſques au ciel, aſſiégerent la double iſle, & bientôt l'engloutirent avec tous les habitans. Je ne vis plus dans le miroir qu'une lugubre & pâle obſcurité qui couvroit un amas im-

menſe d'eaux, d'où perçoient quelques gémiſſemens confus. A l'inſtant même, une lumiere ſurnaturelle remplit le Temple, le nuage odoriférant qui fumoit ſur l'autel, ſe transforma en une colonne de flamme, & la voûte de l'édifice ſubitement enlevée, m'offrit le ſpectacle d'un trône lumineux qui deſcendoit lentement au bruit majeſtueux du tonnerre. Je tombai de frayeur devant la Divinité de ce lieu redoutable. Un bras divin daigna me relever, & je revis auprès de moi, l'Ange qui avoit daigné me ſervir de guide. Sa voix me rendit le courage; je lûs ces mots écrits en traits de flamme ſur le marbre myſtérieux. *La mort rend les hommes égaux. C'eſt l'éternité qui aſſigne à l'homme ſon véritable partage : la juſtice eſt tardive, mais elle eſt immuable. L'homme juſte, l'homme bon ſe trouve à ſa place, & le méchant à la ſienne. Mortels! la balance d'un Dieu éternel panche dans les abymes de l'éternité.* Alors, le

miroir redevint parfaitement clair, & je vis une grande & belle femme, revêtue d'une majesté céleste, assise sur une demi-colonne. Elle tenoit d'une main une balance, & de l'autre une épée flamboyante. Des millions d'hommes de toute Nation & de tout âge, étoient rassemblés autour d'elle: elle pesoit les vertus & les vices, & pardonnoit aux défauts, enfans de la foiblesse. La patience & la résignation étoient récompensées, & les murmures indiscrets étoient punis. Je vis avec une joie inexprimable, que les pleurs des malheureux se séchoient sous sa main bienfaisante; ces infortunés béniſſoient leurs maux passés, source de leur bonheur présent: plus ils avoient souffert, plus grande étoit leur récompense; ils entroient dans les demeures éternelles, où le Dieu de bonté se plaît à exercer sa clémence, le premier, le plus grand, le plus beau, le plus adorable de tous ses attributs. Tous ceux que l'Éternel avoit daigné

animer de ſon ſouffle divin, étoient nés pour être heureux. Les taches qu'imprime à l'ame le vil limon du corps, diſparoiſſoient devant l'éclat du vrai Soleil ; ſa ſplendeur abſorboit ces ombres paſſageres. Le Créateur de ce vaſte univers étoit un pere tendre qui recueille ſes enfans, après un long & triſte pélérinage, & qui n'arme point ſa main contre leurs fautes paſſées. Ceux qui avoient ouvert leurs cœurs à la juſtice, à la douce pitié, qui avoient ſecouru l'innocent, ſoulagé le pauvre, recevoient un double degré de gloire. Un cantique immortel de louanges, répété par la race entiere des hommes, annonçoit la réparation des choſes.

Les tems de la douleur, de la crainte, du déſeſpoir étoient à jamais écoulés; les beaux jours de l'éternité s'ouvroient, la figure de ce monde étoit évanouie; aucun gémiſſement ne devoit troubler la céleſte harmonie de la félicité univerſelle. Ce Dieu bon, dont

la main magnifique eſt empreinte ſur toute la Nature, qui a embelli juſqu'au lieu de notre exil, embraſſoit dans ſon ſein toutes ſes créatures ; le pere & les enfans ne faiſoient plus qu'une même famille. Alors une voix tonnante ſe fit entendre. *Va, foible mortel, eſprit audacieux & borné, va, apprends à adorer la Providence, lors même qu'elle te paroîtroit injuſte. Dieu a prononcé un ſeul & même décret ; il eſt éternel, il eſt irrévocable, il a tout vu avant que de le porter. Etres finis! vos ſyſtêmes, vos vœux, vos penſées, entroient dans ſon plan; ſoumettez-vous, eſpérez, & n'accuſez point ſon ouvrage.* Le temple parut alors s'écrouler ſur ma tête. Je m'éveillai, incertain ſi ce que j'avois vu étoit une apparition ou une réalité. Dois-je encore m'indigner de la proſpérité du méchant ? dois je murmurer du malheur de l'homme juſte, ou plutôt ne dois-je pas attendre que le grand rideau, étendu ſur l'univers, ſoit tiré à

nos yeux par la main de la mort ; c'eſt elle qui doit nous faire vivre, en découvrant la vérité immuable, éternelle, qui ordonna le cours des événemens pour ſa plus grande gloire, & pour la plus grande félicité de l'homme.

SONGE SECOND.

De l'Ame.

JE me trouvois au lever du soleil sur une haute montagne. Mes regards tournés vers l'orient, se promenoient sur la magnificence de la Nature variée & renaissante. Après avoir embrassé cet horison immense, revenant sur ce qui m'environnoit, j'apperçus sous un jeune cedre le même Génie que j'avois vu la nuit précédente. Pénétré de respect & de reconnoissance, je m'inclinai pour embrasser ses genoux. Il me releva avec une bonté majestueuse, & me dit d'une voix dont la douceur inspiroit la confiance & la joie:

Ami, je veux encore t'éclairer, puisque tu as un desir si vif de l'être. Je vais te dévoiler ce qu'il t'est permis de comprendre sur cet esprit caché qui vit en toi, qui t'anime, qui ordonne à la fois ta pensée & ton action. Avant que ce corps que tu traî-

nes sous la volonté d'un Dieu, soit rentré dans la poussiere dont il est formé, je tâcherai de faire descendre les choses célestes à ta portée. Je voulus une seconde fois embrasser ses genoux; laisse, me dit-il, ces genuflexions pour les enfans grossiers des hommes: mon œil lit dans ton cœur: regarde du côté du couchant. J'obéis, & je vis une plaine agréable, surmontée d'une colline que couronnoient des citroniers, qu'embaumoient des groupes de roses. Je la crus d'abord inhabitée, mais bientôt j'apperçus une belle personne, au corps lumineux, à la taille majestueuse & plus qu'humaine, qui descendoit de la colline; elle étoit environnée de jeunes enfans, à la démarche légere, au sourire gracieux. Ils annonçoient la joie & la gaité; tels la Fable nous peint les Amours, les Ris & les Jeux accompagnant la Déesse de la Beauté.

Cette Nymphe majestueuse (me dit mon conducteur) se nomme *Ame;* elle tire son origine des cieux, elle en fut exilée; mais la cause de cet exil est au

rang des choſes qui ſont cachées. Les uns diſent que c'eſt parce qu'elle avoit trop bû de nectar dans l'Olympe, & les autres parce qu'elle avoit conçu d'elle-même un ſentiment d'orgueil trop déraiſonnable. Quoi qu'il en ſoit, jettée ſur ce malheureux globe, elle eſt devenue à moitié terreſtre. Tandis que le Génie parloit, l'Ame s'approchoit de plus près, & je pouvois la mieux conſidérer, elle & ſa ſuite. Son viſage ſembloit encore étonné de ſon nouvel état; ſa phyſionomie incertaine étoit mélangée de deux nuances preſque oppoſées; elle paroiſſoit conſulter en elle-même ſi elle devoit ſe fier aux objets qui l'environnoient, & ſur-tout à ces enfans qui l'accompagnoient; ils s'appelloient les Deſirs. Leur phyſionomie étoit ſimple & crédule; elle annonçoit plutôt l'inexpérience que la dépravation; ils étoient tous d'une forme agréable & fort ſéduiſante. Cependant je crus appercevoir quelque choſe de volage dans leur vivacité brillante. L'Ame tournoit ſouvent ſes

regards vers le ciel, & à ſon ſourire contemplateur, aux ſoupirs qui lui échappoient, on pouvoit aiſément interpréter qu'elle n'avoit pas perdu la mémoire du ſéjour divin qu'elle avoit habité.

Non loin de cet endroit étoit une éminence couverte de fleurs, qui formoient un lit embaumé. Deſſus repoſoit une femme dont tous les traits du viſage étoient fins & délicats; cependant ſon front efféminé portoit une certaine empreinte de hardieſſe. Ici bas on la nomme Félicité terreſtre, mais les habitans de l'Olympe ne balancent point à l'appeller *Folie*. Elle étoit environnée d'une multitude innombrable de Silphes & Silphides de toutes ſortes de formes & de couleurs, & tous légers comme l'air. Tels on voit des papillons différemment bigarrés, errer au milieu des parterres odoriférans, & d'une aîle inconſtante ſe repoſer tantôt ſur les tiges touffues des fleurs, tantôt dans leurs calices entr'ouverts. Ils portent pour nom,

les

les volages Plaisirs ; ils sont enfans de la Folie ; elle les a élevés & nourris dans de secrets embrassemens. Cet essain de Plaisirs ressembloit à ces mouches colorées, qui, sur le soir d'un beau jour, volent & bourdonnent dans les derniers rayons du soleil. Ils formoient un certain bruit flatteur, qui réveilla l'Ame de sa demi-léthargie. Les Desirs coururent aux Plaisirs dès qu'ils les apperçurent ; c'étoit une sympathie secrette & forte qui les attiroit l'un vers l'autre. Ils s'embrasserent avec la plus vive ardeur, & chaque couple paroissoit comme un jeune berger qui s'unit à sa nymphe. L'Ame, indécise de sa Nature, ne savoit de quel côté elle tourneroit ses pas. Elle écoutoit avec une complaisance secrette les sons attirans de la Felicité ; elle vouloit s'avancer vers elle, mais je ne sais quoi l'éloignoit de la route, & lorsque je cherchois à comprendre ce mystere, j'apperçus un petit Ange aux aîles d'or, qui planoit sur sa tête. Il battoit des aîles de joie, lorsqu'il la

voyoit s'écarter du chemin trompeur des Plaiſirs; au contraire, il trembloit de frayeur, lorſqu'il la voyoit y remettre le pied, & ſa douleur alloit juſqu'à verſer des larmes.

Je priai mon divin conducteur de m'expliquer ce qu'il vouloit bien me dévoiler; il me dit : auſſi ſouvent que tu vois l'Ame s'approcher avec impatience du côté où la Félicité l'invite par ſa voix de ſyrene, auſſi ſouvent un ſombre ſentiment s'empare d'elle; tu la vois qui s'éloigne triſtement malgré les vifs Deſirs. Tel eſt l'effet du ſouvenir de ſon état précédent que lui renouvelle avec ſa tendreſſe toujours vigilante, cet Ange charitable. Autrefois elle vivoit ſous les céleſtes lambris comme ſœur & compagne des pures Intelligences. Elle étoit accoutumée à un jour, près duquel celui-ci n'eſt que ténébres. Son oreille entendoit une harmonie dont on n'a point ici la moindre idée. Au jour de ſon banniſſement, elle fut forcée de boire dans la fleuve d'Oubli ; mais

l'impreſſion de ſon bonheur paſſé étoit ſi profonde, qu'il lui en eſt reſté une mémoire confuſe. Dès qu'elle fixe le ciel, ſon ordre ſublime l'émeut, elle reconnoît ſon ancien domicile, & cette majeſté imprimée ſur le front des aſtres, l'éleve, la tranſporte & la fait ſoupirer. Mais lorſque les attraits de cette trompeuſe Déeſſe, que les mortels nomment Félicité, la maîtriſent, au point qu'elle eſt prête à ſuccomber, alors cet Ange du ciel, qui l'a toujours aimée, protecteur compatiſſant, lui inſinue de ſes ailes divines une force ſurnaturelle; elle abandonne les routes dangereuſes, & ce bel Ange que le ciel a chargé du ſoin de la conduire, la remet avec des tranſports de joie dans le ſentier étroit, qui peut ſeul la rendre à ſa grandeur paſſée; mais tu vois qu'il eſt ſouvent trop foible pour l'écarter des puiſſantes amorces d'une volupté préſente; tu vois comme elle s'approche de plus en plus de la colline dangereuſe; tu vois comme la main

des Desirs l'emmene mollement. Hélas! elle est en péril, elle va céder à leur pouvoir. L'Ange bat en vain des aîles; ses soupirs, ses pleurs, ses efforts sont impuissans. Les Plaisirs lui bandent les yeux de guirlandes de fleurs; ces guirlandes sont enchantées, tous l'entourent, tous lui font une douce violence, sourient d'une résistance inutile, & l'entraînent dans les bras de la Folie.

Tandis que je considérois cette scène, un grand changement survint tout à coup entre la troupe des Desirs & la troupe des Plaisirs. Ces enfans naguere si attrayans, si doux, qui s'embrassoient avec les plus vifs transports, se transformerent soudain en serpens, en couleuvres, en spectres horribles. Les plus jolis devinrent les plus hideux. Les Desirs se séparerent en frémissant des Amours. Je vis l'Ame elle-même s'arracher avec dégoût de ces embrassemens qui lui devenoient odieux; mais à peine eut-elle fait un pas en arriere, que tous ces petits en-

chanteurs reprirent à ſes yeux leur forme premiere & ſéduiſante. Foible, elle ſe laiſſa entraîner de nouveau, abuſée qu'elle étoit par leurs graces nouvelles & decevantes. En même tems, la Félicité menſongere faiſoit la prude ; elle ſembloit vouloir fuir les Deſirs, pour en être pourſuivie avec plus d'ardeur. Lorſque les Deſirs, quelquefois rebutés, retournoient en grondant ſur leurs pas, alors cette magicienne ingénieuſe couroit après eux. Hélas ! dans leur naïve crédulité ils revenoient toujours pour rejoindre l'indéfiniſſable Déeſſe ; elle fuyoit de nouveau pour les mieux attirer dans ſes piéges. On ne voyoit qu'un tourbillon diverſement bigarré, qui, dans un mouvement continuel & rapide formoit un bruit confus. Les plaintes des Deſirs trompés, l'impatience fougueuſe des Plaiſirs, leurs regrets, leurs reproches, les cris de la Jalouſie furieuſe, tantôt plaintive, tantôt éclatante, enfantoient un murmure perpétuel. Et que faiſoit l'Ame ?

l'Ame ſommeilloit à côté de la Folie, ſur un lit de roſes; ſa main nonchalante laiſſoit échapper les rênes des Deſirs: elle s'éveilla au bruit tumultueux de tant de voix diſcordantes; & ſe voyant enchaînée, elle voulut rappeller tous les Deſirs vagabonds, pour leur donner des fers & les empriſonner dans ſon ſein. Vaines tentatives! la Folie plus forte captivoit ſa volonté foible, ſoumiſe à un inſtinct impérieux; elle ne pouvoit ſe faire obéir. Alors, une femme peſante, d'une lourde figure, nommée l'Habitude, vint, & d'un bras invincible la lia de nouveaux nœuds ſur le lit de la fauſſe Félicité; & les Deſirs en tournant autour d'elle avec une rapidité continuelle, la laſſerent tellement, qu'elle tomba dans l'aſſoupiſſement, ou plutôt comme engourdie dans une léthargie profonde.

Au milieu de ce calme funeſte, & du ſein de ce ſommeil de mort, l'Ame entendit quelques ſons lointains, mais doux & perçans, qui par degrés la

réveillerent & la maîtriſerent d'une maniere ſi puiſſante, qu'elle fit les plus grands efforts pour ſe relever, & déchirer les guirlandes qui la retenoient. J'apperçus alors l'Ange aux aîles d'or, que je n'avois point vu depuis long-tems, errer à l'entour d'elle avec empreſſement, l'exciter du geſte & de la voix, pleurant de joie, lorſqu'elle redoubloit de force & de courage. Elle lutta long-tems avant de ſe debarraſſer de ſes liens. Elle alla réveiller la foule des Deſirs endormis, qui étoient couchés çà & là, ſa voix les engagea à diriger leurs pas vers la ſymphonie héroïque & ſublime, qui ſembloit s'éloigner, & dont les derniers ſons, encore raviſſans, venoient expirer dans ſon oreille; mais je crois qu'elle n'auroit jamais pû s'arracher de l'autel de la Folie, malgré cette muſique céleſte, & malgré ce bel Ange aux aîles d'or, ſi elle n'eut trouvé à propos une belle femme, d'une figure noble, qui paroiſſoit d'abord ſérieuſe, & même un peu auſtere,

mais dont on découvroit les charmes en la considérant de plus près. Mon conducteur me dit qu'elle s'appelloit *la Réflexion*. Elle tenoit en main un verre mystérieux ; elle le donna à l'Ame, en lui ordonnant de contempler la Folie & ses filles. L'Ame regarde. Quelle surprise ! ces nymphes qui lui avoient semblé si charmantes, laissèrent tomber le masque qui couvroit leur difformité. Quel contraste ! c'est la laideur hideuse du crime & du remords. L'Ame examina à travers le même cristal la Félicité terrestre ; son sourire étoit faux & cruel ; ses yeux qui sembloient si doux, étinceloient des feux de la haine & de la vengeance ; des serpens entrelacés avec art formoient sa chevelure ; on lisoit dans son regard qu'elle ne songeoit qu'à tromper les humains, qu'à creuser sous leurs pas les abymes du malheur & de la honte. L'Ame étoit obligée de clignoter des yeux pour soutenir son aspect. La sage Réflexion lui ordonna une seconde fois de regarder à côté

d'elle dans le lointain, & elle découvrit sur un mont escarpé un beau Génie, dont l'éclat surpassoit tout ce que peut créer l'imagination. L'Ame après l'avoir considéré long-tems, crut se ressouvenir d'avoir vu quelque chose de semblable dans ce séjour où elle étoit heureuse. Elle vola comme si elle eut eu des aîles aux pieds, à l'endroit d'où partoit cette divine mélodie qui remplissoit les airs. L'Ame marchoit, accompagnée du bel Ange aux aîles d'or qui précédoit sa marche, & sourioit d'allégresse, en lui indiquant la route. Les Desirs voloient sur ses traces, ils voloient pleins d'impatience, & paroissoient deviner par un secret pressentiment, que le vuide qu'ils éprouvoient dans le cœur seroit bientôt rempli.

Ils arriverent au pied de la montagne, & s'y arrêterent; elle leur parut d'un abord difficile; mais voici que trois femmes, semblables à des Déesses, non par la richesse de leurs atours, mais par la simplicité majestueuse de

leur démarche, & par la nobleſſe & la douceur de leurs traits, deſcendirent vers eux. C'étoit la Tempérance, la Modération & la Patience. Elles offrirent à l'Ame de la tranſporter entre leurs bras au ſommet de la montagne : quant aux Deſirs, irrités par l'obſtacle, ils étoient trop actifs & trop empreſſés pour ne pas atteindre leur but ſans ſecours & ſans guide.

Alors, il me ſembla par un mouvement auſſi prompt qu'imperceptible, être porté moi-même ſur le front de cette montagne, & je conſidérai de près la ſcène auguſte & brillante qui s'offrit à mes regards.

Je vis une eſplanade entourée d'un côté de hauts cedres, & de l'autre d'arbuſtes odoriférans. Le penchant étoit ſemé de plantes ſalutaires. On reſpiroit en ces lieux l'air pur de la vie & de l'immortalité. On s'y trouvoit plus de ſérénité dans l'eſprit, & quelque choſe de céleſte dans le cœur; mais la Divinité de ce ſéjour frappa ma vûe ſous le corps qu'elle avoit bien

voulu revêtir. Elle s'avançoit de dessous les cedres. Son visage étoit brillant comme le soleil orné de tous ses rayons; c'étoit cette même divinité que l'Ame avoit apperçue de loin par le verre admirable de la Réflexion. Lorsqu'on a été assez heureux pour l'envisager, on ne peut rien desirer de plus beau; mais il est impossible d'en tracer un portrait à l'œil qui ne l'a point vûe. Elle porte une bande d'or sur son front; dessus est écrit son nom en caracteres sacrés; il n'appartient qu'aux intelligences célestes de pouvoir le lire; les profanes mortels doivent baisser en sa présence un œil respectueux. Ici bas nous l'appellons *Vertu*. A sa gauche étoit une Déesse semblable à une fille ravissante, mais d'une beauté si noble, si touchante, qu'en la voyant, on se sentoit ému d'un plaisir inaltérable. Mon divin conducteur me dit que c'étoit *l'Harmonie*, que la lyre d'or qu'elle portoit sur ses épaules d'albâtre étoit celle qui régloit le mouvement des mondes & des soleils,

en même tems qu'elle marquoit parmi les Anges les hymnes éternels, consacrés aux louanges du Créateur. Quoiqu'elle ne touchât point alors sa lyre, il s'en écouloit un frémissement harmonieux qui me ravissoit en extase; ainsi lorsque le soleil se couche derriere les montagnes, il répand encore dans les plaines des airs, des lances dorées, qui annoncent de quelle magnificence il couronnoit sa tête, lorsqu'il poursuivoit sa course au sommet brûlant des Cieux. Dès que l'Ame apperçut la Vertu qui venoit au devant d'elle avec un air de tendresse & de bonté, elle s'empressa de se jetter à ses pieds, & d'embrasser ses genoux; c'est alors qu'elle ressentit pour la premiere fois, depuis qu'elle avoit abandonné les célestes lambris, quelque chose de semblable à la félicité divine dont elle jouissoit dans l'assemblée des Anges. Elle crut même découvrir sur le visage de la Vertu, jusques dans les draperies dont elle étoit revêtue, quelques traits de l'é-

ternelle beauté, qu'elle avoit ci-devant adorée sans voiles.

La Vertu en la relevant l'embrassa tendrement, & la conduisit à côté de sa sœur l'Harmonie, sur un gazon uni où elles s'assirent. Je découvris sur le visage de l'Ame un contentement radieux; il sembloit convenable à l'ordre de son excellente nature. Elle me parut dans son véritable état auprès de ces augustes Déesses. Je les jugeois faites & créées pour vivre ensemble, & ne devoir jamais se séparer. O que l'Ame étoit belle alors! Tout ce qu'elle disoit me causoit une satisfaction intime; je ne doutois plus de son origine céleste; je ne sais quoi de divin me frappoit. Pendant ce tems, la foule des Desirs languissans, étonnés, étendus par terre, étoient comme des enfans sans force & sans lumiere; leurs yeux ne pouvoient supporter la majesté rayonnante de la Vertu, leur oreille ne pouvoit entendre son langage mâle & sublime; mais dès que l'Harmonie eut pris en main cette lyre qui comman-

doit à l'univers, & qu'ils virent toute la Nature obéir à cette musique douce & puissante, tout à coup métamorphosés, ils sortirent de cet état de foiblesse & d'indolence, ils éleverent les mains au ciel, les battirent en cadence, se joignirent ensemble, & formerent une danse majestueuse en environnant l'auguste Vertu. Leur danse imitoit le cours de ces astres, de ces soleils, de ces planettes, qui, dans divers orbites, tournent au gré des loix d'une constante harmonie; car le bel ordre du système physique n'est, sans doute, que la foible image de cet ordre moral qui régnera dans le monde éternel. Jamais les Desirs ne s'étoient trouvés si heureux, si satisfaits. Ils n'étoient plus légers, folâtres, inconstans, capricieux; ils ressentoient cet équilibre paisible, fruit du vrai contentement; leur cœur étoit rempli, & dans cette agitation modérée, douce jouissance qui ne produit ni la lassitude ni le dégoût. Mais ce qu'il y avoit de plus admirable pour mon œil enchanté,

c'eſt que chaque Deſir qui obéiſſoit à l'Harmonie en figurant autour de la Vertu, en recevoit auſſi-tôt l'aimable & vive empreinte; vous euſſiez vu comme autant de miroirs, qui tous réfléchiſſoient fidelement un ſeul & même objet. On l'auroit priſe pour une mere environnée de la troupe riante de ſes enfans, qui portent chacun d'eux quelques traits de leur mere, quoique la reſſemblance ne ſoit pas entierement parfaite.

Une voix raviſſante frappa mon oreille; c'étoit celle de l'Harmonie: cette voix donnoit un nouvel éclat aux cieux & à la terre. Le breuvage des immortels n'eſt pas ſi doux que ſes paroles. Enfans du Créateur, voyez l'ordre qui régne au-deſſus de vos têtes, fixez votre œil ſur ce point de vûe élevé; qu'il ſoit votre lumiere: ni les richeſſes, ni la gloire, ni la volupté, ne pourront contenter vos deſirs, vous ſeriez tourmentés & miſérables dans les bras de ces fantômes trompeurs; il reſteroit toujours dans vos cœurs un

vuide affreux. Et par qui ce vuide peut-il être rempli, ô mortels? ce n'eſt que par la Vertu. Eh! dans toute l'étendue de la création, eſt-il rien d'auſſi beau, eſt-il rien de plus parfait? qu'il eſt doux de la poſſéder! Heureux qui ſe dit; je n'ai qu'un inſtant à vivre dans cette priſon mortelle, mais je perfectionnerai mon ame, j'annoblirai les facultés dont elle eſt ornée autant qu'il ſera en moi, je la rendrai digne des regards du Dieu qui l'a créée! toi, qui vivras ſous ſon aimable empire, mortel! tes heures ſeront douces, paiſibles; la modération, la ſimplicité préſideront aux vœux de ton cœur. C'eſt la modération qui crée le ſentiment, le ſentiment qui ſourit au ſage. Alors, ſi tu traverſes les plaines émaillées, ou les gras pâturages, le Plaiſir parfumera pour toi les airs; c'eſt toi dont l'eſprit embraſſera dans ſes méditations, & les globes de feu que je fais rouler, & le ver que je loge & que je nourris dans un grain de pouſſiere. Songe, ſonge,

ſur-tout, que ce Dieu, dont je ſuis la fille, eſt le plus aimable de tous les êtres. O ! que ne m'eſt-il donné de le pouvoir peindre ! mais nous marchons à lui. Tout paſſe; toutes ces ſcènes changeantes tomberont dans les gouffres du néant; plâne d'avance dans les régions, où je tiens mon trône près du ſien, vois tout fuir, & la Vertu ſeule qui ſurvivra, pompeuſe, inébranlable, amie immortelle de l'homme, guide fidele du bonheur, tréſor & récompenſe des cœurs qui la réverent & qui l'adorent.

SONGE TROISIEME.

De la Cupidité & de la Vertu.

J'Étois dans un bois obſcur, ne ſachant de quel côté je devois tourner mes pas. Les rayons de la lune rompus par la voûte d'un épais feuillage, jettoient une pâle clarte qui rendoit les ténebres de la nuit encore plus effrayantes. J'avois la foibleſſe d'un enfant qu'on a abandonné dans un déſert. Tout me faiſoit peur ; chaque ombre me paroiſſoit un fantôme ; le moindre bruit me faiſoit dreſſer les cheveux, & je trébuchois à chaque racine d'arbre. Des êtres aëriens que je ne pouvois ni voir, ni palper, ſe rendoient mes guides ſans mon conſentement. Ils me faiſoient mille contes ridicules auxquels j'ajoutois foi ; ils m'engageoient parmi des ronces & des épines ; puis inſultant à mon ignorance, ils rioient de

leur malice & de ma crédulité. Non contens, ils me faiſoient paſſer devant les yeux des bluettes perfides pour m'étourdir ou pour me déſeſpérer. Je voulois toujours avancer vers une lumiere foible, mais pure, que je diſtinguois au bout d'une immenſe allée. Je hâtois mes pas, mais au bout de cette longue avenue, où je croyois tenir la ſortie du bois, je ne trouvois qu'un petit eſpace vuide, qui m'offroit une barriere impénétrable de bois encore plus ténébreux. Que de pleurs je verſai dans cette nuit longue! L'eſpérance & le courage ranimerent cependant mon cœur, & la patience, & ſur-tout le tems, firent luire enfin ſur ma tête l'aurore du jour de ma délivrance. Je ſortis de cette forêt ſombre, où tout m'avoit effrayé, mais pour rentrer dans un autre ſéjour où tout m'étonna.

J'apperçus de vaſtes plaines enrichies des dons de la féconde Nature; jamais un aſpect auſſi ravissant n'avoit frappé mes regards. J'étois las, j'a-

vois faim, les arbres étoient chargés des plus beaux fruits; & la vigne s'élevant à la faveur de leurs branches, y attachoit ſes grappes dorées qui pendoient en feſtons. Je courus tranſporté de joie pour étancher ma ſoif, en remerciant dans le fond de mon cœur, le Dieu créateur de tous ces biens, lorſqu'un homme ſingulierement vêtu oppoſa un bras de fer à mon paſſage. Innocent, me dit-il, je vois bien que tu ſors de l'enfance, & que tu ignores les uſages de ce monde; lis ſur ce portique de pierre, ſes loix y ſont gravées, il faut t'y ſoumettre, ou mourir. Triſte & cruelle deſtinée des hommes! je lûs avec un étonnement chagrin que tout ce vaſte & beau pays étoit ou loué ou vendu, qu'il ne m'etoit pas permis d'y boire, d'y manger, d'y marcher, même d'y repoſer ma tête, ſans la permiſſion expreſſe du maître. Il étoit poſſeſſeur excluſif de tous ces fruits que mon eſtomac à jeun convoitoit vainement; & dans toute l'étendue de ce globe,

je n'avois pas un point pour asyle ; une pomme en propriété : tout étoit envahi avant mon arrivée. J'allois mourir de faim, faute de certaines petites boules de vif argent, fort subtiles à se perdre, que me demandoit cet homme dur pour troquer contre les fruits nourriciers que produisoit la terre : je disois en moi-même ; cet homme n'a pas plus de droits que moi sur ce terrein ; voilà un tyran, assurément, mais je suis le plus foible, il faut se soumettre. Je vis que pour avoir quelques-unes de ces petites boules si fugitives, il falloit se mettre une grosse chaîne de fer autour du corps, au bout de laquelle pendoit encore un boulet de plomb, plus pesant au centuple que toutes les petites boules qu'on pouvoit jamais recevoir. En effet, je remarquai que l'homme qui m'avoit arrêté étoit suivant l'ordre ; il vit l'embarras où j'étois, & me dit d'un ton charitablement impérieux : si tu veux manger, tiens, moi, je suis bon ; approche, mets-toi au col un

anneau de cette groſſe chaîne en attendant que tu y prennes goût. Je mourois de faim, & je ne balançai point. En me préſentant dequoi manger, il accompagna ce don d'une rude chiquenaude ſur le bout du nez; je murmurai beaucoup, & je mangeai de même. Je grondois encore entre mes dents, lorſque je fus fort ſurpris de voir un autre homme encore plus chargé de chaînes que le premier, appliquer à celui-ci un large ſoufflet, qu'il reçut humblement en baiſant la main qui l'avoit frappé; il eſt vrai qu'en même tems il recevoit beaucoup de ces petites boules de vif argent, qu'il ſembloit idolâtrer. Oubliant alors mon reſſentiment, je ne pus m'empêcher de dire à celui auquel j'étois attaché, comment, vous ſouffrez un pareil affront? pourquoi cet homme a-t-il l'inſolence de vous outrager? Il me regarda en ricanant, & me dit: tu as l'air bien neuf, mon ami; apprends que telle eſt la mode du pays: tout homme en place qui

donne, satisfait toujours, & au même instant, son orgueil ou sa dureté aux dépens de celui qui reçoit; mais c'est comme on dit, un prêté rendu. Quoique j'enrage du soufflet que je viens de recevoir, je ne fais semblant de rien, par la raison que celui qui me l'a donné en a reçu bien d'autres, & que j'espere moi-même en distribuer un jour tout à mon loisir. Mais, malheureux que je suis, à peine ai-je pû jusqu'ici donner par-ci, par-là, quelques misérables chiquenaudes. Quoi! ce langage te rend stupéfait? Pauvre jeune homme! il n'est pas tems encore de t'étonner; oh! tu en verras bien d'autres. Allons, suis-moi; je le suivis. Vois-tu, (me dit-il) dans le lointain, ces montagnes escarpées; l'un de leurs sommets est élevé presque dans la nue; eh bien! là réside l'objet éternel des desirs de tous les hommes; là, jaillit d'entre les rochers une fontaine abondante de cet argent subtil, dont je n'ai, hélas! que quelques gouttes; viens avec moi, franchissons les obsta-

cles, combattons; ſupporte la moitié des chaînes dont je vais me charger; plus elles ſeront peſantes & plutôt nous parviendrons. Oh! ſi je peux jamais puiſer à ſouhait à cette heureuſe fontaine, je te jure que je t'en ferai part. La curioſité, paſſion qui ne m'abandonnoit point, encore plus que la néceſſité fatale où j'étois, m'entraîna ſur ſes pas. Dieu! quel chemin de fer! quelle cohue! que d'affronts & de peines! Je cachois la rougeur de mon viſage ſous le poids de mes chaînes; mon conducteur affectoit une mine riante; mais je le ſurprenois quelquefois ſe mordant les lévres juſqu'au ſang, & ſe déſeſpérant à voix baſſe, tandis qu'il me crioit tout haut, courage, ami, cela va bien. L'avidité lui donnoit des forces ſurnaturelles; & comme ma chaîne étoit liée à la ſienne, il me traînoit après lui. Nous arrivâmes au pied de la montagne; c'étoit bien un autre tumulte. Les vallons étoient couverts d'une multitude d'hommes, qui s'agitoient avec leurs

leurs fers, & qui s'arrachoient avec toute la politeſſe poſſible, quelques gouttes de ce vif argent qui s'écouloit de la fontaine. Il ne me paroiſſoit gueres poſſible de traverſer cette foule impénétrable, lorſque mon conducteur avec une audace téméraire, ſe mit à violer le droit des gens. Il frappa à droite & à gauche avec toute la violence de la cupidité ; il foula inhumainement aux pieds ceux qu'il avoit renverſés. Je ſentis, en frémiſſant, que je marchois ſur les entrailles palpitantes de ces malheureux. Je voulois reculer, mais il n'étoit plus tems ; j'étois entraîné malgré moi. Nous étions couverts de ſang ; l'horreur de leurs cris plaintifs & de leurs malédictions me glaçoient d'effroi. Nous parvinmes de cette horrible maniere ſur une petite colline ; il me regarda d'un œil de complaiſance. Nous proſpérons, me dit-il ; le premier pas eſt fait, le reſte ne doit pas nous effrayer. Vois-tu, comme nous les avons fait

rouler les uns sur les autres. Ici, c'est autre chose; nous sommes à la Cour, dans un pays rempli de défilés : il ne faut plus aller si fort ; il faut avec une finesse adroite, étudiée, savoir donner le coup de coude à propos ; toujours sans quartier ; on n'en abyme pas moins son homme ; mais ce qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est le scandale.

J'avois le cœur trop serré pour lui répondre un seul mot ; un tel homme ne me sembloit pas fait pour écouter la vertu ou l'humanité. J'étois chagrin de me voir attaché à lui ; je redoutois à chaque moment qu'il ne voulut me prouver qu'il avoit raison d'en agir ainsi ; en tout cas, il avoit beaucoup d'exemples qui lui sembloient favorables. Quel spectacle horrible & dégoûtant ! que de scènes diversement affreuses ! Toutes les passions venoient marchander tous les crimes. On n'avoit des vertus que pour les vendre, & sans ce trafic, elles passoient pour ridicules. Un

monſtre avoit pris le maſque de la Juſtice, & rempliſſoit ſa balance ſacrée de poids mercenaires. Des hommes encore couverts de la boue d'où ils ſortoient, étoient honorés, & inſultoient à la miſere publique.

D'autres ſe frottoient le corps avec ces boules de vif argent, & marchoient la tête levée, l'orgueil dans les yeux, la débauche dans le cœur. Ils s'eſtimoient ſupérieurs aux autres hommes, & mépriſoient quiconque n'étoit pas blanchi comme eux. S'ils ne donnoient pas toujours des ſoufflets à ceux qu'ils rencontroient, leur geſte étoit une offenſe, leur ſourire un outrage; mais ſouvent ce vif argent s'uſoit, & ces mêmes hommes ſi fiers, ſi durs, redevenoient bas, ſoumis, rampans. On leur rendoit alors avec uſure le dédain dont ils avoient fait parade; la rage les tranſportoit ſecretement, & les iniquités ne leur coûtoient rien pour remonter à leur premier état. Il faut avouer auſſi que ce vif argent ſi funeſte leur

avoit monté à la tête, de sorte qu'ils en avoient perdu la raison. J'en vis un qui étoit descendu du sommet, opprimé sous le poids qui l'étouffoit. Immobile, & comme en extase, il contemploit son corps argenté, & ne vouloit ni boire, ni manger. Je voulus l'aider à se relever; il crut que je venois pour le voler, il m'opposa un poing fermé pour défendre son vif argent, & en même tems il me tendit une main suppliante d'un air piteux, me priant de l'assister d'une petite boule, & qu'il mourroit content.

Un peu plus haut, quarante hommes forts & nerveux emportoient dans des tonneaux une quantité prodigieuse de ce métal. Il n'avoit pas été puisé à la source; il avoit été arraché des mains foibles des femmes, des enfans, des vieillards, des cultivateurs, des pauvres; il étoit teint de leur sang, & arrosé de leurs larmes. Ces exacteurs avoient à leur solde une armée qui exerçoit le brigandage en détail, &

pilloit les foyers de l'indigence. Le peuple écrasé entre ces deux leviers terribles ne savoit sur quel tyran il devoit faire tomber ses malédictions; tous les trésors de la terre passoient dans ces mains avides. Je remarquai que ceux qui possédoient abondamment de cette matiere, n'en étoient jamais rassasiés; plus ils en avoient, plus ils étoient durs & intraitables.

Cependant, mon conducteur ne voyoit dans ces objets que des motifs d'émulation. Allons, allons, me dit-il, tu rêves, je crois, avec ton œil fixe & observateur; avançons. Vois-tu à travers ces rochers, quel objet ravissant! vois-tu couler à grands flots cette source éblouissante; elle se précipite en cascades. Ah! courons; je crains qu'on ne la tarisse. Que de monde se la dispute! mais en même tems prenons garde à nous, nous n'y sommes pas encore; les derniers pas sont les plus dangereux. Combien, faute de prudence, sont tombés du faîte dans l'abyme!

En y renverſant les autres, garantiſſons-nous d'une chûte horrible; il faut profiter habilement des malheurs d'autrui. Viens, j'ai découvert un chemin qui nous conduira plus ſûrement au terme deſiré. En me parlant ainſi, il me conduiſit par un petit ſentier que peu de perſonnes oſoient ſuivre; c'étoit une eſpece d'eſcalier tortueux, étroit, percé dans le roc, & couvert en voûte. Nous avançâmes quelque tems, mais bientôt le chemin ſe trouve barré par trois figures du plus beau marbre blanc. Il n'y avoit que leur blancheur éclatante qui pouvoit détourner l'eſprit de l'idée de chair, tant elle étoit exprimée avec vérité, avec nobleſſe, & avec grace. Ces trois figures ſe tenoient les bras entrelacés, & unies entre elles comme pour fermer le paſſage aux mortels imprudens. Elles repréſentoient la Religion, l'Humanité, la Probité. Au bas étoit écrit. *Ces figures ſont le chef-d'œuvre de l'Eſprit humain; les*

originaux en ſont dans les Cieux. O mortels! reſpectez ces images; qu'elles ſoient ſacrées pour vous, puiſqu'elles ſont faites pour vous arrêter dans le chemin perfide qui conduit aux abymes. Malheur à qui ne ſera pas touché, & maudit ſoit à jamais le ſacrilége qui oſera les endommager. Je ſentis à cette vûe une émotion reſpectueuſe mêlée d'amour; je regardai mon conducteur, il me parut un inſtant auſſi troublé qu'indécis; mais ayant entendu des cris ſur une nouvelle éruption de la fontaine, ſon viſage ſe colora d'un rouge noir, il ſaiſit une pierre qu'il détacha du roc; en vain je cherchois à l'arrêter; il briſa ce monument ſacré avec une fureur impie, & paſſa outre ſur ſes débris. Mes efforts redoublés & contraires aux ſiens, briſerent enfin la chaîne odieuſe qui m'attachoit à ce monſtre. Va, lui dis-je, dans mon indignation, homme inſatiable, effréné, va, cours ſatisfaire ton goût pour le crime; la foudre de la juſtice

divine eſt prête..... Il ne m'entendoit déjà plus ; je le ſuivis des yeux : le malheureux, égaré par ſon forfait, en voulant puiſer trop avidement dans cette fontaine funeſte, s'y précipita en aveugle. Emporté par le torrent dont il avoit fait ſon dieu, il fut briſé ſur les pointes des rochers, & ſon ſang en rougit pour quelques momens l'éclatante blancheur.

Et moi, j'étois demeuré ſaiſi, tremblant, contemplant ces débris adorables, épars autour de moi, craignant de les fouler, n'oſant faire un pas. Des larmes d'affliction ruiſſeloient de mes yeux ; je regardois le ciel, les mains jointes, & le cœur navré de douleur, lorſqu'un pouvoir divin les reſſembla tout à coup, auſſi belles, auſſi majeſtueuſes, auſſi touchantes qu'auparavant. Je me proſternai, j'adorai le Dieu qui n'a pas permis que la main du méchant, ou que celle du tyran, puiſſe jamais détruire ces effigies ſacrées : immor-

telles ; inébranlables, elles seront dans tous les tems le refuge des infortunés, & la consolation du genre humain.

Je retournai promptement sur mes pas ; je rencontrai une multitude active qui escaladoit ce roc par divers chemins ; j'étois le seul qui descendoit volontairement ; c'étoit à qui porteroit la chaîne de celui qui s'élevoit un instant au-dessus des autres sur la moindre éminence ; mais si le pied lui glissoit, on faisoit de grands éclats de rire, & souvent on achevoit de rendre sa chûte plus affreuse. D'autres se lamentoient comme des enfans ; ils avoient acquis beaucoup de vif argent, mais ils s'étoit évaporé si subtilement, qu'ils n'en retrouvoient pas le moindre vestige. Tous ces tableaux, & d'autres encore plus pitoyables, me faisoient mépriser & la fontaine & les malheureux qui l'assiégeoient. J'étois irrésolu sur le chemin que je devois tenir, lorsque je fis rencontre d'un homme

dont la phyſionomie étoit noble, & avoit encore plus de douceur que de nobleſſe. Il deſcendoit d'un air libre, aiſé, & portoit ſa chaîne avec dignité; elle lui paroiſſoit impoſée, non des mains de la ſervitude, mais par celles du devoir. Il poſſédoit une fort mince portion de petites boules, & il les répandoit libéralement dans le ſein des pauvres; il tenoit un livre antique, & ſourioit de joie à chaque page; il exhortoit chacun à ſe contenter de ce qu'il avoit, & à ne point ſe hazarder follement ſur les hauteurs. Pour ſe venger de ſes avis, on l'appelloit *Philoſophe*, & on comptoit l'inſulter beaucoup. Je le vis qui refuſoit les chaînes les plus dorées qu'on lui préſentoit, malgré toutes les eſpérances pompeuſes qui les accompagnoient. Je me ſentis entraîné vers ce ſage, par un mouvement ſympathique. O! daignez me conduire, lui dis-je, vous qui ſemblez marcher ſur ces rocs eſcarpés avec tant de ſûreté! je ne ſais ni où

je ſuis, ni où je dois aller; ſervez-moi de guide, tirez-moi de ce labyrinthe affreux, où je me ſuis vu engagé par la main terrible de la fatalité! Ce ſage s'arrêta; & après m'avoir fixé quelques momens, jeune homme, me dit-il, vous m'avez trop intéreſſé dès le premier abord, pour que je ne vous ſecoure point. Ce n'eſt point à votre âge qu'on ſe trouve ordinairement dans ce ſéjour affreux. Quel homme ſacrilége a corrompu votre jeuneſſe? vous méritez d'être tiré de cet enfer; mais avant, il faut que vous obſerviez avec moi la ſcène qui ſe découvre ſous nos yeux. Arrêtons-nous, nous en verrons aſſez pour diſcourir utilement.

Voyez avec quelle magnificence prodigue la main de la Nature a ſemé ſes richeſſes ſur la ſurface de la terre; mais cette terre n'a répondu qu'aux travaux opiniâtres de l'homme; ils ſont imprimés ſur ces campagnes que ſon bras infatigable a rendu fertiles. Les ronces & les chardons hé-

riſſeroient ces champs ; mais il leur a ordonné de produire les moiſſons. Le laborieux cultivateur a, ſans doute, des droits ſur le terrein qu'il a dompté ; il faut qu'il ſoit récompenſé d'avoir ſupporté la chaleur du jour & l'intempérie des ſaiſons ; auſſi la juſtice diſtributive régne, rien n'eſt bouleverſé, chaque héritage eſt partagé ; ils fleuriſſent à l'envi l'un de l'autre, & tout eſt arrangé par un contrat ſocial, auſſi étonnant, peut-être, que la Nature même. Eh bien ! cette harmonie paiſible qui régne dans ces champs, eſt fondée ſur le déſordre de cette montagne. Le point où ſe forme la foudre dans les airs eſt embraſé, mais lorſqu'elle éclate, elle porte au loin les pluies fécondes & rafraîchiſſantes ; de même ce principe actif du monde moral, excite des tempêtes à ſa ſource ; mais il répand la vie & l'activité dans tous les ordres de l'État. Cette matiere brillante qui pétille & ſaute au hazard, va, vient, s'éclipſe, ſe diviſe

d'une partie en mille autres de valeur proportionnée, se rejoint, se rediviſe, eſt le gage de tous les biens, de tous les travaux, & donne une ame active à ce grand corps dont tous les mouvemens ſeroient lents & incertains ſans ce ferment utile. C'eſt une merveille admirable que ce ſigne toujours préſent, toujours fécond dans ſes rapports; & le malheur qui en réſulte, n'eſt que dans l'abus prodigieux que les hommes en ont fait. La raiſon & l'humanité pourront le corriger, ſi l'homme écoute leur voix touchante. Les fruits de ces arbres ſont faits pour éteindre le ſentiment impérieux de la faim; qu'un homme en uſe ſobrement, il jouit de ſes droits, & la ſanté viendra récompenſer ſa tempérance; mais qu'un glouton dévore la part de trois de ſes voiſins, il ſe donnera une indigeſtion cruelle, & ſe fera périr en faiſant jeûner les autres. Si donc l'homme au lieu d'être inſatiable, au lieu de ſe conſumer miſérablement

auprès de cette fontaine, ſavoit ſe borner, il auroit dequoi être heureux, & il pourroit encore faire partager ſon bonheur à cent autres de ſes ſemblables. C'eſt la cupidité qui vient briſer cet équilibre fortuné, qui balanceroit mollement les citoyens ; au lieu que rompu, il les arme en fureur les uns contre les autres. Oui, l'homme riche & ambitieux eſt un loup dévorant, indigne du nom d'homme, puiſqu'il en devient le fléau. Il ſera malheureux, il ſera en horreur; toujours avide & mécontent, il endurcira ſon cœur aux cris du beſoin qu'il pourroit appaiſer ; il mettra tout ſon art à dénaturer ſon ame, & il y réuſſira. C'eſt lui, & ceux qui lui reſſemblent, qui cauſent toutes les calamités de la terre ; ils ſont les vrais auteurs du blaſphême, & un riche inhumain ne peut poſſéder ſans frémir, à l'aſpect de celui qui n'a rien.

Ami, contemple tous les chemins qui conduiſent à cette hauteur ! qu'il

eſt peu de ſentiers droits ! ceux-ci ſont ſalis par l'orgueil & l'abus du pouvoir ; ceux-là, par la baſſeſſe & l'eſclavage. On en voit qui paſſent à travers les crimes les plus honteux, & ils ne rougiſſent point. Mais, dis-je au ſage qui me parloit, s'il eſt des cœurs coupables dans cette foule, tous ne le ſont pas ; nous arrivons à notre inſû dans la ſociété, & nous recevons d'abord les fers qu'elle a préparés d'avance à chacun de ſes membres ; comment ſe débarraſſer de cette chaîne immenſe qui nous lie fortement les uns aux autres, & qui nous force de marcher malgré nous vers le but commun ? comment ſe paſſer de ce métal indiſpenſable, puiſque ſans lui on ne peut ſatisfaire aucun des beſoins nombreux de la vie ? & puiſqu'il eſt ſi prompt à s'évanouir, n'eſt-on pas prudent d'en amaſſer une certaine quantité ? — C'eſt parce qu'il s'écoule facilement, qu'il eſt ſage de s'y peu attacher : je ne dis point qu'il faille mépriſer ce

ſigne conventionnel, mais il eſt plutôt fait de mettre un frein à nos deſirs, que de les contenter à cet égard. Voyez cet inſenſé qui, après avoir conſumé les plus belles années de ſa vie à ſe faire une charge de ce faux bien, tombe ſous le fardeau; nul ne daigne le relever : ſes tréſors ſe diſperſent à ſa vûe, ſa chûte ne lui laiſſe que le remords de les avoir mal acquis, & le regret plus affreux de ne les pouvoir retenir. Quel contraſte préſente là bas ce bon homme qui va fouillant la terre! Après avoir bien cherché pendant tout le jour, il trouve vers le ſoir une des petites boules, jettées au hazard par le cours de la fontaine; il revient tout content la rapporter à ſa femme & à ſes enfans; il les laiſſe quelque tems admirer ſon éclat, & il va la préſenter, pour qu'on veuille bien lui accorder quelqu'épics de ſes gerbes qu'il a fait croître. Cependant le pain qu'il mange eſt plus délicieux que celui qu'on ſert à la table des grands; car

il le partage avec les rejettons que la Nature lui a donnés, que ſon cœur chérit, & dont il eſt aimé, tandis que ceux-là ne nourriſſent que des paraſites qu'ils mépriſent, & dont ils ſont déteſtés.

Il eſt quelquefois beau d'avoir beaucoup de cette matiere, mais c'eſt lorſqu'on en ſoulage les malheureux, lorſqu'on en arroſe quelque terre deſſéchée pour lui rendre l'éclat & la fertilité; alors, l'uſage qu'on en fait, prouve qu'on a monté par des chemins droits; mais ces chemins ſont rares. Je les ai cherchés; j'ai réuſſi. Je veillois continuellement ſur moi même, pour ne pas m'engager dans quelques ſentiers tortueux, car ils ſont les plus faciles & les plus larges : j'ai eu ſouvent le bonheur de tendre la main à quelques imprudens prêts à s'égarer; étant relevés, il me bouchoient le paſſage par reconnoiſſance; mais j'avois fait le bien, je n'en avois point de regrets. Je me ſuis fait une raiſon

de descendre avec le même contentement que j'étois monté. Non, ce n'est point là où je mets mes plaisirs. O ! jeune homme, si tu te sentois une ame assez grande pour me suivre, je te ferois voir un autre séjour, où l'on goûte un bonheur aussi pur qu'immuable. Les habitans de cette contrée le tiennent pour un pays chimérique; tous ces hommes opulens, lourds & méchans voudroient le faire regarder comme tel, ne pouvant le conquérir par le moyen de leurs viles richesses ; mais il ne s'agit ici ni de violence, ni de métal entassé dans des coffres ; il faut, pour y entrer, une ame grande, &, sur-tout, une tête où le vif argent ne soit jamais monté.

O mon pere, lui dis-je, en lui serrant les mains, ayez pitié de moi, de ma jeunesse livrée à l'inexpérience, & pleine de sensibilité : aggrandissez mon ame, purifiez-là des viles taches que j'ai pû contracter dans cet air empoisonné ; soyez mon guide ; je sens,

oui, je ſens où vous voulez me conduire ; mon cœur s'enflamme de joie.... Ah !... achevez, mon pere, achevez ; je l'aime cette vertu ſainte ; mon ame eſt née pour elle. Que la Nature ſeroit ingrate, ſi le cœur qui l'honore le plus n'étoit pas fait pour être heureux ! J'aime cet enthouſiaſme, me répondit-il ; viens, tu es digne de me ſuivre ; il me prit par la main, me fit deſcendre quelques pas. Tout le monde nous rioit au nez, & demandoit, en hauſſant les épaules, où nous voulions aller ; laiſſez-les paſſer, diſoit le plus grand nombre ; tant mieux, ne voyez-vous pas qu'ils font place à d'autres.

Ne t'embarraſſe point de leurs vaines clameurs, dit le ſage ; ſuis ton projet avec fermeté, laiſſe les ramaſſer ces boules frivoles ; un plus riche tréſor nous attend ; mais je ne te le déguiſe point, nous avons pluſieurs obſtacles à ſurmonter. En effet, il nous fallut paſſer par des ſentiers rudes, appellés ſentiers de la

patience, ſentiers de la tempérance; mais je prenois tant de courage ſur mon noble modele, que je marchois gaiement, & ſans éprouver de laſſitude.

A certain détour j'eus une peur horrible; une femme decharnée, qui rongeoit les rochers ſur leſquels nous marchions, jettoit de longs ſerpens après nous. L'inſenſée! elle vouloit avec ſes dents & ſes ongles creuſer des précipices ſous nos pas; l'écume couvroit ſes lévres, & une rage ſombre enflammoit ſon regard. Je reculai; mais mon courageux guide me regarda en ſouriant. Eh quoi! me dit-il, les maſques vous font peur! Allons, ferme, tant pis pour elle ſi elle eſt ſi laide & ſi méchante! Voyez comme un regard tranquille & fier fait mourir tous ſes ſerpens; ils ne dévorent que ceux qui s'en effrayent; prenons garde ſeulement de poſer le pied ſur ſes piéges, mais ils s'apperçoivent de loin, & ils ſont groſſierement ten-

dus ; nous avons des momens plus dangereux à surmonter. O jeune homme ! c'est ici qu'il faut combattre ; voici l'heure du courage.

J'apperçus un lac étendu qu'il falloit absolument traverser ; ses eaux pures presentoient un miroir où se répétoit le payſage charmant qui décoroit ses bords. Le souffle aimable des zéphyrs ridoit mollement sa surface polie, & un air frais & voluptueux portoit jusqu'au cœur le frémissement du plaisir ; tout annonçoit sa présence. Si tu étois un esprit céleste, me dit mon guide, je te dirois ; étends tes aîles, éleve-toi dans les airs, plane au-dessus de ce passage aussi dangereux qu'il est séduisant ; mais tu es homme ; en place d'aîles tu n'as que des bras & des jambes tardives ; allons, mon fils, il faut te soumettre aux loix de la Nature ; il faut nager ici, & de toutes tes forces ; la condition est dure, mais elle est inévitable. Excité par ces paroles, je me lançai dans le fleuve, & je

me mis en devoir de le traverſer. Dieux ! quels momens ! une langueur ſubtile ſe répandit dans mes veines ; j'étois dans un océan de voluptés ; des Nayades ſortoient du fond des eaux pour m'arrêter ; l'amour ſourioit dans leurs yeux, tantôt vifs, tantôt languiſſans ; leur ſein éblouiſſant, les coutours de leurs charmes adorables, ſe montroient à travers le cryſtal mouvant des eaux qui multiplioit leurs attraits. Elles étendoient leurs bras d'albâtre, & me cherchoient pour objet de leurs careſſes. J'avois beſoin de tout mon courage pour ne pas couler à fond. D'une main je tenois mon conducteur ferme par ſon manteau ; mais l'autre étoit abandonnée malgré moi à une main engageante & douce qui m'invitoit à la ſuivre. J'étois prêt à ſuccomber ; ma réſiſtance étoit involontaire, & dans le trouble de mon ivreſſe, je fus obligé de me repoſer un inſtant ſur le ſein d'une de ces jeunes Nayades ; j'y goûtai des dou-

ceurs qui m'ôterent la force de poursuivre ma route. J'allois me livrer tout entier à cette puiſſance enchantereſſe qui triomphe de toutes les facultés de l'ame, lorſque mon conducteur me dit à l'oreille : jeune homme, avant de ſe repoſer, il faut jetter un coup d'œil ſur le traiet qui reſte à faire ; vois combien il eſt court ; un trop long repos engourdit les membres ; regarde les infortunés qui n'ont point uſé de tout leur courage. Alors, il me montra du doigt pluſieurs cadavres noyés & flottans. J'entendis ce langage ; j'embraſſai rapidement ma jeune Nayade ; je lui promis une tendre reconnoiſſance ; je fermai les yeux, & je continuai mon chemin à la nage : ce n'étoit point ſans combats que je m'étois arraché à cette beauté ſéduiſante ; je regrettois ce plaiſir vif, qui ne m'ayant enivré qu'un inſtant, avoit laiſſé dans tous mes ſens un goût décevant pour ſes attraits. L'eſpoir de repaſſer ſur ce lac pour y étancher

la ſoif de mes deſirs, étoit l'idée qui me conſoloit. En me donnant la main pour aborder, mon guide me dit : ah! mon fils, tu as échappé de bien peu aux filets de la mort : ces eaux redoutables brûlent juſqu'à la ſubſtance ſpirituelle ; encore un inſtant, & tu étois conſumé.... Ah! lui répondis-je, pourquoi la volupté a-t-elle des amorces ſi douces. Les foibles mortels ſuccomberoient encore à de moins doux plaiſirs. Il eſt une volupté plus ſublime pour l'homme raiſonnable, répondit le ſage, c'eſt de les ſoumettre à ſa volonté ; mais avant d'avancer plus loin, mon fils, il faut achever ici de dompter tous ces deſirs. Tu vas voir des hommes dont la vûe t'anéantiroit, ſi tu te préſentois devant eux dans l'état où tu te trouves : c'eſt déjà beaucoup d'être parvenu juſqu'ici ; car combien ſont demeurés dans les ténebres de la forêt ? combien ont péri près de cette ſource mépriſable? Que de grands hommes, voulant follement

ſollement ſe venger de cette horrible femme décharnée, ſe ſont laiſſé dévorer par ſes ſerpens? & le plus grand nombre, comme tu l'as vu, a péri dans ce lac enchanteur, entre les bras de ces trompeuſes Nayades. Il eſt impoſſible que tu ſois abſolument ſans taches, après avoir paſſé par de ſi rudes épreuves. Prends cette tablette polie, & lis les mots écrits à l'entour. Je lus: *Art de ſe connoître ſoi-même.* En effet, je me vis dedans tout tranſparent, j'apperçus mon cœur, il étoit tacheté de petites paſſions vaines & ridicules; j'ôtai cette pouſſiere miſérable qui le défiguroit, mais elle étoit fort tenace. J'arrachai juſqu'au portrait de ma Nayade, mais non ſans ſoupirer; car il étoit ſi joliment peint! Tout cela étant fait, je me trouvai lèger comme l'oiſeau qui fend l'air; je tendois naturellement vers la voûte du ciel; quel raviſſement pour mon cœur! je découvris bientôt ces trois mêmes figures de marbre blanc qui s'étoient oppoſées

à mon paſſage; elles étoient élevées avec une rare magnificence à l'entrée d'une allée profonde, que couronnoient de ſuperbes lauriers ; mon œil ſe plongeoit dans cette route qui s'étendoit à perte de vûe : ſa nobleſſe, ſa majeſtueuſe ſimplicité, imprimoient dans mon ame une ſenſation délicieuſe qui me faiſoit chérir ma propre exiſtence. Arrêtons-nous ici, me dit mon conducteur ; renouvellons nos ſermens au pied de ces effigies ſacrées. O Religion auguſte ! ô Humanité touchante ! ô Probité ſainte ! vous qui nous découvrez un Dieu, la Nature, & nos devoirs, rempliſſez de vos rayons purs des cœurs, qui, ſans vous, n'appartiendroient qu'à la vile matiere; qu'ils vivent, qu'ils s'enflamment de vos feux céleſtes, que marqués de votre empreinte divine, ils puiſſent mériter les regards de l'Etre éternel; c'eſt par vous ſeules qu'une foible créature peut s'élever juſqu'à ſon trône. Vous êtes ſes filles chéries; adoptez

les cœurs qui l'adorent en vous honorant.

Nous entrâmes dans cette majestueuse allée ; un soleil doux & resplendissant l'éclairoit ; des caracteres d'un feu pur & étincelant traçoient dans les airs cette légende : *Séjour de la Vertu.* Plusieurs autels étoient dressés entre ces lauriers odoriférans. Chacun d'eux étoit érigé à l'honneur de quelque vertu. Là, les bons Rois & les fideles Ministres entouroient les autels de la force & de l'équité. Là, Louis douze & le vainqueur de la Ligue & des Espagnols embrassoient d'Amboise, Sully, Turenne & Colbert. Leur récompense étoit dans leurs cœurs, dans la pleine connoissance d'avoir fait le bien ; cette pensée qui annoblissoit leur être, faisoit leur bonheur. Plus loin, les Magistrats, les Hommes de lettres, les Peintres dont le pinceau a été consacré à l'héroïsme, tous ceux enfin dont le génie s'est tourné tant à la gloire qu'à l'utilité du genre humain,

jouiſſoient de l'eſtime des hommes & du doux ſentiment de vivre honorablement dans leur mémoire. Environnés de l'air céleſte qu'ils reſpirent, ils ne connoiſſent que l'amitié, ce nœud ſacré qui lie les ames & augmente leur valeur & leur prix; le plaiſir de ſe voir réunis loin des méchans, loin des cœurs frivoles, leur inſpiroit une joie douce & vive. Ils ſe communiquoient les tréſors de la penſée, ils formoient enſemble de grands projets, & s'uniſſoient pour le bonheur de l'humanité; tous travailloient enſemble à l'exécution de plans vaſtes & ſagement ordonnés; plaiſir ignoré de ces êtres peſans, qui n'ayant jamais ſenti le goût des grandes choſes, traînent obſcurément un corps qui les opprime, les maîtriſe, & auquel ils n'ont jamais ſû commander.

Là, ne ſe rencontrent point ces ames baſſement avides, qui n'ont jamais tourné leurs regards que ſur eux-mêmes, mais plutôt ces cœurs

héroïques qu'une vertu ſans tache & ſans fard a conſacrés à l'immortalité & au reſpect de leurs neveux. Les dignes épouſes, les fils dociles & reſpectueux, les citoyens morts pour la patrie, les amis vertueux, y vivent enſemble. Là, ſe voit Decius, il porte encore les cicatrices des fléches dont il a été percé. Là, Codrus, qui ſauva Athenes, & qui eut la gloire d'être le dernier de ſes Rois. Là, Regulus, victime de la foi. Là, cette Romaine généreuſe qui ordonna à la Nature d'interrompre ſes loix pour ſon plus heureux triomphe. Là, ce Héros moderne, qui porta la chaîne des forçats à la place d'un pere, qui l'annoblit, qui la rendit reſpectable, & la fit preſque envier. Tous ſe voyent avec complaiſance, & forment un corps qui réconcilie les regards du ciel avec la terre.

Dans ce ſéjour divin, j'étois comme ravi en extaſe. O! que ne m'eſt il permis de rapporter tout ce que mon cœur a éprouvé! mais les ames

nées pour m'entendre iront au-delà de mes foibles discours, & celles qui ne m'entendroient pas, regarderoient mes paroles comme vaines, insensées ou chimériques.

J'aurois voulu demeurer éternellement près de ces modeles vivans de sagesse & de vertu; je n'aurois pas souhaité un autre bonheur; mais le vénérable mortel qui m'avoit introduit, m'avertit que le seul aspect de ces beaux lieux m'étoit permis. J'étois trop peu digne d'y demeurer; en revenant sur mes pas, je tournois la tête en soupirant vers ces simulacres divins, rayonnans d'une beauté toujours nouvelle. Ce sage prit la parole, & me dit: eh bien! ami, faut-il vous demander si vous irez encore assiéger cette coupable montagne, ou vous baigner dans ce lac dangereux! cessez de vous affliger, votre place est ici, si vous aimez constamment la vertu. O mon bienfaiteur, lui dis-je, lorsqu'on a vu ce séjour, comment ne pas desirer uniquement de

l'habiter! Sans doute, me dit-il, lorſqu'on l'a vu avec des yeux non faſcinés ; mais que d'hommes foibles après avoir entrevu les choſes céleſtes, en ont perdu la mémoire, & ont été reprendre les chaînes honteuſes qu'un inſtant de courage leur avoit fait briſer ; combien d'autres ſe ſont égarés dans une orgueilleuſe confiance, ou dans une frivolité enfantine ! Ils ont quitté ces belles allées d'une ſymmétrie majeſtueuſe pour aller ſe promener ſous des myrtes profanes ; au milieu des danſes & des jeux, couronnés de ſtériles bruyeres, ils s'imaginoient ſentir l'odeur de ces lauriers divins!

Il ne ſuffit donc pas du deſir d'habiter ces auguſtes retraites, il faut une perſévérance noble & à toute épreuve. Quiconque voudra entrer dans ces ſentiers immortels, s'égarera, s'il ne paſſe d'abord ſous ce ſaint portique, où la Religion, l'Humanité, & la Probité doivent recevoir & ſon hommage & ſes ſermens ;

alors, qu'il entre, qu'il cherche ici son modele, qu'il contemple & ses pensées & ses actions, pour agir conformément à ses vertus, qu'il s'attache à suivre cet exemple héroïque & vivant. Voilà, jeune homme, ce qu'il te reste à faire; c'est alors que tu pourras cueillir un rameau de cet arbre de l'immortalité qui s'élève dans la nue: tu le planteras avec respect à quelques pas du sien, & un jour son ombrage fera les délices de tes dernieres années. Vois le mien, qui semble déjà fleurir. O! mon fils, il va porter les fruits que j'en attends; une douce joie m'ennivre, une force surnaturelle s'empare de mes sens; je meurs, ou plutôt je commence à vivre pour toujours.

En effet, son œil tourné vers le ciel, s'éteignoit insensiblement; il fit un léger soupir, & son ame s'envola; je m'élançai pour l'embrasser, & l'effort que je fis fut si grand, que je m'éveillai.

SONGE QUATRIEME.

Les Lunettes.

J'Avois vu un de ces fripons ambulans qui ſe vantent de prédire l'avenir. Tandis qu'il mentoit impudemment, & qu'il exerçoit ſur des ames livrées à la curioſité & à la terreur, cet aſcendant ſingulier que les plus vils des hommes ſavent prendre ſur la foibleſſe des autres, je me diſois, ce fourbe eſt un impoſteur ; mais ſi ſa ſcience n'étoit point vaine, ne ſeroit-il pas utile de pouvoir deviner quelque choſe des événemens futurs ? La prudence n'eſt-elle déjà point une maniere d'appercevoir ce qui peut arriver ? N'eſt-il pas des preſſentimens ſecrets que plus d'attention pourroit perfectionner ? Que de fois l'homme peche plus par erreur que par malice ! Pourquoi l'a-

venir eſt-il un mur impénétrable, tandis que tous les tems paſſés viennent ſous un ſeul & même point, accabler & attriſter vainement notre imagination? Le paſſé n'eſt plus en notre pouvoir, mais nous pourrions juſqu'à un certain point modifier l'avenir.

Je m'endormis dans ces idées, & je me trouvai dans une vaſte bibliothéque. Je voulus ouvrir quelques livres, mais tous ſe trouverent ſcellés. Je n'en apperçus qu'un qui étoit ouvert ſur une table. J'y portai les yeux, & je lûs le conte ſuivant, que j'ai tranſcris au moment de mon réveil.

Un jour Xuixoto, Dieu des Indes & de la Terre, du haut de ſon palais aërien, jetta les yeux ſur le genre humain, qui ne paroiſſoit à ſes pieds que comme une fourmilliere qui ſe meut & bourdonne. Il daigna l'écouter, & fut ſurpris des plaintes continuelles qui frapperent ſon oreille. Tout ce qu'il avoit fait n'étoit

point bien fait ; jamais il ne s'asséyoit sur son trône qu'aussi-tôt mille voix injurieuses, ne censurâssent sa justice, ne bornâssent sa sageſſe, & n'insultâssent à sa toute-puissance. Le petit peuple, malgré ses pieuses momeries, n'étoit pas celui qui proféroit le moins de blasphêmes. Mutin & séditieux dans son ignorance, s'il faisoit beaucoup de prieres, il exhaloit encore plus de murmures. Pour ceux qui prenoient le nom pompeux de Philosophes, ils mêloient à leurs raisonnemens les railleries les plus ameres, & ne voyoient qu'imperfection dans les ouvrages les plus admirables de la Nature. Toujours chagrins & mécontens, ils ne paroissoient sensibles qu'au plaisir de censurer ; tout étoit affreux dès qu'ils avoient mal aux dents, & lorsqu'il tonnoit, leur orgueil étoit blessé d'entendre une voix aussi majestueuse gronder au-dessus de leurs têtes. Si Xuixoto eût daigné prendre leurs avis, ce monde auroit été bien mieux arrangé ; mais

tous les raiſonneurs ſots ou orgueilleux, fanatiques ou impies, ſembloient réunir leurs clameurs pour former une ſeule & même plainte. Pourquoi l'avenir eſt-il fermé à nos yeux? voilà aſſurément une cruauté gratuite. Si nous pouvions lire dans le tems futur, nous éviterions les fauſſes démarches, ſource de nos malheurs; nous aurions plus de courage dans l'adverſité, nous préviendrions mille accidens où notre propre prudence ne ſert ſouvent qu'à nous précipiter; enfin, nous nous arrangerions d'après la néceſſité abſolue des événemens: au lieu, qu'errans dans des ténébres épaiſſes, la crainte empoiſonne nos jours; cet avenir nous devient redoutable, & nous ne vivons jamais dans le moment préſent. Qu'on apprenne à ces inſenſés, dit Xuixoto dans ſon courroux paternel, que ce n'eſt pas moi, mais eux ſeuls, qui veulent & qui font leurs malheurs. Oradou, premier Miniſtre de ſes volontés, reçut auſſi-

tôt l'ordre de publier sur le globe de la terre, que quiconque auroit à se plaindre de son sort, eut à se trouver au pied de la montagne de Valepuzi, & que Xuixoto en personne daigneroit leur répondre.

La résolution du Dieu des Indes étonna la race des hommes. Nos déclamateurs en demeurerent interdits. Si Xuixoto alloit acquiescer à tous leurs vœux, ils n'auroient plus d'occasion d'exhaler leurs satyres & leurs bons mots; & quel bien pouvoit compenser cette perte! D'ailleurs, chacun étoit fort irrésolu pour savoir au juste ce qu'il demanderoit. Un certain nombre s'accordoit à demander l'immortalité; par ce don, chaque passion sembloit devoir être satisfaite. Le héros ne voyoit plus le terme de sa gloire; l'avare espéroit que plusieurs siécles de parcimonie grossiroient son trésor au gré de son avidité; le voluptueux, à la renaissance de chaque aurore, flattoit son imagination de l'image variée d'un

plaisir fugitif, il est vrai, mais si fréquemment renouvellé, qu'il lui paroîtroit durable ; le savant pouvoit abandonner toute son ame à sa vaste ambition, creuser l'abyme des sciences, déchirer tous les voiles de la Nature, tout voir, tout sonder, tout pénétrer, & n'envier plus le privilége des êtres inanimés, qui dans leur inertie, bravoient la révolution des siécles, tandis que l'être pensant descendoit dans la tombe, lorsqu'à peine, il ébauchoit son ouvrage.

Chacun présenta donc une requête différente ; mais la fin de chacune tendoit à supplier Xuixoto de soulever le bandeau qui leur cachoit l'avenir. Le motif de leur demande étoit que par ce moyen ils sauroient prévoir leurs maux, & se prémunir d'avance contre la douleur. Ils attendoient le jour marqué avec impatience pour élever un cri unanime ; ce jour arriva, & les environs du mont Valepuzi se trouverent peuplés d'une multitude innombrable ; c'étoit l'assemblée des mécontens.

Il eſt inutile de dire que le tonnerre précéda la deſcente de Xuixoto, qu'il étoit aſſis ſur un nuage etincelant, que des éclairs partoient de ſes yeux, que la foudre éclatoit entre ſes mains, & que dès qu'il remua le ſourcil, la terre & ſes habitans tremblerent. Zelon même, ce Philoſophe ſi audacieux, la plume à la main, fut ſaiſi de terreur. Le deſſein du bon Xuixoto n'étoit pas d'exterminer la race des hommes, mais de leur montrer ſeulement ce qu'il étoit lorſqu'il s'armoit dans ſon colere.

Tout à coup une lumiere rayonnante & pure ſuccéda aux éclats enflammés de la foudre; le tonnerre enchaîné ne frappa plus les montagnes que d'un bruit expirant. Zelon en reprenant courage reprit ſon audace; il avoit vu Xuixoto ſourire, &, fier de ſa bonté, il eut la témérité de lui adreſſer ces paroles:

O toi, qui es Dieu, & comme tel, aſſis à ton aiſe au-deſſus de toutes les miſeres qui tourmentent ce

pauvre genre humain ; toi, qui es impassible & heureux, tandis qu'il souffre, si tu veux que nous supportions notre misérable existence, présent fatal de ta main toute-puissante, ôtes-nous le bandeau qui ne sert qu'à nous égarer : nos desirs ne nous séduisent que pour mieux nous tromper; fais-nous voir ce qui est, & ce que nous pouvons raisonnablement attendre. Ce n'est pas seulement l'intérêt de notre bonheur qui t'adresse cette priere, c'est encore l'amour de ta plus grande gloire. Aveugles que nous sommes, courbés sous le poids de nos maux, n'ayant pour soutien qu'une espérance illusoire, pouvons-nous t'adorer dignement, lorsque sourd à nos cris, tu te tais, & qu'enveloppé dans ta grandeur, tu te voiles à des regards qui ne cherchent que toi. Pouvons nous t'offenser, êtres sensibles & gémissans, en desirant de connoître ce que nous réservent enfin & ta bonté, & ta sagesse, & ta puissance ! Alors, notre œil charmé

embraſſera, ſans doute, le plan de tes œuvres admirables, & nous attendrons avec une patience reſpectueuſe, l'aurore du beau jour qui déterminera notre félicité. Si nous devons ſouffrir avant ce tems, nous ſouffrirons avec plus de fermeté : oui, le ſage peut être ébranlé par un accident imprévu qui le terraſſe au même inſtant qu'il eſt frappé; mais la douleur contre laquelle il a ſû s'armer de longue main, ne lui porte plus que de foibles atteintes. O puiſſant Xuixoto! ta juſtice dévoilée deviendra l'objet de nos hommages éternels; tu ſeras plus grand à nos yeux, lorſque nous te connoîtrons mieux. Si cette priere allume ton courroux, frappe un malheureux ver de terre, auquel tu as donné un cœur qui ſoupire après le bonheur; & que te demandons-nous, ſi ce n'eſt de connoître ton intelligence, ton amour & ta clémence?

Zelon ſe tût, & Xuixoto répondit avec le ſourire tendre & fier de la

compaſſion. Foibles mortels, vous le voulez, je remplirai votre demande. Vous connoîtrez l'avenir ; mais ſi dans les regrets qui troubleront le moment de votre félicité préſente, vous gémiſſez, gémiſſez ſur vous-mêmes, & ſouvenez-vous que ce ne fut pas Xuixoto, mais votre curioſité imprudente, qui prépara votre infortune !

Alors, il donna ſes ordres à Oradou, ſon Miniſtre, qui ſe mit à diſtribuer les lunettes qu'il avoit en ſes mains. Ces lunettes avoient une double vertu ; elles montroient d'un côté la ſomme du bonheur dont on pouvoit jouir, & de l'autre on appercevoit toute l'étendue du malheur qu'on avoit à craindre. Le Dieu après avoir fait ces dons aux mortels, remonta lentement dans les cieux, au milieu des éclairs, & dans le même appareil qu'il étoit venu ; mille cris de joie & d'applaudiſſemens l'accompagnerent juſques ſous les arcs lumineux de ſon palais ; les

hommes firent éclater ces transports d'allégresse, parce qu'il avoit exaucé leur folie. Si le grand Xuixoto eut fait descendre sur eux un bienfait réel, mais caché, tout le peuple auroit murmuré, tant notre ignorance s'étend jusques sur la connoissance de nos vrais intérêts.

S'il faut en croire l'histoire, bien prit à Oradou d'être de substance céleste, car la foule qui le pressoit pour avoir de ses lunettes étoit si grande, qu'infailliblement un corps mortel y auroit succombé. Quand j'aurois cent langues, il me seroit impossible de raconter les effets divers que produisirent ces merveilleuses lunettes ; je ne puis que choisir ici quelques exemples.

Aline, jeune beauté de quinze ans, fut la premiere qui satisfit son desir curieux ; elle s'étoit collée au sein du Ministre, & avoit arraché la lunette de sa main avec une espece de violence. Vive, folâtre, éblouissante, ennemie de tout ce qu'on nomme

chagrin, réflexion, ennui, elle évitoit juſqu'à l'ombre du ſérieux; elle n'appliqua point à ſon bel œil, le verre qui prophétiſoit l'infortune; mais plutôt le verre fortuné qui préſentoit le bonheur. La jeune Aline étoit ambitieuſe; elle étoit paitrie d'un certain amour-propre qu'on pouvoit appeller orgueil; &, par-deſſus tout, elle étoit amoureuſe au ſuprême degré. Comme ſon cœur palpita de joie lorſqu'elle apperçut une félicité telle qu'elle la deſiroit! elle ſe voit belle, mais belle juſques à exciter la jalouſie des Déeſſes. Le Roi des Dieux eſt prêt à ſubir une nouvelle métamorphoſe pour ſurprendre ſon cœur; les yeux de ſes rivales s'enflamment de courroux à l'aſpect de ſes charmes; les princes de la terre, les héros du ſiécle, tombent à ſes genoux; Aline triomphante, Aline fiere de ſa beauté, dans l'ivreſſe de ſa gloire, ſe crut l'ame aſſez forte pour ſoutenir le verre oppoſé. Elle n'y jetta qu'un coup d'œil,

& pouſſa un cri perçant. Hélas! ce régne ſi flatteur ne devoit durer qu'un luſtre; cette maladie terrible qui détruit la beauté, devoit un jour creuſer ces joues polies comme l'ivoire, groſſir ce nez fin & voluptueux, & ſillonner ce front ſi plein de graces. Elle perd le bien le plus précieux qu'elle poſſéde, le tréſor qui faiſoit ſon unique mérite : elle voit une longue ſuite d'années traînées dans la triſteſſe & le dégoût; elle n'a plus d'amans, & ſes rivales qu'elle effaçoit jadis, inſultent aujourd'hui à ſa laideur. Le luſtre fortuné s'écoule trop rapidement; Aline a mille adorateurs, mais elle eſt dévorée d'un chagrin ſecret. Elle ſoupire à chaque nouvel hommage de ſes amans, lorſqu'elle ſe repréſente que bientôt elle va devenir l'objet de leurs mépris. Si elle conſulte ſon miroir, ce n'eſt plus cet œil brillant, ce teint fleuri, cette bouche enchantereſſe qu'elle apperçoit, elle ne voit que les triſtes ſillons à jamais gravés

par une main désolante. Ah! si elle étoit demeurée dans son heureuse ignorance, elle auroit eu du moins cinq années, filées par la main des plaisirs, par cette main douce quoique trompeuse.

On honoroit Misnar comme le plus vaillant capitaine de l'Inde. Au milieu de la foule empressée, l'admiration & le respect que son nom inspiroit, lui permirent une libre approche. Il fut un des premiers qui obtint ce dangereux présent, il le reçut avec un air moqueur & un sourire ironique, comme indifférent & supérieur à sa propre destinée. Misnar découvrit d'abord ce qui flattoit son orgueil ambitieux. Il vit la victoire brillante atteler des rois à son char, & lui, couché sur des lauriers, recevoit les honneurs du triomphe au milieu des acclamations publiques. Des peuples entiers reposoient à l'ombre de son glaive. Sur les débris de chaque ville ennemie, s'élevoit une colonne de gloire qui

devoit transmettre à l'avenir, les exploits de son génie & de son courage. Les Poëtes le déifient; chaque jour accroît sa renommée, & rassemble autour de lui la foule des plaisirs. Misnar seroit mort satisfait au doux bruit des chants de la gloire, mais il voulut savoir ce que son nom deviendroit chez la postérité; il tourne la lunette. Quel changement! son nom est en horreur, la voix des sages le range dans la classe des brigands forcenés, qui ont mis un affreux plaisir à faire couler le sang des hommes! L'Histoire, au front serein, à l'œil redoutable, présente aux races futures le miroir fidele, où se réflechit la vérité, l'inflexible vérité: elle avoit été déguisée pendant sa vie par la foule de ses adulateurs; aujourd'hui vivante & formidable, elle fait pâlir les rayons mensongers d'une gloire fondée sur le meurtre, les larmes & les cris de l'innocente foiblesse. Ces colonnes, ces obélisques sont réduits en pou-

dre ; ces noms de héros, de conquérant, de vainqueur, ſont changés en ceux de furieux, d'ambitieux, d'homme injuſte : on ne ſe ſouvient de lui que comme de ces tremblemens de terre qu'on ne ſe rappelle qu'avec effroi, ou plutôt avec le ſecret plaiſir de n'en avoir pas éprouvé les redoutables effets. Miſnar voit tous les vils reſſorts de ſon cœur à jamais dévoilés. Tout meurt, excepté ſon opprobre, & celui du Poëte aſſez malheureux pour avoir chanté l'ennemi du genre humain. Miſnar eſt demeuré immobile d'étonnement ; on le vit le reſte de ſa vie inſenſible aux palmes qui ombrageoient ſon front. Parmi les fêtes brillantes inſtituées à ſon honneur, au milieu des plus doux concerts, il entend la voix de la poſtérité qui lui dit à l'oreille : » Homme de ſang, on t'encenſoit » jadis en public, on te maudit au» jourd'hui ; tu n'as fait que des mal» heureux, tu es le fléau de l'univers,

» tu

» feras à jamais odieux au génie de » l'humanité.

La jeune Elmire parut, & sur son front se peignoit la plus vive douleur; toute la ville s'intéressoit à son sort. Qu'elle étoit malheureuse ! gémissante sous la tyrannie d'un vieil époux, avare & jaloux, son pere avoit serré de force ces nœuds cruels. Elle aimoit en secret le jeune Damon; elle en étoit aimée. Son sein, qu'animoient la jeunesse, l'amour, la volupté, pouvoit-il respirer l'air, sans exhaler des soupirs douloureux! éloignée de celui pour qui seul elle supporte le jour, sa vie s'écouloit dans le chagrin & dans les larmes; elle étendit une main tremblante pour saisir la lunette prophétique, & elle demeura un moment indécise. Elle craignoit d'y lire un malheur éternel; mais Elmire étoit femme, & la curiosité l'emporte. Au premier coup d'œil son cœur nage dans la joie; elle s'écria : que Xuixoto est un Dieu bon! en effet, elle apper-

cevoit le convoi funebre de ſon vieil époux, qui s'achemine lentement vers le Temple; ſon cercueil eſt couvert d'un drap mortuaire richement orné, & trois jours après, non loin de cette même tombe où ſon tyran eſt ſcellé d'un marbre que rien ne pourra rompre, elle reçoit les ſermens de ſon amant à un autel étincelant des flambeaux d'un plus doux hyménée. Son imagination goûte d'avance les fruits de cette union; ſes deſirs, ſi long tems contraints, brillent avec une nouvelle vivacité, ils vont ſe perdre dans le ſein de cet amant chéri dont elle attend tout ſon bonheur. Elle s'oublie quelquefois dans ce rêve enchanteur, &, pleine de feu, elle embraſſe le ſeptuagénaire avec le même tranſport qu'elle embraſſeroit le jeune Damon. Le podagre s'étonne de ſes vives careſſes; il obſerve que ſes beaux yeux ne ſont plus inondés de larmes, mais brillans d'une douce langueur; il redoute une perfidie cachée, & punit ſa tendreſſe en

redoublant ſa vigilance inflexible. Le vieux débauché lutte encore quelques mois contre la goutte, un aſthme & une toux violente ; enfin il meurt. Elmire eſt libre ; maîtreſſe de gros biens, & maîtreſſe de ſon ſort, elle épouſe le beau Damon ; mais ô revers ! l'image de ſon amant, pendant ſon eſclavage, avoit été ſi puiſſante ſur ſon eſprit qu'elle ne pouvoit manquer de s'affoiblir. La réalité du bonheur eſt bien au deſſous de ſon attente ! nos paſſions n'ont d'autre nourriture que les difficultés. Elmire & Damon ſont unis. Que manquoit-il à leur félicité ! il y manquoit la douce ſurpriſe, ſeul charme de l'amour. Leur imagination ardente avoit dépenſé tous les biens dont ils devoient jouir, & leurs feux s'étoient rallentis en touchant le but deſiré. Elmire regrette le tems où elle ſe faiſoit une ſi douce peinture d'une volupté qui n'eſt plus pour elle qu'une illuſion ; elle gémit comme Pſyché

d'avoir détruit le charme de l'amour en voulant le connoître.

Adiram avoit reçu de la nature, un caractere heureux, un cœur droit, une ame ſenſible. Il étoit jeune; il ne put réſiſter à l'exemple général. La curioſité eſt une folie qui ſe communique; l'honneur étoit ſon idole, l'honneur le rendoit capable de toute noble entrepriſe; mais, faut-il l'avouer, impétueux dans ſes paſſions, elles l'emportoient trop loin; il étoit dans cet âge où le cœur de l'homme, tel qu'une balance en équilibre, eſt également ouvert aux impreſſions du vice & de la vertu. Un grain peut le faire pencher du côté fatal. Adiram auroit ſuivi le paiſible chemin de la vertu, ſi, content du ſort que les Dieux lui avoient fait, il n'eut pas voulu indiſcrettement pénétrer l'avenir. Malheureuſement, un des verres de la lunette apprit à ce jeune homme qu'il devoit jouer dans ſa patrie un rôle conſidérable. Quel

cœur, doué de paſſions fortes, n'eſt point ambitieux? & que pouvoit deſirer de plus, un cœur livré à la ſoif des grandeurs? Adiram apperçoit la place de premier Miniſtre qui l'attend, c'étoit peu ; le cœur de ſa maîtreſſe, ce cœur rébelle & ſuperbe, deviendra ſa conquête. Occupé de cette ſcène raviſſante qu'il parcouroit lentement & avec délices, ce fut en vain qu'il appliqua l'autre verre à ſon œil. Son imagination enflammée l'abuſoit, en ne lui repréſentant que ce qu'il venoit d'admirer avec tant de complaiſance. Dans ſa préſomption il ne découvrit pas ce que ſa légéreté, ce que l'abus de ſes talens lui préparoient de funeſte. Plongé dans ſon illuſion, il retournoit au verre fortuné, & prenoit l'erreur de ſes deſirs pour le témoignage d'un bonheur ſans mêlange. Orgueilleux de ſes deſtins, ſa conduite devint fiere, hautaine, inſolente; il fit ſentir à ceux qui eurent le malheur de l'aborder, la ſupériorité de ſes talens,

& le mépris qu'il faiſoit des autres hommes. Il s'abandonna à tous ſes deſirs, parce qu'il ſavoit que le ſuccès ne pouvoit manquer de les couronner. L'orgueilleuſe Iſmene eſt enchaînée ſous le joug de l'hymen; mais il ſemble l'honorer en daignant l'admettre à ſa couche. Ses careſſes ſont, pour-ainſi-dire, des graces qu'il accorde; elle voulut faire parler ſa fierté, elle rencontre un orgueil plus terrible qui l'écraſe & la réduit au ſilence. Adiram ſe fit autant d'ennemis qu'il rencontra d'hommes; il crut les humilier en les abaiſſant, mais il ne recueillit que la haine; & l'indignation univerſelle paya ſon dédain. L'arrêt du Dieu s'accomplit par degrés. Adiram monta juſques au terme où on ne peut plus monter. Il crut triompher de la foule de ſes ennemis, parce qu'il étoit ſi élevé, que leurs clameurs ne perçoient plus juſques à lui. Adiram avoit tout éprouvé, excepté le malheur. Le malheur vint fondre ſur lui, comme

la foudre ſe précipite ſur un chêne voiſin de la nue. Cet ambitieux, ſemblable au voyageur parvenu avec peine au ſommet d'une montagne eſcarpée, trouve un ſentier gliſſant, tombe & roule dans les précipices. Sa chûte fut horrible, chacun y applaudit, & ſe vengea de ſon orgueil: tout l'humilie, juſqu'à ſa femme qui ne gémiſſoit point d'un revers qui terraſſoit ſon époux. Ses biens immenſes avec leſquels il n'avoit pû s'attacher, je ne dis point un ami, mais un ſeul homme reconnoiſſant, devinrent en un moment la proie de ceux qui avoient médité ſa ruine. Les peines qu'on ſe donne pour nuire ſont rarement infructueuſes, & l'orgueil des hommes ne pouvoit avoir une victime plus agréable à immoler. On le mépriſe autant qu'il a mépriſé ſes ſemblables; on lui rend avec uſure les dédains qu'il a prodigués. Il traîna long-tems des jours avilis, en butte à la dériſion publique; il mourut dans les horreurs du

déſeſpoir. Qui rendit ce jeune homme ſuperbe & malheureux? ce fut la fatale connoiſſance du ſort brillant qui l'attendoit ; ſes ſuccès firent ſon audace, & l'impunité le rendit méchant. Il avoit des vertus lorſque ſa fortune étoit encore douteuſe ; il s'étoit fait des amis, & il auroit pû parvenir à une vieilleſſe heureuſe & reſpectée ; mais il fut haï juſtement ; & malheur à tout cœur hautain, qui (même ſans conſulter aucune lunette) connoîtra trop tôt ſes hautes deſtinées.

On vit arriver ſur ſes pas, deux perſonnages remplis l'un pour l'autre d'un mépris profond. L'un étoit un Poëte nommé Néothete, & l'autre un Philoſophe, (le même qui avoit harangué le clément Xuixoto.) Le Poëte prit le premier la lunette, & le Philoſophe ſe mit à l'obſerver, car il n'y avoit point de ſpectacle plus riſible à ſes yeux, que la vanité d'un Poëte. Notre Poëte paſſoit ſon tems à polir du cuivre avec tout le ſoin imaginable ; il faiſoit une dépenſe prodi-

gieuſe d'eſprit pour orner tous les colifichets du ſiécle. Quel ſpectacle! ſes brochures repoſent ſur les toilettes; il interdit à ſes lecteurs la fatigue de penſer, quel auteur plus charmant, plus aimable, plus délicieux! Il tourne la lunette pour conſulter un peu l'image de la poſtérité; il apperçoit une renommée légere d'environ quinze années, tant qu'elles pouvoient s'étendre, après quoi, il devoit deſcendre tout vivant dans le fleuve d'Oubli, fait pour enſevelir tout le bel eſprit du monde. Je crois que Néothete aura pû ſe tromper, & qu'il ſe pourra bien faire qu'il y aura encore quelques années à rabattre. Le Philoſophe vit avec plaiſir le nuage qui venoit de ſe répandre ſur ſon front, & s'amuſa beaucoup de ſon étonnement.

Le Philoſophe prit à ſon tour la lunette, & vit du côté favorable le Génie en perſonne; c'étoit un bel Ange rayonnant de gloire; deux aîles éclatantes le ſoutenoient dans

les airs ; une flamme pure & sacrée brilloit sur sa tête immortelle ; dans sa main, une épée flamboyante terrassoit les monstres de l'univers, tels que le Fanatisme, l'Erreur & l'Intolérance. A sa voix, les arts utiles enrichissoient la terre : l'homme s'annobliſſoit devant ses regards ; un plan échappé de sa main traçoit le bonheur des Nations. Il versoit une lumiere durable qui éclairoit le monde, & la Fraude, la Calomnie, la Violence cherchoient en vain des ténebres pour y ensevelir leur honte. Ses traits perçans montroient à la postérité les noms dévoués à l'opprobre, & immortalisoient les vertus. Notre Philosophe ne manqua pas de croire que c'étoit son propre Génie qui s'offroit à sa vûe. Il consulta par air le verre opposé. Quel changement ! ce n'est plus cet être brillant & lumineux, c'est une furie environnée de feux & de torrens de fumée ; elle s'élance par bonds inégaux, une torche à la main, un poignard de

l'autre. Elle embrâſe dans ſon audace aveugle & téméraire, & les autels où l'on revere les Dieux, & les trônes où s'aſſeyent les Rois. Elle ébranle les fondemens des Empires, & plane ſur les débris des opinions humaines. Tantôt conduiſant les Alexandre, les Céſar, les Tamerlan, elle ordonne le meurtre de pluſieurs millions d'hommes qui s'égorgent avec art; tantôt, elle inſtruit les deſpotes dans l'art profond d'aſſervir les humains; elle leur met le nom d'humanité dans la bouche, & la cruauté dans le cœur. Plus ingénieuſe dans ſa barbarie, elle inſpire les Spinoſa, leur dicte leurs ſyſtêmes monſtrueux & déſeſpérans, attaque les dogmes de l'univers, renverſe ces appuis ſacrés du genre humain, ébranle l'eſpoir & la conſolation des malheureux, plonge l'eſprit dans un doute affreux, ou dans un égarement ſtupide, briſe l'effigie de la morale touchante, rit de la vertu, inſulte à ſa candeur & à ſa place, ne ſouffle que les feux

impurs de la débauche, & le poiſon contagieux de l'athéiſme. Tel parut aux yeux de Zelon ce Génie ſi différent de lui même, lorſqu'il abuſe de ſon autorité puiſſante. Je ne ſais ſi le Philoſophe (ou plutôt celui qui en uſurpoit le nom) s'y reconnut; mais il briſa la lunette véridique en ſe vantant toujours de chercher par-tout la vérité.

L'aveugle Myope, malgré le petit partage d'entendement que lui avoit prêté la Nature, poſſédoit aſſez de folie pour vouloir ſavoir ce qu'elle avoit à craindre ou à eſpérer de l'avenir. Elle prit la lunette avec la plus grande vivacité, & ne vit rien. Toute en colere, elle la retourna & n'en vit pas davantage. Furieuſe, elle combla Oradou de reproches & d'injures, prétendant qu'on la trompoit, que les dons de Xuixoto étoient tout auſſi bien faits pour elle que pour un autre, & qu'elle devoit avoir, elle, une deſtinée marquée dans les décrets du Ciel, une deſtinée enfin tou-

te particuliere. La pauvre femme ne comprenoit pas que la faute n'étoit que dans ſon œil. O la folle! s'écrioient ceux qui l'entouroient, & ils oublierent qu'ils n'avoient gueres de meilleurs yeux. Myope continua de végéter avec ſa vûe courte, & tout en végétant de ſe plaindre de Xuixoto & d'Oradou. Elle garda toujours au fond du cœur une profonde eſtime pour elle-même, & préféra, comme de raiſon, ſon œil qu'elle croyoit excellent, à l'œil perçant des aigles.

Un jeune homme vertueux, plein de ſenſibilité, encore entre les mains de la Nature, voulut auſſi connoître l'avenir. Son ame pure s'élançoit vers tous les objets pour ſaiſir la vérité, la confiance, le bonheur. Il ne voyoit dans l'univers que des cœurs généreux. Il le peuploit d'amis ſinceres, d'hommes compatiſſans; il ne connoiſſoit que de nom, la calomnie, le menſonge, la diſſimulation, la méchanceté; il prodiguoit ſa ten-

dreſſe auſſi aiſément que ſon or, épanchant ſon ame ingénue dans les douces confidences de l'amour & de l'amitié. Son ame ouverte ne ſondoit point le ſombre labyrinthe des cœurs. Oradou touché de ſes vertus, lui dit lorſqu'il étendoit la main pour prendre le don fatal : Bon jeune homme, reſte, reſte paiſible dans l'obſcurité qui t'environne ; tu perdrois trop à être détrompé ; crois que Xuixoto a fait ſagement, lorſqu'il vous a condamnés à une ignorance réciproque ; elle ſert à vous cacher dans l'ombre, des perfidies qui vous déſeſpéreroient, ſi elles étoient expoſées au grand jour. Ce diſcours révolta le jeune homme; donne, dit-il, donne, deſtructeur atrabilaire de la Nature humaine ; tu ne vois pas les liens les plus doux & les plus forts du cœur de l'homme, l'amitié, l'eſtime; je les ſens avec tranſport ; mon cœur né pour la vertu, la reconnoît dans mes ſemblables : donne, que je contemple cet ami, cette beauté que

j'aime, & le fil des jours heureux que tour-à-tour je dois couler dans leurs bras. Oradou lui remit la double lunette en soupirant. Le jeune homme vit d'abord son ami attaché à ses pas, partageant ses plaisirs, prêt à verser son sang pour sa moindre querelle. Il vit sa maîtresse le serrer sur son beau sein, avec l'air de la bienveillance & d'un tendre intérêt. Ah ! dit-il, je savois bien que l'humanité étoit ainsi faite, & que le bonheur tient au besoin d'aimer nos semblables. Il faut étendre la sphere de l'amitié pour étendre celle du plaisir. Il retourne le verre. Hélas! que ce cœur à découvert va recevoir de traits. Il voit un petit monstre noir, toujours implacable, toujours envieux, percer d'un dard envenimé le cœur de son ami. Ce petit monstre étoit l'Amour-propre. Il se regardoit dans un miroir, & tout difforme qu'il étoit, il se comparoit sans cesse à ce qui l'environnoit. Il ne savoit sacrifier aucun de ses desirs, ni souffrir aucune

jouiſſance qu'il n'avoit pas excluſive-ment. Cet ami ſi fidele ſe trouve empoiſonné de ſa vapeur infernale. Une inimitié ſecrette ſe fait jour dans ſon cœur. La contrainte rend le poiſon plus actif; il ſourit lorſqu'il brûle de rage; il careſſe lorſqu'il médite une vengeance. Enfin, ſa fureur compoſée de mille paſſions comprimées, éclate tout à coup; ſon bras leve le fer ſur le même ſein qu'il a tant de fois preſſé ſur ſon cœur. Il voit celle qu'il adoroit conſommer ſa perfidie avec ce même ami, & rougir, non d'être découverte, mais de n'avoir pû l'abuſer plus long-tems.

La lunette tomba des mains de ce malheureux jeune homme. Il voit le bonheur précipité de ſon trône brillant, dépouillé des rayons dont ſa crédulité l'embelliſſoit. Cette amitié dont il ſe formoit une image vivante, active & courageuſe, n'eſt plus qu'une ſtatue froide, immobile, inanimée, ou plutôt une furie armée de ſes propres bienfaits. Cet amour divin

étoit la baſſe ſoif de l'or. Il fuit, il va enſevelir dans les déſerts le regret d'avoir été horriblement trompé; il tomba dans une ſombre miſanthropie; & le reſte de ſa vie, il paya de ſes larmes ſon imprudente curioſité.

Le pauvre Irus, malheureux cul-de-jatte, traîna les reſtes de ſon corps mutilé vers Oradou. Le miſérable avoit à peine deux pieds & demi de haut. Il fut obligé d'attendre qu'Oradou eut ſatisfait la foule avide des curieux; il ſe lamentoit dans ſon impatience; il élevoit une voix caſſée & ſuppliante; mais défiguré, couvert de plaies, le dernier des hommes le repouſſoit avec brutalité. Irus ne fut pas même aſſez heureux pour perdre la vie dans la foule; il eut les mains toutes meurtries, pluſieurs de ſes plaies ſe rouvrirent & l'inondèrent de ſang. Ses jours n'avoient été qu'une longue chaîne de calamités. Eh! qui pouvoit lui faire ſupporter le fardeau de l'exiſtence, ſi ce n'étoit l'eſpérance, compagne fidelle des

infortunés ? Elle donnoit des forces à ſes organes affoiblis ; elle adouciſſoit ſon regard ſouffrant. Le miſérable Irus ne s'endort jamais, qu'auſſi-tôt un ſonge agréable & trompeur ne vienne lui promettre un adouciſſement à ſes maux. L'aurore luit, Irus quitte ſon grabat, il eſpere ; mais le jour ſuivant aggrave le poids de ſon infortune. Irus ſoupire, & réſigné, il leve les mains au Ciel, & dit : Dieux puiſſans, ah !... c'eſt demain que vous jetterez un œil de pitié ſur ma miſere ! oui, c'eſt demain. Il s'endort dans cette idée ; elle ſeule diminue l'horreur de ſes peines. Oradou, s'écria-t-il d'une voix perçante & plaintive, vois la foule inhumaine qui m'écraſe ; ne me laiſſe pas plus long tems gémir. L'incertitude de l'avenir m'eſt cent fois plus cruelle que le préſent. Baiſſe les yeux ; vois un reſte d'homme, qu'a mutilé la foudre des Dieux, & dont le ravage n'a épargné que le ſouffle. Je ſuis perſuadé que Xuixoto eſt un

Dieu juſte, & qu'il ne me laiſſera point éternellement ſouffrir. Miniſtre équitable de ſes bontés, laiſſe-moi appercevoir la fin de mes malheurs! la meſure eſt remplie; le Ciel doit être ſatisfait. Que je le voye ce jour heureux; dut-il être unique, & je mourrai content. Oradou, qui étoit auſſi éloquent que le Dieu Mercure, employa vainement les meilleures raiſons pour le diſſuader. Irus pouſſa des cris lamentables, & le força par ſes ardentes prieres à lui accorder ce don funeſte: il le ſaiſit d'une main avide, & tour-à-tour appliqua chaque verre ſur l'œil qui lui reſtoit. La pâleur vint blanchir un viſage déjà exténué; il voit l'infortune, infatigable à le pourſuivre, ſe lever avec chaque aurore pour l'accabler ſans relâche; pas une heure conſolante ne doit ſuſpendre le cours de ſes maux! Son ſort eſt d'être ſans ceſſe malheureux, & juſqu'au dernier ſoupir. Il perd toute eſpérance; l'eſpérance, cet élixir précieux, qui, mêlé dans le calice du

malheur, nous donne la force de le boire. Si l'infortuné tombe épuisé de souffrances sur la pierre dure, un lendemain plus terrible vient porter dans son cœur une amertume affreuse; il reconnoît alors, mais trop tard, la sagesse de Xuixoto, qui lui cachoit un avenir aussi redoutable; il seroit tombé dans les bras de la mort, en se jouant jusques sur les bords de sa fosse avec les douces illusions de l'espérance; aujourd'hui rien n'affoiblit le sentiment de ses peines; il ne voit pour consolateur que le spectre du trépas; mais il recule à l'aspect de ce consolateur horrible.

L'histoire rapporte qu'une tête couronnée dans son orgueil ou son effroi, voulut aussi consulter les arrêts du destin. Malgré le déguisement du Monarque, on le reconnut à son air militaire & à la fierté de sa démarche. Oradou qui, par sa qualité de demi-Dieu, n'avoit pas plus de respect pour les Rois que pour les Irus, ne se prosterna point en sa présence; mais

il lui préſenta avec une eſpece d'empreſſement une lunette, comme une excellente leçon qu'il n'entendroit ſûrement pas de la bouche de ſes Poëtes.

Il voulut tout voir, comme il faiſoit en toutes choſes, & ſavoir ce que la poſtérité penſeroit de ſes exploits, de ſon Gouvernement, de ſa politique, de ſa proſe, & même de ſes vers. Je penſe qu'il auroit appris le vrai jugement de la poſtérité; mais un courtiſan habile ſur des prétextes adroits, lui tournoit toujours finement la lunette du côte favorable, de ſorte que tout homme de génie qu'il étoit, il devint en ce moment ſemblable aux autres Rois.

D'autres exemples ſeroient ſuperflus. Les ſouhaits inſenſés eurent tous des ſuites auſſi funeſtes, & les hommes furent aſſez injuſtes pour imputer à Xuixoto leurs nouveaux malheurs. Falloit-il encore nous tourmenter par la découverte de l'infortune qui nous menace, s'écrierent-ils de concert? Que Xuixoto nous préſentât les ſcè-

nes agréables de la félicité, à la bonne heure ; mais nous offrir le mal qui eſt ſuſpendu ſur nos têtes, c'eſt vouloir gratuitement remplir notre vie de troubles. Xuixoto n'eſt qu'un tyran, & s'il nous accorde quelque bien, il l'empoiſonne Xuixoto ſourit de pitié ſur ſon trône, & fut inſenſible à ces nouveaux reproches ; il daigna même leur faire une grace qu'ils ne méritoient pas ; & pour ſignaler ſa clémence, il reprit aux hommes le don fatal de pouvoir lire dans ces malheureuſes lunettes, leurs futures deſtinées.

SONGE CINQUIEME.

De la Royauté & de la Tyrannie.

JE rêvois que j'étois pauvre, errant, fugitif, déguisé sous de vils habits, manquant d'asyle, & presque de pain. Je traversois tantôt des villes superbes, tantôt des villages ruinés; je ne tendois point une main suppliante, je conservois ma fierté; le pain dont je me nourrissois étoit le fruit de mes travaux, & je le mangeois avec le secret contentement de sentir que je me suffisois à moi même. Dans cet état d'humiliation & non de bassesse, je méditois sur les devoirs des Souverains, sur les moyens de rendre un peuple heureux. Au sein du malheur, mes pensées étoient plus élevées, plus droites & plus pures. Souffrant, j'appercevois mieux ce que l'homme doit à l'homme; je contemplois le riche, & je disois en moi-même: O malheureux qui

fais tant d'infortunés ! de quelle foule de ſentimens te prive ta triſte opulence ! Chaque jour tu t'endurcis, & moi les larmes que je répands ſont chaque jour plus délicieuſes ; dévore lâchement la ſubſiſtance commune, tandis que l'utile exercice de mes bras affermit la ſanté de mon corps & celle de mon ame ; ſi jamais tu es doué du don de ſentir, alors tu rougiras en ma préſence.

Un ſoir las, fatigué, j'entrai ſous le toit d'un laboureur, où quelques indigens, de mœurs ſimples & pures, m'offrirent une natte pour y repoſer. Je me formois ſur ce miſérable lit une douce image d'un véritable Roi, rendant ſes peuples heureux, maître de lui même, & chéri de tous ſes ſujets ; c'eſt le malheureux qui ſonge le plus fréquemment au pere de la patrie. Cette aimable chimere me faiſoit oublier mes propres maux.

Je partis, après avoir remercié mes hôtes, & le lendemain je me trouvai dans une eſpece de forêt fort rude à traverſer ;

traverſer; je m'égarai. J'errois dans le plus chaud du jour, lorſque j'apperçus ſur une éminence, quelques chênes preſſés qui formoient un petit bois touffu. J'y portai mes pas pour tâcher de découvrir de ce lieu quelque route. J'y vis une femme d'un âge avancé, mais d'une ſanté ferme & vigoureuſe; elle étoit aſſiſe ſur une colonne rompue; ſon front couvert de cicatrices, n'en étoit pas moins fier, moins redoutable; quelques cheveux blancs épars flottoient ſur ſes épaules, & ſes rides imprimoient le reſpect. Je marchai vers elle, & j'allois lui adreſſer la parole, lorſqu'elle me dit: Je t'attendois, mon fils, toi qui connois le courage, toi qui as combattu l'adverſité; ces mains endurcies au travail me plaiſent; ce n'eſt point à des mains efféminées que je dois remettre un pénible emploi; la force de l'ame tient à un corps robuſte; tu vois auprès de moi l'héritier d'un vaſte Empire; il doit être Souverain d'un riche pays, com-

mander à un peuple docile, vaillant & fidele. Quels piéges pour ſon orgueil! mais il peut aujourd'hui connoître la vérité, & je lui dois un grand exemple. C'eſt toi, que les Dieux ont choiſi pour le conduire au ſommet de cette montagne eſcarpée que tu découvres d'ici. C'eſt là qu'un tableau fidele doit ſe préſenter à ſes regards. A ton approche, tous les obſtacles tomberont, il verra comme il doit régner; & s'il mépriſoit cette leçon vivante.... Mais il ne la mépriſera point. A ces mots, je pris le jeune Prince par la main; il me la tendit de lui même d'un air doux & affable. L'orgueil ne me fit point accepter ce rude emploi; mais je me diſois: ah! je puis enfin ſatisfaire mon goût pour la vertu! je puis montrer la vérité à ce Prince que j'aime; qui ſait ſi mes paroles ne germeront point dans ſon cœur, s'il ne les oppoſera pas un jour au langage empoiſonné des courtiſans? Qui ſait ſi je ne pourrai pas ſauver mes mal-

heureux compatriotes des horreurs de la misere qui m'environne aujourd'hui ? Un seul homme peut opérer le bonheur de vingt millions d'hommes. O touchante perspective ! Je fixai tendrement le jeune Prince ; sa physionomie étoit noble, intéressante, son front portoit une certaine empreinte de mélancolie douce, qui, à son âge, annonçoit une ame forte, peut-être déjà épouvantée de l'étendue de ses devoirs. Il jetta sur moi un regard de bonté, & me dit : Ami que les Dieux daignent me donner, tu te rends l'interprête du peuple ; ah ! je dois t'écouter favorablement ! Tu soupires ? Tu me plains, sans doute, d'être un jour destiné à régner ! va, je veux de ce moment rechercher le commerce des sages ; je veux puiser dans leurs leçons, la force de commander aux autres & à moi-même, que leur expérience m'instruise. Apprends-moi de bonne heure à mépriser la molleſſe, à sévir contre la flatterie, à la reconnoître,

quelque déguisée qu'elle soit. Si je me trouve entraîné malgré moi vers cette pente facile & malheureuse, où tombent tant de Souverains, que j'aie le bonheur de trouver un homme ferme & sensible, dont l'ame vraiment libre ose me tirer de mon assoupissement; qu'il produise à mon oreille, l'accent vainqueur de la vérité; qu'il ne craigne point de me déplaire; je chérirai sa franchise.... Prince, lui répondis-je, lorsque vous serez assis sur le trône, il ne sera plus tems d'entendre cette vérité que vous cherchez; elle se voilera sous le vêtement de l'éloquence même; elle ne sera plus qu'un vain son, qu'un inutile appareil.... Profitez des momens que les Dieux vous accordent, & songez qu'ils ne reviendront jamais: qu'est-ce que ma foible voix? Eh! lorsque vous percez les flots d'un peuple, attentif à lire sur votre visage quelques indices de ses futures destinées, considérez les regards avides qui fondent sur

vous de toute part ; ils vous parlent hautement, ils vous parlent éloquemment ; ils vous crient : ô toi, qui seras dépositaire de notre bonheur, ah ! daigne étudier tes devoirs pour les remplir un jour. En ce moment, l'homme vertueux vous fixe, & voudroit faire passer dans votre ame, le feu généreux qui l'anime. L'homme instruit voudroit vous donner toutes ses connoissances, le Philosophe sa modération & ses lumieres, le sage son héroïsme & la simplicité de ses mœurs, & le malheureux dit tout bas ; ô ciel ! donne-lui mon cœur, & l'heureuse facilité de répandre des larmes. Sentez de bonne heure le prix de ces regards : écoutez cette voix tonnante de la multitude ; elle doit augmenter dans tout cœur bien né, l'amour de la gloire & la crainte de la honte.

Le jeune Prince me serra la main sans me répondre. Nous marchâmes quelque tems, & nous nous trouvâmes au haut d'une montagne élevée ;

d'un côté elle étoit bordée de précipices affreux, & sous nos pieds un fleuve mugissant se perdoit avec un bruit horrible dans un abyme ouvert, & retentissant au loin d'un fracas formidable.

Cette montagne portoit son front dans la nue, de sorte qu'en la considérant d'en bas, on n'y distinguoit qu'un sommet; mais du même pied s'élevoit une double cime, dont l'une étoit séparée de l'autre par une fort grande distance. D'un côté étoit le séjour de la Royauté, de l'autre celui de la Tyrannie. Chacune de ces cimes avoit un sentier par lequel on y montoit; l'un étoit sûr, sans péril; les acclamations du peuple accompagnoient les pas de ceux que le ciel avoit choisis pour le franchir. L'autre étoit pénible, difficile, sanglant; l'audace, l'imprudence, source des plus affreux revers, étoient les seuls guides des ambitieux qui, pour leur malheur, osoient y mettre un pied téméraire.

Ces deux cimes paroiſſoient réunies à l'œil qui ne les contemploit que de loin, mais de près, la différence ſe faiſoit ſentir, elles paroiſſoient extrêmement éloignées. Celle de la Royauté s'élevoit dans un air pur, au-deſſus des nuées, des orages & des tempêtes. L'autre ſe trouvoit dans la région des tonnerres, plongée entierement dans l'épaiſſeur de nuages ténébreux que perçoient les feux terribles de la foudre.

Je dis au jeune Prince que je conduiſois par la main : le ciel permet que vous apperceviez des différences cachées aux Monarques imprudens ; approchez, voyez cette femme d'une taille majeſtueuſe & d'une figure charmante, aſſiſe ſur ce trône éclatant, vêtue d'une robe blanche, ſon ſceptre eſt un caducée de paix ; de même que le ſoleil vivifie la terre, ainſi ſes regards protégent les Empires, y portent la félicité & l'abondance ; elle eſt adorée des gens de bien, elle leur inſpire la confian-

ce, & les méchans ſont les ſeuls qui la haïſſent.

A ſa vûe, le reſpect fit rougir le jeune Prince. Il lui rendit ſes hommages, tels qu'un fils bien né les doit à une mere vénérable ; elle étoit pleine de graces & de majeſté ; ſon air étoit toujours le même, & ſon viſage ne changeoit jamais. La colere ou la vengeance n'en défiguroient point les traits ſacrés ; ſon régne étoit celui du ſiécle d'or, & la clémence étoit ſa vertu diſtinctive ; elle étoit ſatisfaite d'occuper un trône, parce que c'étoit la plus belle place dans l'univers, pour faire le plus de bien poſſible. Elle aimoit les ames libres, auſſi avoit-elle des héros pour ſujets. L'honneur, le mérite, la vertu, tels étoient ſes courtiſans. Près d'elle on voyoit la gloire & le repos ; le fort lion repoſoit à ſes pieds ; des monceaux d'or & d'argent environnoient ſon trône ; la Déeſſe en formoit un fleuve d'un cours libre, qui, également diſtri-

bué, arroſoit les parties les plus éloignées de ſon Royaume; mais elle étoit moins touchée de ces métaux, que des beaux fruits de la terre, qu'elle cueilloit avec une joie ouverte; elle les conſidéroit comme les ſeules & véritables richeſſes; & tandis que les monumens pompeux des arts s'offroient en foule à ſes regards, elle les arrêtoit avec bien plus de complaiſance ſur un citoyen qui, appuyé ſur le ſoc de la charrue, traçoit dans les champs un ſillon fertile. Ses ſujets formoient un rempart impénétrable autour de ſa perſonne, & les armées ennemies fuyoient devant eux comme les corbeaux fuyent devant le Roi des airs.

Le jeune Prince s'inclina une ſeconde fois devant ce trône reſpecté, baiſa cette main auguſte qui tenoit les rênes de l'Empire, enchaînoit la diſcorde & la licence, captivoit les monſtres de l'univers, pour ne laiſſer régner que les vertus bienfaiſantes. Il me demanda enſuite, quelles

étoient les femmes dont la Royauté étoit entourée. Quelles ſont belles! s'écria-t-il, quelles ont de douceur & de nobleſſe! Celle qui eſt aſſiſe à droite, lui dis-je, dont le regard annonce tant de candeur & de fermeté, c'eſt la Juſtice. Voyez avec quel zele & quelle promptitude elle ſecourt cet homme foible, contre les attentats de cet homme robuſte! voyez comme elle punit ce dernier ſans courroux & ſans haine! Conſidérez à ſes côtés cette femme ſi galamment vêtue, à l'air ouvert, au ſourire gracieux, c'eſt la Paix, l'aimable Paix: aſſiſe ſur un faiſceau de lances briſées, elle préſente un miroir à la Fureur ſanglante, qui frémit en contemplant ſes propres traits. Plus loin, cet homme dont les bras ſont ſi nerveux, dont le corps paroît plein de force & de courage, qui porte des cheveux blancs, s'appelle Nomos; tout ploye ſous ſon ſceptre, grand & petit, riche & pauvre. Inflexible en ſon équité, il traîne au

ſupplice ce ſatrape exacteur ; il fait tomber cette tête odieuſe qui n'avoit roulé que des projets ſanguinaires ; il veille ſans ceſſe, & ſon œil ne peut ſe fermer, qu'auſſi tôt la confuſion & le trouble ne prennent la place de l'ordre & de l'harmonie. C'eſt le ſeul Miniſtre de la Royauté, elle ne peut en avoir de plus fidele; c'eſt le ſeul conſeil qu'elle écoute, elle ne peut en écouter de plus ſage: la Déeſſe éclairée s'appuye ſur ſon bras, & n'oſe rien entreprendre ni rien réſoudre ſans lui. Ses oreilles s'ouvrent à la plainte; elle conſidere moins l'éclat du rang, que l'importance du dépôt, & ſa couronne n'a de majeſté, qu'autant qu'elle ſert au bien de l'État.

Le jeune Prince contemploit toutes ces choſes avec la plus grande attention. Je le laiſſai ſe remplir de ce ſpectacle utile, content de voir qu'il imprimoit avec plaiſir dans ſa mémoire, ce qui pourroit ſervir un jour à la félicité d'un peuple entier.

Au fort de ſes réflexions, je le ſaiſis précipitamment par le bras; deſcendons, lui dis-je; venez voir cette autre Déeſſe, pour laquelle tant d'hommes ſont ſi follement paſſionnés, qu'ils commettent mille forfaits ſans remords, qu'ils s'égorgent miſérablement les uns les autres, qu'ils ſe dreſſent toutes ſortes de piéges, les fils contre leurs peres, les peres contre leurs enfans, les freres contre leurs freres. Inſenſés! ils deſirent comme un bonheur, le plus grand des maux, ce pouvoir arbitraire, ſource de tous les égaremens & de tous les malheurs.

D'abord le chemin nous parut bien ouvert, mais à meſure qu'on avançoit, les abymes s'ouvroient à nos côtés; nous nous engageâmes dans des routes tortueuſes, qui toutes aboutiſſoient à d'affreux précipices; les ronces & les épines retardoient notre marche. Bientôt les ſentiers ſe montrerent arroſés de ſang & couverts d'hommes égorgés; le jeune Prince voulut reculer; jamais, dit-il,

je ne paſſerai par ce chemin horrible ; mon cœur ſe ſouleve... : Les Dieux le veulent, lui répondis-je, vous n'y paſſerez que pour le contempler ; & l'émotion terrible & ſalutaire qu'il vous cauſera, vous ſera à jamais utile. Nous parvinmes au ſommet : nous trouvâmes la Tyrannie aſſiſe ſur un trône qu'elle avoit affecté ridiculement d'exhauſſer. Elle compoſoit ſon viſage & ſon geſte, & faiſoit tous ſes efforts pour reſſembler à la Royauté. Elle s'imaginoit que ſon diadême étoit plus riche & plus reſpectable, parce qu'il étoit ſurchargé d'or, de diamans, & peint de mille couleurs ; elle croyoit ſon trône ſuperbement affermi ſur des colonnes de marbre & d'ivoire ; mais ſa baſe peu ſolide étoit mobile & chancelante ; elle s'enorgueilliſſoit puérilement de ſa pourpre, de ſon ſceptre, de ſa couronne ; elle ne voyoit que cet appareil extérieur qui enfloit ſon cœur, comme un enfant qui étant paré s'eſtime plus grand.

Tout reſſentoit autour d'elle l'orgueil, l'oſtentation, la molleſſe, la prodigalité, le luxe inſolent. Elle tenoit un faiſceau de ſceptres, mais avec un effort qui lui donnoit un air de gêne & de contrainte ridicule. Elle voulut nous ſourire gracieuſement, mais ſon ſourire forcé nous découvrit ſon ame fauſſe, petite & cruelle; ſon geſte n'avoit rien de noble; tout en elle, malgré ſes faſtueux habillemens, annonçoit quelque choſe de bas; la terreur ſe peignoit dans ſon regard effaré. Elle ne faiſoit rien avec aſſurance, rien avec dignité; elle affectoit de traiter avec hauteur & mépris ceux qui l'approchoient, croyant que tel étoit le caractere de la grandeur; mais elle ſe rendoit encore plus odieuſe que redoutable.

Nous la conſidérâmes long tems; elle ne reſtoit pas un moment tranquillement aſſiſe. Tantôt elle ſe levoit le front pâle, & croyant déjà ſentir le fer vengeur pénétrer dans

ſon ſein; tantôt ſes yeux étinceloient d'une rage ſecrette, & elle frémiſſoit elle-même des crimes qu'elle alloit ordonner. Elle accumuloit baſſement l'or dans ſon ſein, puis le répandoit avec profuſion ſur les plus viles créatures, complices & miniſtres de ſes attentats. Le lendemain, elle ſe précipitoit en brigand, ſur une troupe indigente, elle extorquoit la vile monnoie qu'elle portoit, l'enlevant ſans remords, quelque mince que fût la ſomme.

Sa cour étoit celle des furies. Nous vîmes la Cruauté, la Violence, l'Injuſtice & le Fanatiſme ſecouant ſa torche ardente. Ce dernier la favoriſoit pour augmenter ſa propre autorité, & cette autorité une fois établie, il menaçoit la Tyrannie elle-même, & lui diſputoit le ſang des peuples. Toute cette troupe conjurée contre elle, en ſe déchirant de leurs mains impies, cherchoit à lui faire ſentir tous les maux dont elle devoit être la victime. La Crainte, l'Inquié-

tude, la Défiance, la Fureur, écartoient de ſes yeux les pavots du ſommeil; elle ſacrifioit ſes eſclaves à ſon odieuſe famille, les finances à ſes fantaiſies frivoles, l'État & ſa Cour à ſa ſeule perſonne. Une tête de Meduſe couvroit ſa poitrine; toujours terrible & menaçante, elle ſe jugeoit toujours en péril; la moindre aſſociation la faiſoit trembler, & dès que deux citoyens ſe parloient à l'oreille, elle les diviſoit pour affermir la ſervitude des hommes. La Flatterie toujours debout lui parloit à l'oreille, & lui inſinuoit ſon poiſon actif. Plus il étoit groſſier & fade, plus il paroiſſoit fait pour plaire à cette vile Déeſſe. J'apperçus Machiavel caché derriere ſon trône, qui lui diſoit tout bas en ſe promenant, fais ſemblant de me combattre, mais pour mieux me faire régner.

Elle frappoit des coups redoublés ſur une multitude enchaînée & gémiſſante. Ces malheureux ſe débat-

toient, étant toujours ſur le point de trancher leurs liens avec le fer. Les malédictions étoient l'encens qu'on lui offroit; elle liſoit dans les regards menaçans de ces cœurs déſeſpérés, le deſtin qui, tôt ou tard, l'attendoit; elle en verſoit des larmes de rage, mais du moins cette foule accablée jouiſſoit de l'effroi qu'elle lui inſpiroit.

Prince, m'écriai-je! voyez laquelle des deux Déeſſes vous ſemble préférable. Ah! la premiere, me répondit-il, me charme & m'enchante! elle attire avec complaiſance le regard des Dieux; elle mérite les hommages des mortels; mais celle-ci me fait horreur, & ſa ſcélérateſſe m'inſpire une indignation ſi forte, que ſi votre bras veut ſeconder mes foibles mains, nous allons la précipiter du haut de ce rocher.... O noble tranſport! vertueux héroïſme! Prince! attendez encore, attendez, & la juſtice des Dieux ne tardera pas à ſe manifeſter. Hélas! quelquefois la

vertu nous égare. Nous voulons précipiter ce que le ciel conduit avec une ſage lenteur; il fait deſcendre la Tyrannie ſur la terre pour en châtier les crimes. Mais il n'eſt plus d'Hercule, à qui l'Empire de l'univers ſoit confié. Ce demi-Dieu, protecteur du genre humain, parcouroit le globe, non pour y exterminer des animaux cruels (car la férocité des lions, des tigres, des pantheres, des hyennes, n'eſt rien auprès de l'exécrable abus du pouvoir) mais il voyageoit pour terraſſer les tyrans aſſis ſur les trônes, pour frapper ces monſtres couronnés, qui corrompent les doux bienfaits de la Nature, qui font gémir des milliers d'hommes ſous la voûte éclatante du firmament, au milieu des tréſors de la terre, & parmi les miracles de la création. Partout où il trouva la Royauté, il l'honora, il la combla de louanges, il apprit aux hommes à la chérir, comme la protectrice aimable & ſouveraine des États, comme la rémunératrice de

la vertu, comme l'effroi du crime. C'eſt par-là qu'Alcide mérita les reſpects du monde entier ; c'eſt par-là qu'il eſt digne de ſervir de modele à celui que le ciel favoriſera du bonheur de pouvoir l'imiter. Après l'Etre ſuprême, c'eſt lui, Prince, qui jouira de notre amour & de notre reconnoiſſance.

En deſcendant, je fis remarquer au jeune héros que la côte de la montagne où étoit aſſiſe la pâle Tyrannie étoit eſcarpée tout autour, & creuſée en deſſous, juſques ſous le trône. Tout à coup nous entendîmes de grands cris, & nous vîmes cette partie peu à peu s'ébranler, ſe détacher, & fondre avec un bruit horrible dans les abymes qui l'environnoient, comme un rocher énorme élevé ſur l'océan, tombe & perce en un clin d'œil la vaſte profondeur des mers. La Tyrannie & ſes filles abominables furent écraſées dans cette chûte ſoudaine & rapide. Mille acclamations d'allégreſſe & de joie

élancées vers les cieux, annoncerent la délivrance de la terre.

Cette route nous avoit beaucoup fatigué. Le jeune Prince me dit : mon eſtomac eſt à jeun ; je voudrois pouvoir appaiſer ma faim ; je ne vois que des rochers. Je lui montrai quelques cabanes lointaines : marchons, lui dis-je, de ce côté, nous pourrons y trouver ce que nous deſirons. La Déeſſe m'avoit fait ma leçon, & j'avois mes vûes. Je fis entrer le Prince dans la premiere cabane qui ſe préſenta. Il apperçut trois enfans en bas âge & demi nuds, qui ſuçoient à l'envi l'un de l'autre une pomme ſauvage. Avez-vous du pain à nous donner, leur demandai-je ? Pour toute réponſe, ces enfans répandirent des larmes. Eh quoi ! pourſuivit le Prince étonné, interdit, effrayé, point de pain ici ! d'où vient cette affreuſe miſere ? Alors, une voix languiſſante ſortit du fond ténébreux de cette chaumiere, & dit : nous ſavons bien labourer la terre, en faire ſortir les

moiſſons; nous ſavons ſupporter les travaux les plus rudes qui renaiſſent avec chaque ſoleil; nous entaſſons le bled dans les greniers publics, mais nous ne mangeons point de pain; ou ſi nous en mangeons, il eſt noir, mal pétri & formé de cette partie groſſiere qu'on deſtine aux plus vils animaux. Eh quoi! dit le jeune Prince, ces campagnes ſont abondamment fertiles, le courroux du ciel n'eſt point deſcendu ſur la terre, aucun orage deſtructeur n'a renverſé les épics nourriciers; je vois des pyramides de bled répandues dans ces vaſtes plaines.... Des hommes, reprit la voix gémiſſante, plus cruels que l'intempérie des ſaiſons, nous voyent le front pâle, les membres exténués, ſans ſonger à nos beſoins, & ils nous parlent encore de leurs beſoins imaginaires, enfans de leur dure & miſérable vanité. Plus nous ſommes malheureux, plus nous ſommes loin d'eux; ils ne redoutent ni les accès de notre déſeſpoir, ni l'inſ-

tant du trépas qui finira nos peines & nos ſervices, bien ſûrs de retrouver dans la foule nombreuſe des indigens, beaucoup plus d'eſclaves qu'ils n'en ſauroient perdre ; c'eſt à force de nous ſurcharger de travaux, & de diminuer notre nourriture, que ces grands compoſent leur opulence dont ils jouiſſent ſans remords, & qu'ils conſument dans une amere dériſion ſur notre état. O ciel ! s'écria le jeune Prince en pleurant, & il ſe jetta dans mes bras : Où m'as-tu conduit ; ſans doute, c'eſt parmi les malfaiteurs qui expient les crimes faits contre la ſociété ; non, ce ne peut être ici que le ſéjour des criminels... Ils ne ſont point coupables, repris-je ; mais l'indigence eſt regardée du même œil que le crime. Que dis-je ! c'eſt pis encore. Voyez cette chaumiere, ouverte à tous les vents, ces vils meubles échappés à des mains barbares, ce triſte foyer où fument quelques feuilles deſſéchées ; approchez, & touchez de vos mains cette

paille humide & à demi pourrie... ? Vous friſſonnez. Là repoſe une mere qui a nourri de ſon lait ces mêmes enfans qui un jour verſeront tout leur ſang pour vous.... Arrête, je t'entends, s'écria le jeune Prince, en ſe cachant le viſage des deux mains. O ciel! accorde-moi les moyens de réparer d'auſſi funeſtes déſaſtres. Le ciel, repris-je, favoriſe les deſſeins généreux; il affermit la vertu, il lui prête une force victorieuſe; & le Monarque qui poſſede les qualités d'un Souverain, eſt preſque aſſuré de voir ſes projets heureuſement couronnés. Un jour, vous ſerez aſſis ſur le trône; on vous fatiguera les oreilles de mille maximes politiques; ſouvenez-vous alors que vous avez eu faim, & que vous avez trouvé des malheureux hors d'état de vous préſenter de quoi l'appaiſer. Etabliſſez l'impôt ſur le luxe, & non ſur les beſoins de la vie; qu'il frappe directement la tête dure du riche, & non la tête ſenſible du pauvre; que

votre objet ſoit de faire jouir chaque particulier de la richeſſe de l'État, & que cette richeſſe ne ſoit point aſſiſe ſur la miſere commune. Les moyens s'offrent en foule ; la gloire, la grandeur, la puiſſance d'un Royaume, vains mots qui diſparoiſſent auprès des noms ſacrés de liberté, d'aiſance, de bonheur des ſujets. La duplicité cherchera des raiſons ſpécieuſes pour plâtrer la vérité ; elle eſt ici ; elle vous parle entre cette femme mourante & ces innocens qui languiſſent. Que cette image auſſi forte qu'elle eſt vraie ne ſorte jamais de votre mémoire ; oppoſez-là ſans ceſſe à ces détours ſubtils & recherchés, qui ne ſont que l'invention du fourbe & celle du méchant. Dites en voyant une table faſtueuſe ; il eſt des hommes qui ſouffrent la faim ; dites avant de repoſer votre tête ſur le duvet, il eſt des hommes qui n'ont que la terre pour lit, & ces hommes m'ont rendu dépoſitaire de leur bonheur. Alors, le trait actif & pur

de

de ce ſentiment généreux qui naît dans les grands cœurs, embraſera votre ame toute entiere; alors la félicité des peuples coulera de votre bouche, avec vos paroles vivifiantes; & vous ſentirez la joie de relever une famille obſcure qui vit à trois cens lieues de vous, qui ne vous a jamais vu, & qui vous bénira comme elle bénit l'Etre ſuprême, ſur les ſeuls témoignages de ſa bienfaiſance. Songez que vous ſerez un grand Roi, & que vous en aurez accompli tous les devoirs, lorſque votre œil aura percé ſous le chaume obſcur, où vit l'homme laborieux, & que vous aurez répandu autour de lui la ſubſiſtance qui lui eſt bien dûe, après avoir aſſuré celle de vos ſujets. Cent batailles gagnées, tous les monumens pompeux des arts, toutes les productions du génie, ne vaudront pas aux yeux de Dieu & des hommes, cette gloire facile, ſimple & pure. Voilà la gloire véritable, & toute autre eſt fauſſe, illuſoire & paſſagere.

Que vous dirai-je de plus ? l'État eſt une chaîne immenſe dont vous formez le premier anneau ; ſi vous ne voulez pas qu'elle ſoit rompue, que votre anneau ſoit uni fortement au dernier ; alors nulle puiſſance ne pourra briſer cette étroite alliance ; elle triomphera même du tems, parce que les générations qui ſuccéderont à la génération préſente, hériteront de ſon amour, de ſon reſpect, & de ſon dévouement, ſeuls gages de votre félicité : une égale & mutuelle confiance du Souverain & du peuple, telle eſt la baſe éternelle des Empires.

J'achevois ces mots, lorſqu'une ombre perça la terre, & parut devant nous. Cette ombre étoit voilée ; mais elle portoit un diadême. Elle dit à ce jeune héros d'un ton majeſtueux, & qui n'avoit rien d'effrayant : O vous ! qui devez occuper le trône que j'ai occupé, écoutez les avis d'un Monarque & d'un pere. J'avois de la fermeté dans le caractere, de la

hauteur dans l'esprit, de la grandeur dans les projets ; j'étois naturellement fier, passionné pour la gloire, mais je n'en avois point des idées parfaitement justes ; j'ai pris pour la gloire ce qui n'en étoit que le fantôme ; j'ai travaillé pour la splendeur de la Nation ; je l'ai reconnu trop tard ; j'ai moins fait pour son bonheur. Que n'ai-je préféré l'utilité ? Cette ambition qui séduit tous les Rois, m'a aveuglé. Il me manquoit ces principes de gouvernement, que l'orgueil n'a jamais trouvés, & qui ne se découvrent qu'à ceux qui ne sont point nés pour le trône. Que ne suis-je né, du moins, dans le siécle éclairé où vous devez régner ! je n'aurois eu qu'à appliquer au système du gouvernement, ces principes féconds, tous détaillés, tous présentés avec cet éclat que ne soupçonnoit pas même le siécle où je vivois : j'aurois moins erré sur le choix des moyens ; j'aurois donné moins d'attention à ce qui ne méritoit que le mépris ; j'aurois senti

ma force véritable. Je l'ai ignorée ; & cependant j'ai été long-tems vainqueur & redoutable. Les revers m'ont appris ce que les hommes m'avoient caché ; j'ai découvert dans l'adversité, ce que soixante années n'avoient pû m'apprendre. J'ai vu qu'il falloit au trône une base raisonnée ; il étoit trop tard ; la mort vint déchirer mon diadême. Si les Dieux renouoient le fil de mes jours, au lieu de porter le nom de grand, j'ambitionnerois celui de sage ; je connoîtrois qu'il est un art de régner, que cette étude profonde ne se puise point dans les Cours, mais dans les pensées des hommes qui aiment le genre humain, & qui ont plaidé sa cause à la face de l'univers. Vous devez être un jour à la tête du plus heureux gouvernement ; vous aurez à conduire un peuple actif & docile, quelquefois fier, jamais intraitable, brave, fidele, toujours bon, adorant ses Rois, même avant de les connoître ; c'est à vos regards à féconder ses talens

& ſes vertus. Un coup d'œil du maître ſuffira pour les enflammer d'un feu nouveau ; vous n'aurez qu'à vouloir, & vous remuerez tous les cœurs... Le jeune Prince s'inclina pour embraſſer cette ombre ſacrée ; mais auſſi-tôt elle rentra dans le ſein de la terre. Tout ému, il ſe rejetta dans mes bras en me fixant, comme pour recevoir quelque conſolation du fardeau immenſe dépoſé entre ſes mains. Je lui dis ; Prince, l'hiſtoire fidelle de ce grand Roi bien méditée, eſt un phare lumineux pour tous ſes ſucceſſeurs ; ſes fautes ſont éloquentes. Que puis-je y ajouter ? vous êtes dans un champ où la raiſon a fait croître de grandes vérités ; les grandes vérités une fois connues, excitent dans les cœurs bien nés, une certaine chaleur mêlée d'admiration & d'amour. En les adoptant, vous aurez préparé à la légiſlation, la route la plus ſûre & la plus facile. Qui eſt-ce qui parle avec force au peuple ? Qui eſt-ce qui le fait obéir ?

Qui lui rend la soumission chere & lui en fait un devoir sacré ? Qui l'oblige à faire sans effort les sacrifices les plus rares? c'est la raison d'état ; c'est elle qui parle & qui persuade. Voilà le maître absolu qui doit monter sur la tribune ; chaque citoyen saisira pour lors avec avidité ce qui sera relatif aux intérêts de la patrie, & les esprits seront éclairés, les cœurs puissamment remués, & les volontés entraînées par une puissance d'autant plus forte, qu'elle n'aura rien d'arbitraire.

Consultez cette volonté générale ; faites sentir moins votre pouvoir que celui de la loi. Les lumieres sont généralement répandues, & vous devez vous en féliciter. Rien de si facile à gouverner bien, qu'un peuple qui pense; il a des principes, il connoît ses devoirs, il est une barriere qu'il ne rompt jamais. Vous êtes maître d'exalter en lui le sentiment vif de l'honneur, & de le porter aux plus grandes choses ; pour cet effet,

que vos regards diſtinguent les talens avant les richeſſes, les vertus avant la naiſſance, le commerce & l'induſtrie avant les arts frivoles. Reſpectez dans chaque citoyen le courage, l'intégrité, & cet enthouſiaſme que lui inſpire l'amour du bien public; qu'aucun état ne ſoit avili, afin que chaque homme ſoit content. Vous n'aurez gueres de triſtes préjugés à combattre, vous êtes dans un tems où vous pourrez oſer ſans porter de préjudice à la vaſte machine de l'État. Le ſiécle a cette maturité, où, pour cueillir, on n'a beſoin que de porter la main au fruit. Votre raiſon ſe joignant à la raiſon publique, aura ſur tout une force extraordinaire. Des tyrans ont adopté cette maxime: *diviſe pour régner;* adoptez celle-ci plus juſte & plus vraie; annobliſſez vos ſujets, pour qu'ils vous aiment davantage, & que vous ſoyez plus fort par eux.

Chériſſez des hommes qui vous ont confié leurs deſtinées; regardez-les comme les témoins de vos vertus, les

organes de votre renommée. Vous avez tous les biens; le dernier, & le plus précieux de tous, vous reſte à acquérir, c'eſt la gloire; mais cette gloire ſolide n'eſt point dans les armes; elle eſt dans l'ineffable plaiſir de faire le bien, de rétablir l'harmonie entre les êtres nés pour elle, & de jetter enſuite un œil ſatisfait ſur l'ouvrage de vos bienfaits.

Voyez les Rois conquérans appauvrir leurs États, & reconnoître trop tard leur folie; la ſupériorité des lumieres l'emporte ſur l'excès du courage, & la probité eſt le lien le plus ſolide & le plus honorable pour enchaîner la fortune. Ah! ſi jamais la liberté d'oſer dire la vérité reparoît ſur la terre, quelles expreſſions inventera un eſprit vrai & hardi pour peindre aſſez vivement le tableau des horreurs que la guerre conſacre! La politique proſcrit ce fléau autant que l'humanité & que la raiſon. Les Rois dans la guerre perdent de leur force réelle; leurs paſſions ne ſont plus à

eux, elles paſſent entre les mains de leurs Miniſtres. Ils font naître, ils entretiennent ces débats cruels, toujours utiles à leurs intérêts perſonnels, & les prétextes ne leur manquent jamais. C'eſt lorſqu'ils ont armés les États par leur politique inquiette & intrigante, que la Puiſſance ſuprême paſſe en entier dans leurs mains. Dans la paix tous les ordres de l'État étant à leur place, ils ne peuvent exciter certains déſordres au milieu du calme & de la tranquillité générale, ſans que l'œil attentif du Prince ne puiſſe juger d'où part le trouble; en tems de guerre, les Monarques ſont moins Rois : un Miniſtre s'eſt rendu néceſſaire lorſque l'État eſt, où paroît, en danger. Quelquefois, il ne tarde pas à devenir dangereux; une foule de créatures rampe ſous ſes ordres, parce que dans ces tems orageux, il diſpoſe à ſon gré des finances. La nobleſſe, qui ne veut faire d'autre métier que celui de la guerre, vient ſolliciter avi-

dement le dispensateur des honneurs & des distinctions ; il en acquiert plus d'autorité ; il allume les passions de ceux qui lui ont vendu leurs suffrages ; & ces passions, dont l'origine est quelquefois si basse, ont une plus grande activité que les passions les plus nobles.

Le génie de chaque siécle dans tous les tems a maîtrisé jusqu'aux Souverains. Prince ! connoissez le vôtre ; cette étude est importante. Les opinions dominantes deviennent une sorte de loi ; ce torrent a un cours irrésistible. Votre gloire, votre puissance, votre bonheur, sont attachés à la liberté, à l'aisance de vos peuples : vous ne pourrez faire un pas qu'aussi-tôt, une voix sage & judicieuse ne vous rende justice. C'est à la lumiere qui brille à conduire la régie qui dirige. Il est deux maîtres de l'univers, le pouvoir & le génie ; vous tenez le premier dans vos mains, l'autre se présente à vos regards avec tout son éclat. Il ne faut que le re-

connoître & lui tendre la main pour le faire asseoir à vos côtés *. Ayez ce despotisme vertueux qui agit avec fierté, & sans reculer d'un pas, lorsqu'il s'agit des intérêts de l'humanité, qu'il faut souvent servir malgré elle. Je ne vous parle point de récompense, il n'en est point d'assez digne sur la terre pour l'homme qui fait le bonheur des hommes.

Le jeune Prince ému fit serment entre mes mains d'être juste, modéré, de chérir les hommes, de respecter leurs droits, de travailler à leur bonheur. Je m'éveillai; tout ce que j'avois vu n'étoit qu'un songe.

---

* *Nota.* Nous jouissons aujourd'hui des heureux fruits des méditations des sages; les principes d'humanité sont gravés dans le cœur des Rois que le ciel a placés sur les trônes.

SONGE SIXIEME.

D'un Monde heureux.

ENLEVÉ dans les airs sur un char attelé de deux aigles superbes, je croyois traverser les plaines éthérées avec la rapidité d'une fleche qui part d'un arc tendu par un bras souple & nerveux. Mille mondes enflamés rouloient sous mes pieds, mais je ne pouvois jetter qu'un regard rapide sur tant de globes variés, tous comblés des bienfaits du Créateur. Poussé par une main puissante & invisible, je parcourois les effrayantes profondeurs de l'univers, & chaque instant m'offroit un spectacle intéressant & nouveau. Là, des terres d'où partoient des chants d'allégresse; ici des globes où j'entendois des soupirs & des vœux; plus loin un mélange de tristesse & de joie. O diversité prodi-

gieuſe! ô étonnante fécondité! En vain je voulois rallentir un vol ſi précipité, il ne m'étoit pas permis d'appercevoir en détail ces mondes curieux. Je n'obſervois que les couleurs frappantes qui les diverſifioient à l'infini. Tout à coup j'apperçus une terre ſi belle, ſi floriſſante, ſi féconde, que je ſentis un vif deſir d'y deſcendre. A l'inſtant mes ſouhaits furent exaucés; je me ſentis porté doucement ſur ſa ſurface; je traverſai ſon atmoſphere embaumé, & à la renaiſſance de l'aurore, je me trouvai aſſis ſur un ſiége de gazon.

Je me leve, & je me crois tranſporté dans le jardin d'Eden. Tout inſpiroit à l'ame une douce tranquillité, dans ce ſéjour de paix: la Nature y étoit raviſſante & incorruptible; une fraîcheur délicieuſe tenoit mes ſens ouverts à la joie; une odeur ſuave couloit dans mon ſang avec l'air que je reſpirois; mon cœur qui treſſailloit avec une force inaccoutumée, entroit dans une mer de délices; & le plaiſir, comme

une lumiere immortelle & pure, éclairoit mon ame dans toute la profondeur.

Les habitans de ce séjour heureux s'avancerent au-devant de moi; après m'avoir salué, ils me prirent par la main; leur physionomie noble inspiroit le respect; la tête de plusieurs d'entre eux étoit couverte de cheveux d'une blancheur éclatante. L'innocence & le bonheur se peignoient dans leurs regards; la vertu brilloit dans leurs discours élevés; ils étoient sages & bons, à l'imitation de l'Etre suprême; ils levoient souvent les yeux vers le Ciel, & à sa vûe, des larmes d'amour & d'attendrissement inondoient leur paupiere. Je me sentis tout ému en conversant avec ces hommes sublimes; leurs cœurs s'épanchoient tendrement par les témoignages de l'amitié la plus sincere; la voix de la raison, voix majestueuse, attendrissante, se faisoit entendre à mon oreille charmée. Je reconnus bientôt qu'une telle demeure n'étoit

point faite pour de vulgaires mortels. Une force divine me fit voler dans leurs bras, & preſſé ſur le ſein qui renfermoit des cœurs auſſi nobles, je connus un avant-goût de l'amitié céleſte, de cette amitié qui uniſſoit leurs ames, & qui compoſoit la plus belle portion de leur félicité.

Jamais l'ange des ténébres avec toutes ſes ruſes, n'a découvert l'entrée de ce Monde; malgré ſa malice vigilante & profonde, il n'a pû dérober au Créateur, ce globe fortuné. La colere, l'envie, & l'orgueil y ſont inconnus. Ce peuple, ſemblable à une paiſible famille, où le bonheur de l'un fait le bonheur de tous, jouiſſoit en paix des dons du Ciel, & ne ſe diſputoit que le ſoin de le bénir; un tranſport extatique élevoit ſans ceſſe leurs ames à la vûe de cette main prodigue & magnifique qui raſſembla ſur leurs têtes les plus merveilleux prodiges de la création.

L'aimable matinée, de ſes aîles humides & dorées, diſtiloit les per-

les de la rosée de dessus les arbustes & les fleurs ; & les rayons d un soleil naissant, multiplioit les couleurs les plus vives, lorsque je découvris un bois que rempliſſoit une douce clarté. En m'y enfonçant, je crus entrer dans une mer de parfums; j'y vis des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe ; ils ne se livroient point aux voluptés terrestres, mais les bras étendus vers le firmament, plongés dans une contemplation douce & tranquille, ils se rempliſſoient de la grandeur & de la majesté du Dieu qui rouloit presque visiblement sur leur tête ; car, dans ce Monde innocent, il daignoit se manifester par des traits de grandeur inconnus à nos foibles yeux. Tout annonçoit son auguste présence ; la sérénité de l'air, le coloris des fleurs, l'insecte brillant, je ne sais quelle sensibilité universelle repandue dans tous les êtres, & qui vivifioit les corps qui en paroiſſoient le moins susceptibles; tout donnoit des marques de sentiment, & l'accent du

plaisir qui résonnoit le long des ruisseaux & des bocages, sembloit sourdre encore des rochers les plus durs.

Mais quel pinceau exprimera le front raviſſant des jeunes beautés, dont le sein respiroit l'amour! & qui peindra cet amour dont nous n'avons point l'idée; cet amour qui n'a point de nom ici bas; cet amour, partage des pures intelligences, amour divin qu'elles seules peuvent concevoir & définir! La langue de l'homme se trouve impuissante & muette; & le seul souvenir de ces beaux lieux suspend en ce moment toutes les facultés de mon ame.

Le soleil se levoit; le pinceau me tombe des mains; ô Tompson, tu n'as point vu ce soleil! disons seulement que chaque particule d'air richement colorée devenoit mélodieuse sous le ramage des oiseaux; que le cedre en agitant sa cime superbe, que le papillon en étendant ses aîles bigarrées, offroient une scène où l'harmonie se faisoit sentir jusques

dans ſes moindres parties. O quel Monde & quelle magnifique ordonnance! Je foulois comme à regret les plantes fleuries, douées, comme notre ſenſitive, d'un ſentiment vif & prompt; elles s'affaiſſoient, pour ſe relever ſous mes pas plus brillantes & plus belles. Le fruit ſe détachoit mollement de la branche complaiſante; à peine il humectoit le palais, qu'on en ſentoit le ſuc délicieux couler dans ſes veines. Alors, l'œil plus perçant étinceloit d'un feu plus vif; l'oreille étoit plus gaie, le cœur qui s'épanouiſſoit ſur toute la Nature, ſembloit poſſéder & jouir de ſa brillante & féconde étendue : le plaiſir univerſel ne cauſoit le tourment de perſonne; l'union multiplioit les délices, & l'on s'eſtimoit moins heureux par ſon propre bonheur que par celui des autres.

Ce ſoleil ne reſſembloit point à la lueur pâle & foible qui éclaire notre priſon ténébreuſe; on pouvoit le fixer ſans baiſſer la paupiere; l'œil ſe plon-

geoit avec une ſorte de volupté dans ſa lumiere douce & pure; elle récréoit à la fois la vûe & l'entendement; elle paſſoit juſqu'à l'ame; les corps de ces hommes fortunés en devenoient comme tranſparens; chacun liſoit alors dans le cœur de ſon frere, les ſentimens de douceur & de tendreſſe, dont lui-même étoit affecté; de toutes les feuilles des arbriſſeaux que cet aſtre éclairoit, s'élançoient au loin des gerbes de matiere lumineuſe, où ſe peignoient toutes les couleurs de l'iris; ſon front qui ne s'éclipſoit jamais, étoit couronné de rayons étincelans, que le priſme audacieux de notre Neuton n'auroit pû décompoſer. Lorſque cet aſtre ſe couchoit, ſix lunes brillantes, & non inégales, flottoient dans l'atmoſphere; leur marche, diverſement combinée, formoit chaque nuit un ſpectacle nouveau. Cette multitude d'étoiles qui nous paroiſſent jettées au hazard, ſe découvroient ſous leur vrai point de vûe, & l'ordre écla-

tant de l'univers ſe montroit-là dans toute ſa pompe.

Quand ſur cette terre heureuſe, l'homme s'abandonnoit au ſommeil, ſon corps qui ne participoit preſque en rien aux élémens terreſtres, n'oppoſoit aucune barriere à l'ame ; elle contemploit dans un ſonge qui tenoit de la vérité la région lumineuſe, trône de l'Éternel, où bientôt elle devoit s'élever ; l'homme ſortoit de ce ſommeil léger ſans trouble & ſans inquiétude. Jouiſſant de l'avenir par le ſentiment intime de l'immortalité, il ne jettoit point ſur le paſſé, le ſombre regard du remords ; ſouvent il tomboit à genoux pour remercier le Dieu de bonté du bonheur préſent qu'il ſavouroit, tandis qu'il s'ennivroit de l'image d'une félicité future avec un tranſport plus vif encore.

La douleur, ce réſultat funeſte de la ſenſibilité imparfaite de nos corps groſſiers, ne ſe faiſoit point connoître à ces hommes innocens. Avertis des objets qui pouvoient les bleſſer

par une ſenſation légere, la Nature les éloignoit du péril, comme une mere tendre écarte ſon enfant du danger, en le tirant doucement par la main.

Je reſpirois plus librement dans ce ſéjour de concorde & d'alliégreſſe. Mon exiſtence me devenoit chere, & tel étoit le charme qui m'environnoit, que je crus un moment être transformé en un de ces mortels heureux. Hélas! dis je à ceux qui m'entouroient, avec le ſourire de la bienveillance : autrefois le monde que j'habite reſſembloit au vôtre ; mais bientôt l'innocence, la paix inaltérable, les plaiſirs purs, s'évanouirent ; la mort couvrit la terre de ſon voile funebre : que ne ſuis-je né parmi vous! O globe fortuné, que j'aimerois ton air pur & ton Ciel! liés l'un à l'autre par la vertu, vous formez une chaîne ſans fin, dont chaque anneau eſt compoſé de deux cœurs unis par l'amour. Quel contraſte! la terre, qui fut ma triſte demeure,

retentit ſans ceſſe de cris & de gémiſſemens ; vous nagez dans l'abondance, la douce égalité préſide parmi vous. Là bas, le petit nombre opprime le plus grand ; le démon de la propriété infecte, & ce qu'il touche, & ce qu'il voudroit ravir. L'or y eſt un Dieu, & l'on fait ſur ſes profanes autels, les ſacrifices de l'amour, de l'humanité, des vertus enfin, les plus rares & les plus cheres. On diroit d'un océan où le naufrage ſeroit univerſel, & où des malheureux ne chercheroient à ſe ſauver qu'aux dépens l'un de l'autre. Le plus grand ennemi de l'homme, eſt l'homme même ; ſes chefs ſont ſes tyrans ; ils font à l'humanité des plaies cruelles. Les conquérans y font couler le ſang ſous le maſque de la gloire. Aucun mortel n'y peut dire : demain je repoſerai en paix ; demain le bras du deſpotiſme n'écraſera point ma tête ; demain l'affreuſe douleur ne broyera point mes os ; demain les hurlemens d'un déſeſpoir inutile ne ſortiront

point de mon cœur oppreſſé. O mes freres! ſentez tous les bienfaits que le Créateur a daigné répandre ſur vous! ſur la miſérable terre où je ſuis né, le monſtre de la guerre, en vomiſſant le ſalpêtre enflammé, en agitant ſes cent bras armés de maſſues, légitime ce qu'il y a de plus effroyable; il ordonne, il conſacre le meurtre, il enhardit au nom du Dieu Créateur, la main timide qui reculoit d'horreur ou de pitié. O mes freres! pleurez, pleurez ſur nous. Les chaînes de l'oppreſſion s'étendent ſur notre globe lamentable d'un pole à l'autre. Preſque tous les hommes ſont eſclaves; mais tous dépendent des ſaiſons, des élémens, des plus vils inſectes; la Nature entiere nous eſt rébelle; & ſi nous la domptons, elle nous fait payer cher les biens que le travail lui arrache de force; le pain que nous mangeons eſt arroſé de notre ſueur & de nos larmes; des tyrans avides viennent enſuite, & nous en raviſſent une partie pour

le prodiguer à leurs complaisans oisifs, ou à leurs chiens. Pleurez avec moi, mes freres! la calomnie, la haine, la vengeance, ne vous ont jamais fait maudire, & l'air que vous respirez, & les rayons du soleil qui vous éclaire. Vous ne connoissez que les vertus qui embellissent & qui élevent l'ame; que nous sommes loin de votre félicité!

Dans le tems que mon cœur donnoit un libre cours à ses plaintes, également livré au plus doux ravissement & aux plus vifs regrets, je vis descendre du Ciel des Séraphins resplendissans, & des cris d'allégresse s'éleverent dans toute la race de ces hommes fortunés. Comme je demeurois étonné, un vieillard me dit: Adieu, mon ami, voici l'instant de ma mort qui s'approche, ou plutôt l'instant d'une nouvelle vie; ces ministres du Dieu clément viennent pour nous enlever de dessus cette terre. Quoi! mon frere, lui répondis-je, vous ne connoissez point les agonies du trépas; cette

cette angoiſſe, ce trouble, cette horreur, qui accompagne nos derniers momens.... Non, mon fils: tous les ans, ces Anges du Seigneur viennent à un jour marqué prendre les chefs âgés des nombreuſes familles que tu vois raſſemblées; cette ſéparation, au lieu de triſteſſe, répand une joie ſage & univerſelle. Si quelquefois nos enfans peu inſtruits, verſent quelques larmes, notre bouche leur enſeigne que ce jour eſt un jour de triomphe; notre bouche les conſole, & leur cœur qu'éclaire bientôt la raiſon, n'éprouve qu'un inſtant de foibleſſe.

Je vis ces hommes fortunés prêts à s'envoler vers le trône de Dieu. Quel ſourire lumineux brilloit ſur leurs levres! leur tête ſembloit déjà couronnée d'une ſplendeur immortelle; leurs enfans baiſoient leur main avec un reſpect plus profond; ils diſoient: Mon pere! ah! ſouviens-toi de nous près du trône de l'Éternel, porte-lui nos vœux, nos cantiques, nos actions de graces; nous te félicitons de tou-

cher au terme de tes jours, au commencement d'une béatitude, dont nous n'appercevons ici que l'ombre. Hélas! nous avons encore cent années à paſſer dans ce jardin de délices avant de nous réunir à lui! Avec quelle lenteur ce tems s'écoule! Quand viendra ce moment où nos cheveux blanchis.... Mes enfans, repondoient-ils, nous ne condamnons point les deſirs ſecrets de vos cœurs, mais ſongez que vous devez vouloir tout ce que Dieu veut; nous vous laiſſons le ſouvenir de notre vie, l'accompliſſement de nos devoirs gravé ſur toutes les heures qui compoſerent nos jours; adieu, adorez, aimez l'Éternel... Alors, je vis leur viſage rayonnant d'un éclat nouveau; plus ils s'approchoient de Dieu, plus ſon auguſte image ſembloit ſe réfléchir ſur leur viſage éblouiſſant; leurs enfans preſſoient pour la derniere fois leurs mains ſacrées, tandis qu'en ſouriant, ils abandonnoient l'autre au Séraphin qui étendoit déjà ſes aîles pour les enlever au Ciel. Ils s'envo-

lerent tous à la fois, comme une troupe de cygnes éclatans prennent leur essor, & s'élevent d'un vol majestueux & rapide au dessus du faîte de nos palais. Les regards de leurs enfans les suivirent dans les airs. Ces vénérables patriarches se perdirent dans les nuages argentés. Alors, tous les habitans se rassemblerent, firent des danses, célébrerent ce jour fortuné, & le terminerent par une hymne au Créateur.... Mais je m'arrête, il n'est pas permis à la foiblesse d'une langue indigente de rendre ces accords sublimes.

L'imagination remplie de ces magnifiques objets, je m'écartai de la foule, pour me promener sous un ombrage solitaire. Une mélancolie sombre & douce s'empara de mon ame; en respirant l'air de ce séjour divin, je ne pouvois m'empêcher de jetter un coup d'œil plus triste sur la terre qui m'avoit vu naître; ce contraste de félicité & de misere fit couler mes larmes, & je dis dans l'amertu-

me de mon cœur : O combien tu es déchue de ta beauté primitive, terre autrefois bénie & fortunée ! aujourd'hui livrée à la colere d'un Dieu vengeur, tu as perdu tous tes attraits; seche & dépouillée, tu parois échappée d'un embrasement, & tes flancs durcis ne s'ouvrent que lorsqu'ils sont déchirés par le fer. Mais que dis-je ? ah ! ce ne sont point ces plaines émaillées que je regrette, ces plaines où l'immortel printems semoit à jamais des fleurs sous les pas majestueux de l'homme ; ce baume des airs, cette ambroisie des fruits. Ah ! non ; mais cette innocence perdue, cet amour universel de nos jours ignoré, cette flamme du sentiment, flamme précieuse désormais éteinte, cette harmonie jadis subsistante entre les êtres sensibles ; oui, voilà ce que mon cœur regrette ; voilà la perte que mon ame déplore ; attriste-toi, mon cœur, attriste-toi ; mes freres sont assoupis dans d'épaisses ténébres; plongés dans l'oubli d'eux-mêmes, ils se

livrent aux erreurs & aux passions ; ils consument dans des espérances frivoles le tems d'une vie passagere, ce tems qui leur est accordé pour se réconcilier avec le Ciel.

O ! de quelle hauteur la nature humaine est descendue ! comment s'est obscurcie cette intelligence, rayon pur de la Divinité ! elle découvroit sans peine la vérité, la vertu, la perfection. Hélas ! tout est évanoui ; ce temple où la flamme de l'amour divin devoit brûler sans interruption, n'est plus qu'un repaire impur où rampent les desirs insensés, où frémissent les passions désordonnées !

A peine nous est-il resté quelques traits affoiblis de ce soleil de vérité qui luisoit sur nos têtes ; ils répandent une lumiere douteuse à travers les ténébres de notre entendement ; mais ils n'échauffent plus notre ame. La vérité, lorsqu'elle est pure, va droit au cœur, le pénetre, l'enflamme, & y féconde le germe des vertus. C'est ainsi qu'elle agit sur ces

ames innocentes ; mais sur nous misérables mortels... Nous avons perdu la vérité ainsi que le bonheur. Que dis-je ! nous fuyons sa clarté mourante. Eh ! malheureux que nous sommes, si la vérité paroissoit dans son éclat comme elle paroît ici, où fuir, où nous cacher ? la honte & la confusion tiendroient nos langues muettes, au souvenir des outrages que nous lui avons faits : ô philosophes, ô maîtres de la terre, vous qui l'avez tant de fois offensée, tous vos droits prétendus, tous vos frêles systêmes tomberoient comme ces vieux édifices que le tems a minés d'une main sourde, & qu'un souffle renverse tout à coup.

Chûte malheureuse, épouvantable ! qui ne peux être conçue de ceux mêmes qui sont tombés dans cet abyme de maux, que tu nous fais regretter ce jour, cette glorieuse aurore, où le Ciel s'unissoit à la terre ! aujourd'hui notre ame se trouve corrompue avant qu'elle pense ; elle est livrée au poi-

ſon du crime avant de connoître le mal. Tout ce qui nous environne, flatte & nourrit notre dépravation; l'habitude vient, & nous ravit juſqu'aux remords.... O Ciel! comment peux-tu voir dans ton empire un tel déſordre! comment ſouffre-tu qu'un monde ſi difforme roule avec les ſpheres céleſtes dans l'immenſité des Cieux! comment permets-tu qu'il porte l'impie qui oſe imaginer & dire qu'il n'y a qu'un Dieu méchant qui puiſſe être Créateur de tant de maux!

Tout à coup, un de ces hommes juſtes parut devant moi; un courroux divin animoit ſa prunelle. Il me fixoit, comme s'il eut voulu, en liſant dans mon cœur, y reconnoître des penſées plus ſages. J'étois trop touché pour retenir mes larmes, elles coulerent en abondance; je lui confiai ma douleur, ſur le ſort de mes concitoyens méchans & malheureux, ſort qui me paroiſſoit cent fois plus horrible par la comparaiſon toujours renaiſſante de ce monde innocent & fortuné.

Cet homme juſte m'écouta tranquillement; je ſoulageai mon cœur en ſa préſence, & avec toute la véhémence que le ſentiment peut porter dans une ame.

Il me jetta un regard mêlé de compaſſion & d'amour, & me dit : J'aime cette noble ſenſibilité qui te fait pleurer ſur le deſtin de tes freres; qu'elles ſont rares ces larmes, verſées en faveur du genre humain ! elles ſeroient ſur ta planette un ſujet de dériſion, pour ces fous qui n'ont jamais réfléchi ſur rien; mais cette triſteſſe de ton ame me plaît. Ce coup d'œil jetté ſur ce déſordre général qui enfante tant de maux particuliers, ces ſoupirs rendus plus amers par une plus longue contemplation, ce deſir du bonheur de tous, annoncent en toi un cœur droit que tu as ſû nourrir d'utiles émotions; mais ce que tu nomme douleur, ſouffrance, aviliſſement, miſere, la mort même avec ſon appareil horrible, tous ces maux, quelques ſenſibles qu'ils puiſſent être,

ne ſont rien au prix d'autres maîheurs ; c'eſt ici qu'il faut pleurer & frémir. Il eſt des hommes qui ont aveuglé leur raiſon & endurci leurs cœurs ; des hommes qui n'aiment point Dieu, qui voyent lever ſon ſoleil ſans lui rendre une action de graces, qui abandonnent leur ame comme l'aire abandonne la paille au vent ; des hommes qui fuyent la vérité pour ſe jetter dans les bras du menſonge, qui diviniſent des fantômes monſtrueux, & qui ſe rendent le jouet de leurs deſirs tout à la fois volages & fougueux ; des hommes inſenſés, qui bravent les foudres du Ciel, & qui ne tremblent que lorſque le tems de la miſéricorde eſt paſſé. Voilà ſur quoi les Anges même s'attriſtent ; & lorſque nous apprenons qu'un coupable eſt retourné à Dieu, ce monde entier célébre ce jour, comme il célébreroit la naiſſance d'un nouvel univers.

Mais garde-toi, en contemplant cette ſcène déplorable, d'élever le

plus foible murmure contre le Créateur. Vois sa Providence auguste & sage qui embrasse dans son sein ce globe coupable & malheureux : il a jetté un voile sur cet immense univers, aucune main créée ne peut le soulever. Gémis sur ce que l'homme n'est pas ce qu'il pourroit être, & crois en même tems que ce monde, tout déchu qu'il te paroît, possède ce qui lui est nécessaire, pour remplir la place qui lui a été assignée parmi les spheres innombrables qui circulent en présence du suprême Architecte. Oui, ce monde, théâtre du crime & de la mort, à travers les noires vapeurs qui l'environnent, exhale des vœux purs, & les soupirs de quelques justes, propres à se mêler au cantique immortel des louanges dûes au Créateur. Ce monde roule sous ses regards, il entre dans la constitution de l'univers ; & les hommes vertueux qui l'habitent, le rendent aussi précieux aux yeux de Dieu, que plusieurs autres mondes innocens,

tous brillans de leur beauté originelle.

Pour t'éclairer dans ces hautes ſpéculations, ſouviens-toi que c'eſt une ſuite de la foibleſſe de l'eſprit humain, néceſſairement borné, s'il n'apperçoit point l'ordre de ce grand tout, lui même diviſé dans des parties qui ſont variées à l'infini. L'homme ne voit que les détails, l'homme ne peut appercevoir l'enſemble; mais il faudroit être né pervers pour s'imaginer que ce monde, tout divin qu'il nous paroît, n'a ni eſprit ni intelligence pour le régir; ce n'eſt que la méchanceté qui peint un Dieu dur & chagrin, & ce n'eſt qu'un cœur corrompu qui puiſſe enfanter ces penſées effrayantes & abominables ſur l'Etre ſuprême. Crois tu que la ſuprême ſageſſe ait abandonné quelque choſe au hazard? Crois-tu que ſon plan ſoit tracé d'une main chancelante & incertaine? Crois tu qu'elle ait fait quelqu'œuvre de rebut, comme un vil ouvrier qui s'eſſaye? Non, toute

idée a été apperçue, exécutée & suivie. L'intelligence a découvert, a conduit, & soutient cette vaste harmonie; ses desseins sont fixes & immuables; ses regards tombent avec complaisance jusques sur ce globe dont l'aspect t'indispose, parce que tu ne le vois que par son côté obscur, tandis que placé dans le rang qu'il doit occuper, il contribue à la splendeur du tout. C'est assez pour l'homme de savoir que Dieu dirige tout ce qui est: la beauté morale est une beauté invisible, Dieu seul en jouit. Il sera permis un jour à l'homme de contempler cette beauté intellectuelle, & l'homme étonné & saisi d'admiration, avouera sa folie passée, & la profonde sagesse l'omniscience de l'Éternel dispensateur.

Embrasse cette espérance consolante; un Dieu en a mis le germe dans ton sein. Aggrandis ton être, par l'idée sublime d'une élévation prochaine; que la grandeur de Dieu toujours présente à ton esprit, te

faſſe concevoir ta foibleſſe dans un raviſſement ſaint & reſpectueux. Il t'eſt utile de croire, & de croire que le tout eſt bien. Il t'eſt utile d'honorer ton Créateur, de mettre ta confiance en ſa ſuprême bonté; ſoumets-toi ſous cette main divine qui t'abaiſſe pour mieux t'élever.

Ne dis pas, ce monde eſt mal; va, aux yeux du Créateur, il peut paroître plus reſplendiſſant que toute autre ſphere. Il eſt une vertu qui ne peut appartenir qu'à l'homme qui combat, une vertu ſublime qui n'habite que ton globe malheureux. Eſt-il rien de plus beau que la patience d'une ame ferme & ſenſible, qui s'humilie volontairement ſous le joug de la douleur, parce qu'elle la regarde comme impoſée par les mains du grand maître. Qu'y a-t-il ſous le ciel de plus glorieux que le combat que livre la vertu au vice; c'eſt-à-dire, aux paſſions terreſtres? Alors l'Éternel abaiſſe ſes regards ſur le mortel, qui, dans un corps de boue,

a reconnu la dignité de ſon ame, a lutté avec opiniâtreté contre le malheur. Plus la vertu a d'obſtacles à ſurmonter, plus elle eſt grande & belle. La victoire rendue terrible & difficile, met dans un jour plus éclatant la force & le mérite du vainqueur. La chaſteté d'un Joſeph l'emporte ſur la pureté des Séraphins, car il avoit à combattre des attraits dont tous les hommes ſont idolâtres; il lui falloit vaincre à la fois la beauté, le plaiſir, Zulica, & ſon cœur.

Nos actions n'ont pas ce mérite. Nous tenons tout de la clémence du Créateur, rien de ſa juſtice. Nous n'avons point comme vous, des titres pour prétendre au bonheur; nous le recevons comme grace, & non comme récompenſe; mais le ſpectacle qui charme le plus nos regards, c'eſt lorſque nous voyons ſur votre globe une ame environnée de tant de beſoins, de peines & de troubles, chercher la vérité avec une ardeur infatigable, la pourſuivre, quoiqu'elle lui échap-

pe à chaque inſtant; & malgré les orages renaiſſans, allumer le flambeau qui doit éclairer l'univers. Ce Socrate, ce prêtre, ce martyr de la Divinité, buvant la cigue, nous fait pleurer d'admiration. Ce Marc-Aurele, vertueux dès l'âge de douze ans, & vertueux ſur un trône, portant aux yeux du monde le manteau de la philoſophie ſur le manteau royal, nous fait envier juſques à ſon diadême; & lorſque dans les rangs les plus avilis nous découvrons un mortel, marchant d'un pas ferme & ſûr dans les routes de la ſageſſe, reſpectant ſon ame, veillant ſur ſes actions & ſur ſes penſées, les dirigeant toutes à la gloire du Créateur, & au bonheur de ſes ſemblables, tremblant de commettre la moindre faute, fermant les yeux aux charmes qui l'environnent & qui pourroient le corrompre, voyant la mort accompagnée de toutes ſes horreurs, & portant vers le ciel, un œil ſoumis & mourant, alors nos yeux n'apper-

çoivent dans la vaſte étendue de la création, rien de plus admirable, rien de plus beau, rien de plus auguſte : l'ame de ce mortel, ou plutôt de notre ami, de notre frere, contient la perfection de ſon eſſence; elle réfléchit la beauté univerſelle, & le moment où elle abandonne ſes liens terreſtres, eſt celui où elle devient un des plus rares ornemens du ciel.

Ainſi la vertu brille & régne dans un monde où le crime voudroit établir ſon empire; ainſi la terre eſt le champ de bataille où, ſous les yeux de l'Éternel, ils ſe livrent un combat qui doit être éternellement glorieux pour la vertu triomphante. Soldat du Dieu vivant, honore le temple où il réſide; ce temple, c'eſt ton cœur; c'eſt de là qu'il te parle & qu'il te juge : applique-toi à faire toute choſe avec gravité, avec douceur, avec liberté, avec juſtice; la vie eſt courte, & ne t'eſt donnée que pour mériter. C'eſt Dieu qui t'a fait;

conçois toute la profondeur de cette penſée. Tu es homme, tu es citoyen du monde, tu es fils de Dieu, penſe à quoi ces noms t'engagent. Vois la terre comme une arêne glorieuſe, où c'eſt un honneur que d'y être deſcendu. Que la mort te ſurprenne dans une action généreuſe, utile aux hommes, & tu pourras alors, oui, tu pourras lever un front ſuperbe au milieu de la Nature, en élevant tes mains pures vers le Dieu qui récompenſe.

O ſuprême intelligence! océan de gloire, de puiſſance & de bonheur! nos ames ſont de foibles ruiſſeaux échappés de ton cours éternel & majeſtueux; mais elles tendent à leur ſource; c'eſt notre ame qui te ſent, tu tu l'éclaires, la pénétres du ſentiment de ton amour; elle te ſaiſit en appercevant tes magnifiques attributs; un doux raviſſement vient enfler le cœur qui ſe remplit de toi; alors, il te connoît, il t'adore, & des larmes délicieuſes coulent de ſon œil fixé

ſur la voûte céleſte. O! de quelle félicité jouit l'ame qui conçoit le bonheur d'être ta créature!

Mortels, eſtimez-vous heureux ſous la main toute-puiſſante, avancez d'un pas ferme dans la vie, les décrets du très-Haut ne doivent s'accomplir que dans le tems. Si vous portez la vûe dans l'avenir, vous en verrez jaillir aſſez de lumieres pour vous conduire dans les ténébres. Convaincus de l'exiſtence d'un Dieu, que vous faut-il de plus? Ne ſentez-vous pas de-là même, toutes les grandes vérités qui découlent de cette vérité primitive? Un être borné peut être ſuſceptible de colere, de vengeance & de jalouſie; mais l'Etre parfait & univerſel eſt loin des paſſions humaines. Qui ne connoît pas Dieu pour un être bon, & ſurpaſſant infiniment tous les hommes en bonté, n'a ni religion, ni confiance; il n'a jamais élevé ſa penſée ſur ce qui eſt moralement excellent; il n'a jamais eu une idée de la vertu, qui n'eſt autre

choſe que la bonté ſuprême. Ce ne ſeroit pas un devoir pour l'homme de faire le bien, s'il n'avoit pas à imiter l'Etre ſouverainement bon. Nous ne pouvons admirer aucun caractere majeſtueux & magnanime, ſi nous en dépouillons celui qui le poſſéde par excellence, & ſi nous nous méfions de ſa clémence; mieux vaudroit ne le pas reconnoître.

Il avoit ceſſé de parler, & mon oreille ravie croyoit encore l'entendre : le réveil diſſipa mon illuſion, mais elle me ſera toujours chere, & je la conſerverai juſques à la mort dans le fond de mon cœur.

Fin de la premiere Partie.

SONGES
PHILOSOPHIQUES,
SECONDE PARTIE.

SONGE SEPTIEME.
De la Guerre *.

J'Étois sur les frontieres d'une province inondée du passage de cent mille hommes ; l'ordre qui les rassembloit, leur marche impérieuse réglée au son éclatant de plusieurs instrumens

* *Nota.* L'Auteur a déjà publié un Discours sur les malheurs de la Guerre en 1767 ; il se trouve *chez Cellot, Imprimeur, rue Dauphine.*

guerriers, leur farouche obéiſſance, tout m'offroit un ſpectacle impoſant, & qui avoit droit de m'intéreſſer. Je réfléchiſſois ſur le motif qui pouvoit raſſembler tant d'hommes ſous les mêmes étendards. Ah! diſois-je en moi-même, ſi c'eſt la vertu qui les conduit, s'ils vont frapper quelque tyran, & en délivrer la terre, s'ils marchent pour aſſurer la liberté des mortels qu'on opprime, ce ſont autant de héros que l'amour du bien public a réunis; ils méritent nos reſpects & notre amour; ce ſont les défenſeurs ſacrés des droits de l'humanité. Tout à coup cette multitude de ſoldat fit halte, & ſe diſperſa de côté & d'autre; la tête échauffée des penſées que m'avoit fait naître cet amas prodigieux de combattans, je ſuivois leurs pas, & tâchois de démêler dans leurs geſtes, les ſentimens qui les animoient. Quelle fut ma ſurpriſe de voir ces hommes, enfans de la même patrie, revêtus de la même livrée, tirer l'épée l'un contre l'autre avec

une opiniâtreté furieuſe. Je courus à l'un d'eux, mais il étoit déjà trop tard; il retiroit ſon épée fumante du cœur palpitant de ſon camarade; ô malheureux! m'écriai-je, quoi! ton compagnon, ton frere! Il eſt bien digne de l'être, me répondit-il d'une voix aſſurée, il eſt mort en brave homme. - Mais que peut il t'avoir fait, pour le traiter auſſi cruellement? - Rien, c'eſt un nouvel enrôlé dans notre corps reſpectable, & c'eſt l'uſage de payer ſon entrée par quelque preuve de bravoure non équivoque; il a fait les choſes comme il faut. Oh! cela lui fera beaucoup d'honneur; nous regretterons qu'il ſe ſoit laiſſé tuer. S'il eut forcé un peu plus la parade, il auroit évité le coup, & ſûrement nous aurions vécu longtems très-bons amis. - Eſt-il poſſible, répondis-je, ému, étonné! quelle étrange barbarie! Mais vous êtes un homme perdu, ſauvez-vous; ſes camarades, ſes ſupérieurs ſeront forcés de venger ſon ſang. - Bon, je

ne ſuis que leur exemple, & celui qui s'y refuſeroit ſeroit regardé comme un lâche. Notre gloire eſt de braver en tout tems la mort, & vous penſez bien, que quiconque n'a point craint un adverſaire en tête, ne redoutera point la préſence de l'ennemi. Ce ſont-là des échantillons de courage. - Voilà un courage fort utile à la patrie. - Oh! cette mort n'eſt rien. Voyez là-bas ces deux compagnies qui ſe battent; les beaux coups qui ſe portent! - Pourquoi donc cette férocité frénétique? n'ont-ils pris le même uniforme que pour s'égorger? - Point du tout, vous n'y voyez pas bien; la couleur des paremens, & la différence des boutons cauſent leur inimitié. - Mais ils marchent enſemble ſous les mêmes drapeaux, ils vengent la même querelle. - Oui, mais en attendant, ils vuident leurs débats particuliers : ils ſe haïſſent entre eux certainement plus qu'ils ne déteſtent l'ennemi qu'ils vont combattre, & chaque officier ſe trouve rival & jaloux

loux de l'officier qui occupe un grade au-deſſus du ſien ; bientôt nous tournerons nos forces contre ***, & alors, nous verrons beau jeu. - Quoi ! vous allez encore chercher dans un autre monde des hommes à tuer ? quelle fureur ! Mais ſi vous continuez, vous vous détruirez vous-mêmes, avant que d'être en préſence de l'ennemi. - Que nous importe, nous ne vivons que par la mort ; & pour que l'un s'avance, il faut que l'autre ſoit tué ; cela eſt clair, & voilà tout ce que je ſais. - Quel horrible métier vous faites, mon ami ! pourquoi vous entregorger ? pourquoi verſer un ſang que vous auriez aimé ? pourquoi endurcir votre ame gratuitement ? n'avez-vous jamais éprouvé la pitié, la commiſération ? Vous allez de ſang-froid faire des orphelins, des meres gémiſſantes. Ah ! ſi vous écoutiez votre cœur, ſûrement il vous condamneroit. - Je n'entends rien à tous ces beaux mots-là ; voici le vrai. J'ai mené une vie aſſez

incertaine jusqu'à l'âge où je me suis trouvé haut de cinq pieds six pouces; j'avois un estomac d'autruche, & j'avois beaucoup de peine à lui fournir de quoi digérer. Un homme tout galonné, cocarde en tête, canne en main, vint me toiser; & me montrant au bout d'une longue perche une ample provision de gibier, fit résonner à mes oreilles une trentaine d'écus enfermés dans un sac. Qui pouvoit résister à de pareilles amorces? Votre prétendue figure de la patrie seroit venue toute en pleurs se jetter à mes genoux, en me priant de la secourir, qu'elle n'auroit point fait sur mon ame une aussi touchante impression. Le jour de mon engagement fut le plus beau jour de ma vie; je n'avois jamais absolument contenté mon appétit. J'eus du vin, des filles, je fis grand'chere & du tapage impunément; les jours suivans ne répondirent pas à ce jour fortuné; je sentis le poids de l'esclavage; je désertai sept fois en quatre ans, ne te-

nant à rien, voyant d'un œil égal la victoire ou la défaite, auſſi peu attaché à un gouvernement qu'à un autre, & ne perdant rien en perdant tout. Notre ſort, vous le ſavez, ne change point après vingt victoires : le ſoldat obtient rarement les diſtictions militaires ; des officiers ſupérieurs s'attribuent toute la gloire des armes, & s'en réſervent tout le le prix. J'entendois la voix de chaque Potentat qui me crioit : Je t'accorde du pain, mais à condition que tu le métamorphoſeras en ſang, que ce ſang m'appartiendra tout entier, & coulera au moindre ſignal de ma volonté. J'ai donc vendu mon ſang le plus cher qu'il m'a été poſſible.

Je ne vous parle point des rudes travaux que j'ai eſſuyés, des marches longues & pénibles que j'ai faites au milieu de l'hiver ; combien de fois le froid & la faim ſe ſont unis pour m'accabler ; combien de fois je fus réduit à coucher ſur la terre, morfondu par une biſe pi-

quante. J'ai eu quelques bons mo-mens, j'ai savouré plus d'une fois le plaisir delicieux de la vengeance. Un jour, (après deux mois de fatigues) entrant dans une ville prise d'assaut, forçant les portes de vingt maisons, enlevant tout ce que je trouvois, j'apperçus une jeune femme, les cheveux épars, fort jolie, qui se mouroit de peur, & se cachoit, tenant un enfant dans ses bras. L'ardeur du pillage cede en ce moment à un appétit luxurieux; tout est permis dans une ville prise d'assaut. Je perce deux de mes camarades qui vouloient me la ravir; j'égorge l'enfant dont les cris m'importunoient, je viole la mere, & je mets le feu aux quatre coins de la maison. - Vous me faites frémir! - Bon, l'espece humaine est comme l'herbe des champs; on la fauche, elle renaît, il ne faut qu'une nuit pour réparer le sac d'une ville. Oh! nous ne laissâmes pas subsister deux pierres l'une dessus l'autre; les ordres étoient ainsi donnés. Je passe

sous silence d'autres faits héroïques familiers à nous autres héros. Je ne vous dirai point que j'ai passé deux fois intrépidement par les baguettes ; que mes propres camarades, transformés en bourreaux, ont fait ruisseler mon sang de mes larges épaules ; j'ai eu ma revanche, & mes officiers, tranquilles spectateurs, ont loué plus d'une fois la vigueur de mon bras. Enfin, je suis revenu sous mon premier drapeau à la faveur de l'amnistie, & quoique je n'y sois pas mieux qu'ailleurs, j'espere plutôt faire ici mon chemin. - Quel chemin, s'il vous plaît ? - Parbleu ! voilà la premiere étincelle de la guerre, nous allons soigneusement l'entretenir, afin que l'incendie dévore, au moins, la moitié de l'Europe ; vous voyez ce régiment habillé à neuf, avec ses enseignes flottantes ; dans un mois, peut-être, il n'en restera qu'un sur cent ; vous sentez bien qu'alors j'entrerai dans ce beau régiment, & que ma paye sera haussée de trois sols

par jour. - Quoi! ſeroit-il poſſible que vous penſaſſiez ainſi? - Non pas ſeulement moi, mais encore mes camarades, tous nos officiers qui ne demandent qu'à hériter; & vous ſavez qu'on n'hérite que des défunts. - Je regardai cet homme avec effroi; je lui fis un petit préſent en lui recommandant beaucoup d'être humain; il ſourit à ce mot, & je m'éloignai.

Je rencontrai, chemin faiſant, une compagnie qui s'en alloit tambour battant, & qui murmuroit hautement. Toujours trompé par les inſpirations de mon cœur, je crus qu'elle maudiſſoit la guerre; ſans doute, lui dis-je, que l'humanité plaide dans votre ame, la cauſe des malheureux que vous allez maſſacrer, - Point du tout, me dit l'un d'eux, on nous envoye dans un miſérable pays nud, ſtérile, où il n'y aura rien à piller que la ſoupe du payſan, tandis que nous ſortons d'un pays gras où nous avions de quoi ravager à notre aiſe; mais notre chef a déplu à un Miniſtre, & nous en portons tous la peine.

Je me retirai, bien réſolu de ne plus faire de queſtion, craignant de ſonder ce gouffre d'horreurs, où la Nature humaine ne ſe montre que ſous un jour affligeant & terrible. De retour chez moi, je voulus me conſoler avec des livres; je cherchois un remede à ce fléau antique qui embrâſe la terre : J'ouvris le fameux Traité de Grotius; je lûs ce grand ouvrage, & à la froideur révoltante qui y régne, aux exemples de barbarie accumulés avec une patience incroyable, à ſes triſtes, inutiles & longues définitions, le dégoût me ſurprit, je l'eſſuyai d'un bout du livre à l'autre. Jamais plus beau ſujet ne fut plus mal traité. Quoi! le globe de la terre couvert de ſang; quoi! ce métier d'égorger, regardé comme le comble de la magnanimité, puni dans le ſcélérat obſcur qui vous attend au coin d'un bois, honoré dans celui qui le commet au bruit des trompettes & des fanfares; quoi! cette folie injuſte & abomina-

ble, qui n'eſt le plus ſouvent funeſte qu'à l'innocence, au lieu d'allumer entre les mains de ce philoſophe, le flambeau de la vérité redoutable, au lieu de pénétrer ſon ame d'une indignation forte & rapide, ne lui inſpire que les moyens de légitimer ce qu'il y a de plus horrible, de commettre le crime avec ordre, & de s'appuyer encore de paſſages auſſi dégoûtans que pédanteſques! Ce ſont bien des autorités qu'il faut; il faut caſſer toutes les autorités humaines, pour ne faire valoir que celles de la raiſon & de l'humanité. Loin de remonter aux principes, loin de porter le fer & la flamme dans une plaie cangrenée, il uſe de remedes palliatifs, il couvre d'un manteau de pourpre, ce monſtre de la guerre; il met un maſque ſur ſon front, un diadême ſur ſa tête: & lorſqu'il dégoûte de ſang humain, il ſe proſterne, & n'apperçoit que la pourpre royale *. Ah!

* *Nota.* Il eſt une guerre légitime, une guerre de défenſe, qui rentre dans le droit naturel.

diſois-je en moi-même, quel ſera l'homme qui dépouillera ce géant affreux de l'appareil qui ſemble l'annoblir, pour ne laiſſer voir que l'ogre hideux affamé de la chair des enfans, des foibles, des innocens, & reſpirant avidement l'odeur du carnage & de la mort, à travers l'eſpace des Empires & la vaſte étendue du monde! Je brûlai le livre de Grotius, qui m'avoit attriſté, faiſant des vœux, pour que ce ſiécle ne ſe paſſât point ſans avoir produit un ouvrage approfondi ſur cette importante matiere.

Rempli d'une mélancolie profonde, je me jettai ſur mon lit comme pour oublier ce que j'avois vu, & encore plus ce que j'avois lû. A peine le ſommeil ſe fut-il emparé de mes ſens, que je me trouvai en pleine campagne, & ſous un ciel étranger. Là, plus de quatre vingt mille hommes s'étoient formés des lits de paille, ſous le couvert d'une toile auſſi légere que portative. Jamais coup

d'œil plus étonnant, plus ſuperbe, n'avoit frappé mes regards : voilà dis-je, les hommes dans leur premier état, & dans leur premiere liberté; les remparts menaçans des villes ne les tiennent point captifs; mais en examinant de plus près ces hommes, je vis qu'ils portoient des armes meurtrieres; j'apperçus une file de trente canons géométriquement pointés. Moi-même, ô ſurpriſe! vêtu d'un juſte-au-corps rouge, un havreſac ſur le dos, je me trouvois ſoldat; un long tube de fer qui vomiſſoit la mort étoit entre mes mains pacifiques, & l'infernale bayonnette pendoit à mon côté. Le tambour ſe fit entendre; je jettai bas les armes en philoſophe, comme firent jadis Horace & Demoſthene. Tout à coup on m'arrête, on me donne les noms de parjure, de lâche, on me rappelle les ſermens que j'avois fait la veille. - Hier, me dit-on, lorſque vous étiez ivre, vous avez promis. - J'ai promis! moi! ah! ſûrement,

Meſſieurs, j'étois bien ivre lorſque j'ai promis de tuer mes ſemblables. J'allois faire un beau diſcours pour leur prouver que je ne devois point me battre, lorſqu'il fallut marcher, entraîné par l'exemple & par la foule obéiſſante. En cela je reſſemblois à bien d'autres qui faiſoient cependant parade de valeur. Le tonnerre des mortels qui détruit plus d'hommes en un jour, que le tonnerre du ciel n'en détruit pendant des ſiécles, donna le ſignal de la bataille. Je vis le firmament tout à coup enflammé, & tour-à tour obſcurci par des volcans de flamme & des torrens de fumée. Le plomb fatal ſiffloit & voloit de toute part; les chefs à grands cris pouſſoient, précipitoient la file preſſée des ſoldats: tous dans une obéiſſance aveugle couroient arroſer de leur ſang, des monceaux de cadavres. Obligé de faire feu, je dirigeois le bout de mon fuſil dans le vague des airs, aimant mieux mourir que de frapper un être ſenſible.

L'horreur pâliſſoit mon front, ceux qui me reprochoient ma peur, s'efforçoient de noyer la leur dans une boiſſon forte qui leur égaroit l'eſprit. Bonté du ciel! je doute que l'enfer puiſſe jamais préſenter un ſpectacle auſſi odieux! Des cris lamentables, le fracas du canon, le roulement de cet épouvantable tonnerre, aſſourdiſſant les oreilles, & endurciſſant les cœurs; des hommes étendus, mêlés & mourans avec des chevaux; les torrens de leur ſang enſemble confondu; d'autres ſe traînant à demi écraſés, & pouſſant des hurlemens effroyables qui ne touchoient perſonne; des yeux éteints, immobiles; des viſage pâles & ſanglans que couvrent des cheveux hériſſés; des voix ſuppliantes invoquant le trépas; toutes les ſcènes de douleur, de ſouffrances, de cruautés; tous les tableaux de la rage, de la fureur, du déſeſpoir; toutes les ſortes de bleſſures, tous les genres de mort, tous les tourmens raſſemblés; la Nature &

l'humanité mille fois outragées, & & outragées ſans remords; les oiſeaux du ciel fuyant épouvantés; les ſeuls corbeaux marquant leur joie par des croaſſemens, ſuivant les guerriers à la trace, & attendant leur proie; le régne féroce de la barbarie qui ſe laſſe & qui n'eſt point aſſouvie; ciel! quels objets de démence & de terreur! J'avançois ſur des corps entaſſés, & les dents d'un moribond, expirant dans la rage, me déchirent la jambe, lorſqu'un homme de fer, plus fougueux que le courſier qui l'emporte, m'enleve par les cheveux, & dreſſe ſon cimeterre pour m'abattre la tête, mais un boulet enflammé vient, & me coupant en deux, diſperſe loin de lui mes membres mutilés. On ne fut jamais ſi content d'être mort. Bientôt je perdis de vûe & le champ de carnage, & ces hommes inſenſés, qui, dans leur folie héroïque, égorgeoient pour être enſuite égorgés. Je ne diſtinguois plus cette terre déplorable que comme un point

foiblement éclairé. Je traverſois comme avec des aîles rapides d'humides ténebres. Au ſortir du bruit affreux & diſcordant des combats, je me trouvois dans un ſilence & dans un calme tranquille. Fragile jouet des airs, je commençois à devenir inquiet ſur mon ſort, lorſque je ſentis mes pas s'affermir ſur une baſe plus ſolide. Je m'apperçus que j'avois pris la forme d'un ſquelette d'une blancheur extrême; mais je ne conçus aucune horreur de ma nouvelle métamorphoſe. En effet, je ne ſais pourquoi on a tant de frayeur de ſes propres os; la charpente d'une belle maiſon eſt peut être auſſi admirable que la décoration extérieure qui lui ſert d'ornement.

Mon ſquelette blanc ſe trouva donc parmi une multitude d'autres ſquelettes auſſi nuds que moi. Nos oſſemens, en ſe choquant dans la preſſe, formoient un cliquetis ſingulier qui réſonnoit au loin. Je ne pouvois maîtriſer un ſaiſiſſement ſecret à la vûe de ce triſte ſéjour. Je ne conſidérois

pas de bon œil mes compagnons de misere. Tous leurs mouvemens étoient brusques; & quoique réduits au plus misérable état, ils marchoient encore la tête levée & d'un air orgueilleux. Cependant des nuages étincelans rouloient au dessus de nous; ils vomissoient les fléches tortueuses de la foudre; les éclairs qui partoient de ce ciel menaçant, répandoient une lueur sombre & effrayante.

Une voix aussi douce que céleste retentit à mon oreille, & me dit: Te voilà dans un des vallons où la Justice descend pour juger les morts coupables; celui ci s'appelle, *la vallée des homicides.* O ciel! m'écriai-je, seroit il possible? Mon cœur est pur, mes mains sont innocentes; loin de s'être trempées dans le sang des hommes, elles ont évité soigneusement de porter la mort. J'ai été surpris, entraîné dans la foule des assassins, je ne sais comment, mais je n'ai été l'instrument d'aucun meurtre. Rassure-toi, reprit la voix; il en est d'inno-

cens qui se trouvent mêlés ainsi que toi avec ces barbares; mais je suis ici pour les consoler, en attendant le grand jour, & tu n'es dans ce vallon que pour faire rougir ceux qui ont voulu te forcer au crime. La Justice, fille aînée de l'Etre suprême, vient éclairer ce lieu tous les six mille ans; tu n'as plus que cinq cens années à attendre. Je marquai vivement & mon impatience & ma douleur. La voix reprit; tu t'imagines, peut-être, que tu te traînes encore d'années en années, de jours en jours, d'heures en heures, comme sur ce globe que tu as habité? Désabuse-toi, car depuis que je te parle, cinquante années déjà sont écoulées. A ces paroles, l'espérance vint ranimer mon cœur; je me mis à observer ces squelettes ambulans; la dureté de leurs cœurs sembloit s'être communiquée à leurs ossemens; ils se heurtoient rudement entre eux. Je prêtai l'oreille à certain murmure confus, & je distinguai le bruit effrayant & sourd du torrent

rapide des siécles, que la main du tems précipitoit dans le lac immobile de l'éternité. Tout à coup ce torrent impétueux cessa de couler. La Nature fit comme une pause : cent tonnerres furieux creverent le flanc des nuages ; & voici qu'une pluie abondante de sang tombe aussi-tôt sur les coupables; c'étoit tout le sang versé depuis l'origine du Monde qui retomboit sur chaque meurtrier. Je vis en un moment tous ces squelettes couverts de gouttes ensanglantées, qu'ils tâchoient vainement d'effacer. N'appréhende aucune de ces taches sanglantes, me dit la voix de la consolation, elles ne tombent que sur les homicides. Chaque goutte représente un assassinat ; ce sang fait leur honte & leur supplice ; il leur imprime le remords, la douleur & le désespoir. Frémis pour eux ! l'instant terrible est arrivé. Aussi-tôt les nuées s'écarterent au loin ; un jour lumineux descendit de la voûte céleste, & devint peu à peu si resplendissant, que

toute cette multitude teinte des marques criminelles qu'elle portoit, se couchoit sur la terre, & sembloit vouloir se cacher dans ses abymes. Moi même, quoiqu'ayant conservé la blancheur, emblême de mon innocence, je ne pus résister à une frayeur respectueuse ; je tombai prosterné. La Justice éclatante parut au milieu des airs, non avec ce front courroucé, ce glaive, ces balances que nous lui donnons ici-bas; revêtue d'un manteau bleu parsemé d'étoiles d'or, elle tenoit d'une main un sceptre d'un feu blanc, tandis que l'autre se portoit avec tristesse sur son front, qui rougissoit des crimes qu'elle étoit obligée de punir. Sur ce front touchant, Dieu même avoit imprimé toute sa majesté ; les nobles traits de son visage, quoiqu'un peu séveres, inspiroient la confiance, & sembloient plaindre les malheureux coupables en les condamnant. Quelle beauté ineffable! Que son aspect faisoit naître de regrets & d'amour! Quels re-

mords affreux dans la race des homicides d'avoir outragé cette majestueuse Déesse! Environnée de toute sa gloire, assise sur son trône auguste, ce n'étoient que des gémissemens au souvenir de ses saintes loix méconnues ou violées. Le soleil de la vérité lui servoit de couronne, & toute cette vaste scène étoit éclairée par la splendeur de ses rayons. Le Tems vint déposer son horloge au pied de la Justice, & repassant le sable des années, elles s'écoulerent une seconde fois avec une rapidité inconcevable. Chaque mort y revit avec effroi les instans d'une vie dont il devoit rendre compte. A la gauche de la Justice, une voix tremblante servoit d'interprête aux coupables, & faisoit tous ses efforts pour les justifier. Cette voix foible se nommoit politique, raison d'état; tout ce qu'elle disoit tenoit du délire de l'inhumanité, de l'extravagance. Une autre plus forte & plus éloquente qui étoit à droite, foudroyoit ses vains

discours ; c'étoit l'Humanité sainte. Au son de cette voix victorieuse, les meurtriers étoient saisis de terreur ; ils avouoient leurs crimes, & la pleine connoissance de la vérité faisoit leur supplice.

Cette multitude, tremblante devant les regards de la Justice, cherchoit en vain quelqu'asyle. Tous ces Potentats si fameux étoient nuds, tremblants comme les autres ; plusieurs milliers d'hommes en accusoient un seul, & le rendoient responsable de tous les meurtres qu'ils avoient commis. La voix du côté gauche, par exemple, prononça si fréquemment le nom d'Alexandre pour excuse, que la Justice ordonna qu'il comparut seul. Je vis alors un squelette de taille médiocre, les vertébres du col penchées, & tout rouge de sang, sortir en tremblant de la foule où il se tenoit caché ; le murmure qui se fit entendre sur son passage augmenta sa confusion. Nud, petit, dépouillé, il faisoit pitié. Quoi!

dit la Juſtice, voilà donc le pygmée orgueilleux qui vous a ordonné le crime, & auquel vous avez obéi préférablement à l'équité, à l'humanité, à votre propre conſcience! Contemplez la baſſeſſe de votre idole; elle-même reconnoît ſon néant; elle-même va vous accuſer de l'avoir empoi-poiſonné d'un ridicule encens, au lieu d'avoir renverſé l'autel où ſes ordres égarés demandoient des hommes pour victimes. Par quel enchantement vous êtes vous rendus des eſclaves ſanguinaires, tandis que tout vous crioit que la Nature ne vous avoit pas fait pour ſervir les fureurs orgueilleuſes de ce deſpote.

Pour toi, qui as ſacrifié mes loix au penchant d'une ambition forcenée, tu te vois aujourd'hui l'horreur des complices mêmes de tes forfaits; mais ce n'eſt point aſſez, je vais te faire voir à qui tu peux être comparé. Au même inſtant, elle fit ſigne de ſon ſceptre, & un autre ſquelette à-peu-près de même taille qu'Alexan-

dre, prit place à côté de lui. Il n'étoit pas tout-à-fait si rouge de sang, mais ses os étoient fracturés en divers endroits. Je remarquai que les coups du fer, instrument de son supplice, avoient même enlevé les taches principales : regarde Alexandre, dit la Justice, regarde ton émule ; il ne manquoit à ce brigand, que la force & la puissance pour t'égaler, & il se feroit servi des mêmes moyens que toi pour ravager le monde ; son courage fut aussi grand que le tien ; mais gêné par les obstacles, il fut réduit à égorger dans l'ombre ses concitoyens; ceux qui veillent à l'observance de mes loix furent heureusement assez forts pour conduire l'homicide sur l'échaffaut ; il y avoua du moins ses crimes, & se jugea digne du supplice le plus honteux.

Malheureux ! tu ne differes point de ce voleur ; &, plus à plaindre, le châtiment n'est point tombé sur ta tête. La force a soutenu ton bras de fer qui écrasoit les humains; tu brûlas

mes loix dans l'incendie des villes; tu forças les mortels effrayés à te dreſſer des autels; tu perças le ſein de l'amitié; le ſcandale de tes victoires a égaré des Rois qui, à ton exemple, ſont devenus injuſtes. Approche, cruel Céſar, toi qui pleuras devant la ſtatue de ce meurtrier, dévoré de l'ambition d'en ériger une ſemblable; tu ne fus arrêté ni par le génie de Rome, ni par les pleurs de ta patrie. Armé d'un poignard, tu déchiras ſon ſein lorſqu'elle te tendoit les bras; tu détruiſis la ſageſſe de ſix ſiécles de gloire, pour établir ſur leurs ruines, les régnes affreux du deſpotiſme. Va, ton nom commence à devenir en horreur, ainſi que ceux des Tamerlan, des Attila, des Charles XII. des Gengiskan; les ſages proſcrivent leur génie odieux & funeſte; il n'eſt que la foule aveugle qui ſoit encore ſéduite, & qui dans ſes idées baſſes ne puiſſe confondre le criminel puiſſant qui échappe au ſupplice, & le coupable obſcur qui le ſubit juſtement.

Princes, Conquérans, Généraux, Guerriers, quelques noms superbes que vous portiez, vils ambitieux! hommes de sang, frémissez! vous avez accoutumés les hommes à s'entredétruire, vous avez fait de la guerre un fléau habituel & renaissant, vous avez osé attacher une gloire au meurtre; c'est vous, sans doute, qui répondrez des crimes que vous leur avez fait commettre; mais celui qui est venu vous offrir une main sanguinaire, celui qui pouvant arrêter la cruauté, ou se dispenser d'en être le complice, a servi vos fureurs pour un coupable intérêt, celui-là, dis-je, s'est rendu aussi punissable que vous. Eh! de quel droit un mortel ose-t-il donner la mort *? Son existence n'appartient-elle pas au Dieu qui l'a créée? La destruction est un attentat envers l'Etre suprême: frémissez,

* C'est la guerre d'ambition que l'on proscrit, & non la guerre légitime.

miſſez homicides ! en ma préſence, rien ne peut vous excuſer ; le ſang de vos freres crie vengeance. Celui là même qui n'eſt couvert que d'une goutte ſanglante, ſera tourmenté par le feu dévorant du repentir, & pluſieurs ſiécles pourront à peine la tarir. Vous ſoupirerez encore de regrets, lorſque la clémence du Dieu de miſéricorde voudra bien vous abſoudre ; car faut-il vous le dire, cette tache eſt ineffaçable.

Vous n'avez agi que pour mériter des temples & l'admiration des races futures. Eh bien ! vous êtes condamnés à ſouffrir, juſqu'au tems où ils ſeront démolis, juſqu'au moment heureux où les peuples éclairés maudiront la guerre & ceux qui en ont allumé l'horrible flambeau. Alexandre ! il faut que ton nom ſoit en horreur ſur toute cette terre, où tu voulois être déifié ; il faut que tous ceux qui ont ſuivi ton exemple ſoient mis au rang des ſcélérats, avant que tu puiſſes eſpérer quelque pardon : puiſſe ce

tems n'être pas auſſi éloigné que le demanderoit la réparation de tes forfaits. Souffre avec patience ; on commence déjà à te déteſter ; on attache à tes exploits l'idée d'injuſtice & de barbarie. Des ſages ont frappé d'opprobre tes fougueux imitateurs. La haine s'attache au titre de conquérant, & ſur un coin de la terre il eſt un Roi aimé, reſpecté de ſon peuple, qui préfere le nom glorieux de pacificateur à tout autre nom.

Un ſquelette ſortit de lui-même de la foule, comme pour ſe préſenter aux pieds de la Juſtice, & la voix du côté gauche devint ſon interprête. O ſuprême Juſtice, dit-il, je ſuis tout couvert d'un ſang qui me tourmente, & tu le ſais, je n'ai jamais tué perſonne. La voix qui étoit à droite répondit : Tu n'as jamais tué, mais, malheureux, tu as chanté les héros meurtriers, tu les as excités au carnage, tu as célébré des victoires inhumaines ; ta trompette immortelle a égaré nombre d'ambitieux. En immortaliſant leur

nom, tu as immortalisé le crime des conquêtes; tu les nommois des triomphes légitimes; & posant hardiment les lauriers sur une tête barbare, tu n'a pas rougi de lui montrer la gloire au milieu des villes, des temples & des palais embrasés. Le massacre des hommes devoit-il être l'objet du langage des Dieux! Les chants du génie devoient-ils servir les attentats de l'ambition! la colere des Rois mérite-t-elle d'être annoblie? Ah! c'étoient des larmes que tu devois verser sur le sort de l'humanité souffrante, ou plutôt tu devois employer le génie dont la Nature t'avoit doué, à faire valoir ses droits éternels & sacrés; alors tes vers auroient été plus sublimes & plus respectés. En avilissant les tyrans, en les rendant odieux à toute la terre, en les livrant d'avance à l'horreur de la postérité, on eut vu la gloire sanglante des combats, renversée de son char, dépouillée de ses rayons mensongers, expirer sous tes pieds triomphans. L'humanité t'eut ser-

ré dans ſes bras en pleurant de joïe. L'hommage des mortels ſenſibles, & le regard du ciel attendri, auroient été ta digne récompenſe. Que ta poëſie ſoit lûe, admirée, à cauſe de ſon harmonie, tandis que tu expieras ici l'abus que tu as fait des plus précieux talens.

Je l'avouerai, en gémiſſant, je vis Virgile, Horace, Ovide, ces rares & beaux génies, mais ces indignes adulateurs du pouvoir arbitraire, ſuivre les pas de cette ombre déſolée. Ils furent punis, comme le chantre d'Achille, pour avoir careſſé le monſtre qui ſigna les proſcriptions, pour avoir abuſé le monde par des vers auſſi mépriſables qu'ils ſont coulans, pour avoir les premiers donné l'exemple honteux de diviniſer le diadême ſur quelque front qu'il repoſe. Tous ces lâches Hiſtoriens qui ont déguiſé la vérité, cette foule de flatteurs qui conſeillerent le crime qu'ils n'oſerent commettre, ceux qui ont formé le cœur des tyrans, ou qui, plus cri-

minels encore, ont corrompu l'art de parler au genre humain, tous ces pervers, dis-je, étoient traités comme s'ils eussent versé le sang humain; car ils peuvent être rangés dans la classe des plus cruels ennemis de l'homme, & Machiavel n'étoit la plume en main, que ce que Néron étoit sur le trône.

La Justice fit entendre sa voix majestueuse, & dit : Paroissez à votre tour, héros chéris, qui n'avez combattu que pour assurer le repos du Monde, vous dont la valeur utile a été la protectrice des foibles & l'asyle de l'innocence, vous qui avez été aussi supérieurs à vos passions, par votre sagesse, qu'à vos ennemis par votre courage. Approchez guerriers humains, aussi braves que sensibles, respectables soutiens des peuples, qui n'avez tiré l'épée que pour arrêter l'homme sanguinaire qui venoit les égorger. Vous gémissez vous-même sur ce sang impur que vous avez été forcés de répandre, mais vos regrets

ne doivent durer qu'un instant; c'est un tribut que vous payez à la Nature; elle vous tient quitte, alors que je vous justifie. Alors, on vit paroître les Sésostris, les Épaminondas, les Scipions, les Marc Aurele, Charlemagne, & Henri IV. Ils étoient sans taches; les rayons lumineux du soleil de la vérité, resplendissoient autour d'eux, & rendoient plus effrayantes les gouttes ensanglantées qui couvroient les coupables. La Justice fit un signe, & ces derniers furent plongés dans des abymes profonds, pour y être purifiés par les remords. Je me vis parmi le petit nombre qui pouvoit lever vers les cieux des mains pures. Ma joie fut grande, car je souffrois autant d'être auprès de ces homicides, que si j'eusse été moi-même couvert de sang.

Parmi ces héros j'apperçus cet homme vertueux qui, embrassant la cause du genre humain, dans une affection tendre & sublime, forma ce beau projet de paix perpétuelle qui sera tou-

jours la chimere des belles ames. Il étoit conſidéré comme l'écrivain le plus honorable de tous les ſiécles. Un ſentiment profond de bienveillance enflamma ſon ame grande & ſenſible. Les peines de l'homme tourmenterent ſon cœur généreux ; il auroit voulu abolir dans l'univers l'eſclavage, le deſpotiſme, le vice & le malheur, & ſur-tout arracher des mains des Rois, ce glaive terrible qui ſert leur ambition effrenée. Ses ouvrages avoient paru des rêves pendant le ſommeil de la vie ; mais ici ils portoient une empreinte lumineuſe qui leur méritoit les regards de la Juſtice.

Ce philoſophe aſſis entre Henri IV. & ce Duc de Bourgogne adoré, tenoit entre ſes mains le plan univerſel de la félicité des Nations. Il conſultoit ces grands hommes dont l'humanité ſincere & profonde étoit ſans faſte, ſans vanité, ſans foibleſſe ; mais hélas! la Nature leur avoit refuſé de plus longs jours ! Mon ame ardente voloit comme pour s'unir à cette ame pure qui

chériſſoit l'ordre & l'harmonie pour le ſeul bien qu'ils font au monde. O quelle joie ! quels momens heureux ! j'eus le bonheur de m'entretenir avec lui ſur des matieres également intéreſſantes & profondes; il avoit encore cet enthouſiaſme que les ames qui ne ſentent rien condamnent, & qui eſt cependant l'unique germe de toutes les grandes choſes.

Ami, me diſoit-il, le boulet rouge a été juſqu'ici la derniere raiſon des combattans. Ils concevront, ſans doute, un jour, qu'ils pourroient en donner une meilleure. Tu vois quelle triſte figure ils font ici, devant le miroir redoutable de l'équité; ces fiers acteurs du théâtre de la vie ont quitté les brodequins qui les hauſſoient à nos yeux ; c'étoient des nains montés ſur des échaſſes, qui préparoient avec fracas leurs farces tragiques : le tribut conſacré à la vraie grandeur & à la vertu ne ſe paye en ces lieux qu'à l'ami de l'homme; cet exemple pourra les frapper. En vain l'on dira que

les affaires ſont ſi embrouillées qu'il eſt plus court de prendre la voie des hoſtilités; il eſt ſûr qu'il y a dans la politique un ſyſtême de paix générale, que la guerre n'eſt point l'état naturel des hommes, & qu'il n'appartient qu'à ceux qui gouvernent l'Europe de donner la paix à l'Europe. Il eſt faux qu'ils ſoient inévitablement forcés aux combats; tous les troubles de notre monde politique prennent leur ſource dans leur ambition particuliere; les affaires d'État ſont comme celles des particuliers; l'entêtement des parties fait leur ruine mutuelle. Qui ne gémiroit de voir les Nations que leurs beſoins réciproques ont réunies, ſe faire tous les maux poſſibles, & rendre leur condition pire que celle des hommes qui errent ſans maîtres & ſans loix!

La politique a paſſé pendant pluſieurs ſiécles, pour une ſcience qui ne pouvoit être traitée que par une claſſe de mortels qu'on appelloit hommes d'État; mais aujourd'hui tout parti-

culier qui raisonne & calcule, peut lire dans les cabinets de tous les Potentats de l'Europe; ils sont percés à jour. Il n'est plus d'entreprise secrette; on a évalué la force des Empires, & les ressorts les plus mystérieux peuvent être ramenés à un point fixe. S'il est quelque obscurité sur les causes secondes, on découvre aisément les premieres.

On répete tous les jours que l'Europe est semblable au corps humain, qu'il est salutaire qu'elle éprouve des révolutions, & que les guerres en entretenant toutes ses forces, affermissent sa constitution. Rien de plus absurde que de comparer le monde physique au politique; l'un a des loix invariables; l'autre n'en a jamais eues. Il faut être bien aveuglé pour ne pas voir que des guerres, aussi meurtrieres que les nôtres, anéantissent & l'agriculture générale, & l'industrie & le commerce, dont les progrès sont toujours combinés par le nombre d'hommes; qu'en conséquence, moins un

corps aura de force par lui-même, plus ſes membres ſeront foibles. Depuis cent ſoixante ans, il eſt deſcendu ici-bas au moins vingt-deux millions d'hommes, malheureuſes victimes des combats, & morts à la fleur de leur âge. L'Europe eſt donc infiniment plus foible qu'elle ne l'étoit il y a un ſiécle. Cette belle partie du Monde dépérit ſenſiblement, & il y a de quoi être effrayé de l'anéantiſſement de l'eſpece humaine. La France, par exemple, eſt privée de quatre millions d'habitans; elle a donc perdu de ſa richeſſe, de ſa puiſſance, de ſa fertilité.

Indépendamment des relations que l'Europe peut avoir un jour avec le reſte de l'univers, on ne la verroit pas flétrie par ces déſaſtres affreux, n'avoir pas de quoi nourrir ſes habitans, faire venir une partie de ſa ſubſiſtance d'Afrique, tandis qu'une partie immenſe de ſon continent demeure inculte; qu'elle béniſſe le deſpotiſme qui enchaîne ſous la ſervitude les

peuples de l'Asie & de l'Afrique; sans joug assoupissant, si funeste a ces vastes États, mais utile à elle même, elle n'auroit aucun rempart à leur opposer. Sa politique incertaine, son inquiétude, sa desunion, tout hâteroit sa chûte.

Le peuple ne voit pas combien de ressorts honteux il faut mettre en usage pour faire marcher une armée. Nos Gouvernemens ont la fureur des combats, & aucun d'eux n'est militaire par sa nature; il faut acheter ou traîner de force des soldats. Chez les Romains point de caisse militaire; les conquêtes n'étoient point à prix d'argent. Aujourd'hui tous les peuples modernes ruinent le Gouvernement civil pour soutenir l'État politique. Ce sont les finances qui forment le nerf de la guerre. On paye tout en or, courage, vertu, bonheur; ce commerce suivra la fortune des Gouvernemens. Qu'auroient dit les anciens, s'ils avoient pû savoir qu'il y auroit des États où l'or & l'argent feroient les

ſeuls moyens, & où il ſe trouveroit des ſujets & point de ſoldats ?

Il fut un tems où l'Europe n'étoit pas établie en république générale ; les Nations n'ayant preſque point de communication, n'avoient point de guerres ; l'or & l'argent étoient en petite quantité, & n'avoient pas encore irrité l'ambition ; la paix ſe plaçoit d'elle même dans l'heureuſe pauvreté des peuples. Ils étoient naturellement privés des moyens ingénieux & cruels de s'exterminer. Les anciens avoient conquis le Monde pour la gloire de la conquête. La guerre devint parmi les modernes un commerce d'intérêt. Il n'eſt pas étonnant que les bras qui défendirent alors la patrie, devinrent mercénaires ; c'étoit à qui payeroit le plus de bras. Le ſyſtême des arts vint enſuite, & acheva d'embraſer toute l'Europe. Chaque Nation voulut attirer à elle toutes les richeſſes ; en prenant l'or de ſon voiſin, on le privoit de ſa force réelle. La puiſſance d'un État s'écou-

loit, pour-ainſi-dire, toute entiere chez un autre. On livra des batailles pour de nouvelles manufactures; tous les anciens ſyſtêmes politiques furent renverſés; l'Europe prit une nouvelle direction; des Gouvernemens marchands ſortirent du néant, leverent une tête orgueilleuſe, & devinrent des Puiſſances guerrieres; ils louerent des bras à leur tour; ils acheterent des alliances; tout fut vénal & corrompu; l'induſtrie ouvrit une ſource intarriſſable de maux. L'entretien des troupes dérangea les finances de chaque État; ce nombre déſordonné, livré au libertinage & à l'oiſiveté, ceſſa de jouir de quelque conſidération. On les fit battre ſans néceſſité & comme par paſſe-tems. Bientôt chaque Monarque ſe trouva gêné, & comme à l'étroit, dans l'immenſe enceinte du Royaume où la Providence l'avoit placé. Tout Prince voulut jouer un rôle ſur le théâtre de l'Europe; tous aſpirerent en ſecret au premier, & la modération devint une

vertu méconnue de la politique même. Les chefs des États se rendirent les perturbateurs du repos du monde, & l'envie déréglée de faire tout retentir de son nom, devint une maladie incurable qui a ses redoublemens. S'il n'y avoit jamais eu de gazette, peut-être tel Roi qui a ravagé une partie de l'Europe, n'auroit pas fait sonner un seul coup de tambour.

Il est aisé de montrer le mal, lui dis-je, il abonde de toute part; mais où est le remede, il est caché! Quel œil aura la sagacité de le découvrir? Comment concilier les intérêts politiques des Souverains? Il faudroit démonter la machine de l'Europe; ce seroit changer l'ordre des choses, ou plutôt renverser tout. Les fleuves remonteront vers leurs sources avant que le desir d'acquérir & de dominer cesse d'être dans le cœur de l'homme le desir le plus ardent de tous. Plus vous voudrez l'éteindre, plus vous lui donnerez de nouvelles amorces. Les hommes puissans sont

injuſtes par nature, & il ne faut pas penſer qu'ils puiſſent jamais devenir plus équitables. Qui les forceroit à ſuivre la juſtice? Les combinaiſons de la politique; elles changent, varient, & ne peuvent avoir aucune ſolidité. Tous ces traités conclus pour le repos public, ont été le germe de débats plus longs & plus ſanglans; c'eſt donc une impoſſibilité morale que de parvenir à pacifier l'Europe.

Ami, répliqua-t-il, j'avoue que tant que les hommes ſeront méchans, ils ſe feront la guerre; mais s'ils deviennent plus éclairés ſur leurs vrais intérêts, ce qui eſt très-poſſible, ils feront certainement plus juſtes. On a vu des peuples en paix pendant pluſieurs ſiécles; s'ils prennent tout à coup les armes, ce n'eſt point l'effet du hazard, pluſieurs cauſes ont influé ſur ce grand changement. Le paſſage de la paix à la guerre a dû être extrême, violent; le retour de la guerre à la paix eſt long, difficultueux. C'eſt un orage qui a ſon cours;

mais le calme doit ſuccéder, quand il ne devroit naître que d'une laſſitude de fureur, & d'un épuiſement de forces. La morale peut alors parler par la voix de la raiſon, & par celle du ſentiment; elle peut aſſoupir les haines nationales, éclairer les eſprits, diſpoſer les cœurs, &, ſûr de ſes principes évidens, j'aurois plus de confiance en elle que dans tous nos ſyſtêmes politiques. Je penſerai toujours que la paix eſt une affaire de raiſonnement, & les hommes raiſonnent très bien quand ils y ſont intéreſſés. Dans ce monde tout dépend du premier mouvement; une idée change un ſiécle; un ſeul homme donne un cours nouveau aux événemens; ces mêmes cauſes qui agitent l'univers depuis la création du Monde peuvent ſe détruire. Ces cauſes ont été enchaînées l'une à l'autre par des liens qui nous ſont inviſibles; elles ſe ſont formées par degré, elles pourront tomber de même....

Il fit une pauſe, & reprit.

Dans tous les traités on parle de paix éternelle. Ne vaudoit-il pas mieux limiter un tems marqué ; je ſuis certain qu'on le verroit fuir avec regret. L'image touchante de la paix ſe mêleroit plus vivement au tableau des horreurs de la guerre. Par un paſſage auſſi bruſque, le contraſte ſeroit mieux apperçu. Une treve ſeroit plus ſimple & plus praticable que le projet de rétablir chaque Souverain dans ſes droits ; les voies d'accommodement ſeront plus faciles lorſqu'on ne demandera aucune reſtitution. Les États ſont comme les particuliers, ils veulent jouir de ce qu'ils tiennent. Remarquons que cette treve donneroit à chaque Gouvernement une puiſſance égale, & pourroit faire rentrer chaque Nation dans ſon premier état de force. Les forces de chaque ſociété politique ne ſont que relatives. En paix elles ſont toutes au plus haut degré de puiſſance ; le principe deſtructeur qui les mine, ſeroit ſans action ; les yeux de l'homme s'accoutu-

meroient à l'image d'une concorde générale ; il perdroit l'horrible habitude d'un ſpectacle de carnage ; on ne le verroit plus s'entretenir avidement de nouvelles homicides, en repaître ſon oiſive curioſité ; des idées plus douces, plus inſtructives, viendroient récréer ſon loiſir. Je le répete, une ſuſpenſion d'armes d'un certain nombre d'années, inviolablement cimentée, eſt le premier chemin qui puiſſe conduire à une pacification univerſelle.

L'Europe n'eſt elle pas l'État de tous les États ? Quel degré de force & de puiſſance auroit notre monde politique s'il eut ſuivi les mêmes principes que certaines Républiques, qui, comme celles de Veniſe, & la Suiſſe, n'ont employé juſqu'ici d'autres ſyſtêmes que celui de ſe maintenir dans une paix profonde ! Comment tous les Souverains n'ont-ils pas ſenti que leur premiere maxime devoit être d'augmenter par une paix fixe & permanente, le nombre des bras qui

cultivent la terre ? Comment la France, par exemple, oubliant ſes plus chers avantages, a-t-elle pû envoyer ſes enfans dans les combats, hors de ſon ſein, tandis que ſa poſition heureuſe, ſon ſol fertile, ſes places fortes, la rendent invincible, tant qu'elle ſe tient ſur la défenſive ?

C'eſt que, lui répondis-je, comme le dit un Auteur profond, de la défenſe à l'attaque le pas eſt fort gliſſant, & que, peut-être, il eſt des guerres juſtes. Une guerre juſte * ! reprit avec feu cet homme vertueux; c'eſt de cette grande & importante queſtion que dépend le malheur ou le bonheur du genre humain ; n'écoutons point la politique, elle commet en ſûreté de conſcience des maux effroyables. Remontons aux principes; la Nature a mis en nous une puiſſance qui nous porte à repouſſer le mal que

* Quoiqu'elles ſoient rares, on ne prétend pas inſinuer qu'elles ſoient toutes injuſtes.

l'on pourroit nous faire ; mais cette puiſſance eſt bien différente de celle qui attaque ou de celle qui ſe venge. La défenſe doit être abſolument perſonnelle, & ne peut pas s'étendre plus loin que la durée de l'injure, elle eſt momentanée, ou elle dégénere en vengeance, qui eſt un vice, que (quoiqu'on en diſe) j'oſe croire étranger à la ſimple Nature. La vengeance eſt fille de l'orgueil ; c'eſt juſtement le privilége que nous avons de nous défendre qui nous interdit toute attaque. Or, la guerre eſt bien éloignée d'être une défenſe prompte & légitime, elle n'eſt point d'homme à homme, mais d'État à État. Elle n'eſt donc plus qu'un moyen d'augmenter ſes prérogatives ; &, loin de porter un caractere d'équité, elle ſert les fureurs de l'ambition. De même que les payens offroient le ſang des hommes à leurs Dieux, ainſi l'orgueil ambitieux ſe ſacrifie un nombre horrible de victimes. Sans doute, il n'eſt pas permis aux hommes de faire va-

loir toute la force qu'ils ont reçue de la Nature, ce qui feroit de la terre un séjour de brigandages. Si une société avoit le droit affreux de vuider ses différends par la voie des armes, toutes l'auroient; & qu'en résulteroit-il? ce que nous voyons aujourd'hui, la destruction de l'espece humaine. Voilà la preuve de l'injustice des guerres; qui peut balancer la plaie qu'elles font au genre humain? Il n'est point de calamités particulieres; tout est lié dans la république universelle. Une partie ne peut être lézée que les autres ne s'en ressentent. Si les États étoient isolés, les maux seroient moins grands; mais ils sont affreux, parce qu'en se multipliant ils se communiquent à tous. Les Souverains eux-mêmes avouent dans leur manifeste que la guerre qu'on leur fait est injuste; tous s'accusent réciproquement, & je vous laisse à en tirer la conclusion.

On a voulu établir le droit politique sur la nature physique des bêtes; c'est abuser de l'art de raisonner. Les

animaux ne ſont point en état de guerre ; il eſt parmi eux, il eſt vrai, des averſions, des antipathies fondées ſur des cauſes qui nous ſont inconnues, mais aucun animal n'eſt en guerre avec celui de ſon eſpece. On n'a point vu une armée de tigres ſe battre contre une autre armée de tigres, & l'on voit continuellement des armées d'hommes ſe détruire. D'ailleurs, la raiſon étant ce qui diſtingue l'homme des animaux, il doit l'employer pour la diſcuſſion de ſes intérêts ; mais lorſqu'on dira que les Gouvernemens ſont dans une perpétuelle minorité, qu'ils ne ſont ſoumis à aucunes loix qui puiſſent les engager, qu'ils ne ſont pas même enchaînés par leurs propres traités ; lorſqu'on verra les vainqueurs lever au ciel des mains enſanglantées, comme pour l'aſſocier à leur fureur, pouſſer des cris de joie après des homicides, être inſenſibles à tout remords, alors.... Je l'interrompis, en lui diſant, je crains bien qu'il n'y ait dans l'eſpece

humaine un certain penchant à la cruauté. L'homme ne seroit-il point un être méchant? Tu ne le penses pas, reprit-il, mais garde-toi bien, même pour tenter l'opinion d'autrui, de proférer un tel blasphême. Tu sais comme moi quels sont les moteurs de la guerre, & de ces autres fléaux non moins terribles:... va, l'homme est né bon; & puisque nous sommes dans cette intime familiarité, où la pensée librement se déploye, je vais....

Tout à coup une décharge d'artillerie me réveilla en sursaut; elle célébroit la nouvelle d'une victoire. Pour moi fuyant le tumulte des réjouissances publiques, le bruit du salpêtre enflammé, l'ivresse d'une populace aveugle, je me dérobai à la foule, & dans un cabinet solitaire, j'écrivis ce songe.

SONGE

SONGE HUITIEME.

De l'Amour.

LE triſte mois du Sagittaire annonçoit déjà l'hiver aux cheveux blancs; le flambeau des cieux ne jettoit plus qu'un éclat pâle, & la nuit plus longue ſuccédoit rapidement au jour. Adieu les plaines riantes, les bois ombragés, les ruiſſeaux tranquilles; le froid vieillard qui s'aſſied ſur les orages, tout hériſſé de glaces & de frimats, chaſſoit l'Automne expirante. Il falloit retourner à la ville, à cette ville tumultueuſe, où toutes les paſſions fermentent, & ſemblent de leur ſouffle impur, corrompre l'air qu'on y reſpire. J'abandonnois à regret ces belles campagnes, où ſix mois s'étoient écoulés comme un ſeul beau jour. Au milieu de ma route, je m'arrêtai ſur le ſoir dans une hôtellerie pour y paſſer la nuit. Aſſis au-

près d'un large foyer, d'où jailliſſoit un feu brillant, je réchauffois mes mains engourdies, lorſque je vis entrer une jeune femme d'une figure intéreſſante; ſon geſte & ſa démarche annobliſſoient la ſimplicité de ſes habits; elle tenoit dans ſes bras un paquet mollement preſſé contre ſon ſein. A peine fut-elle à mes côtés, qu'elle l'ouvrit, & développa d'entre pluſieurs langes le plus bel enfant qui ait jamais frappé mes regards. Cette ſcène, quoique naturelle & commune, me toucha vivement par les graces, la nobleſſe, la dignité de celle qui la repréſentoit. Reſpectueux admirateur de la tendreſſe maternelle, je la conſidérai néanmoins avec beaucoup d'attention. Les traits les plus fins ſe deſſinoient avec fierté dans les contours d'une phyſionomie douce & touchante; ſes yeux étoient pleins de feu, mais la modeſtie en tempéroit la vivacité; ſa parole étoit ferme, quoiqu'un peu agitée; & cet enſemble formoit un tableau qui m'attachoit

tout entier. Encore plus excité par un intérêt tendre que par un penchant curieux, je me hazardai à lui demander d'où elle venoit, & si elle avoit encore loin à marcher, chargée d'un tel fardeau. Ce n'eſt point un fardeau, me répondit-elle d'une voix douce; mon enfant m'eſt trop cher pour peſer dans mes bras; ils ne ſe repoſeront de l'avoir porté, que lorſqu'ils l'auront remis dans les bras d'un pere. Puiſſé-je toucher à cet inſtant heureux! mais ſi le ſort l'éloigne, l'eſpérance courageuſe ſaura me donner la fermeté de l'attendre. Ces mots prononcés avec quelque véhémence, m'inſpirerent le deſir d'en ſavoir davantage. Je la queſtionnai poliment, & avec ce ménagement, ce reſpect qui invitent l'ame par l'accent de la droiture, ſans aucune autre eſpece de violence. Son cœur naïf ſe trouvant d'abord un peu embarraſſé dans le chemin de la ſincérité, héſitoit à chaque réponſe; mais enfin, ſoit que ma façon de parler lui ſuggérât

quelque confiance, soit qu'elle trouvât un soulagement secret à me faire un aveu que je paroissois desirer, elle me parla ainsi : Vous reconnoîtrez aisément à mon accent que je ne suis pas de cette Province ; je suis née à *** ; je perdis ma mere de trop bonne heure; bientôt je me trouvai à cet âge où tout paroît séduisant, & où on le devient soi-même. Parmi tant d'yeux qui cherchoient à fixer les miens, il s'en trouva deux auxquels il fallut répondre. Je ne pus m'en défendre, car en les voyant, je crus voir le bonheur qui y brilloit d'une flamme pure, elle acheva d'embraser mon cœur. Nous fûmes bientôt d'accord, nous nous entendîmes; nos cœurs n'en formerent plus qu'un, & forcés de cacher notre amour, il n'en devint que plus violent. J'appartenois à des parens aisés, mais d'un caractere tyrannique; mon amant étoit jeune, bienfait, spirituel, vertueux ; mais sa fortune étoit de beaucoup inférieure à la mienne. On refusa de me le donner pour époux; un

homme riche, ſans graces & ſans mérite, vient, me demande en mariage, comme on demanderoit un bijou pour lequel on auroit quelque fantaiſie : l'occaſion parut ſi avantageuſe, qu'on n'accorda à mes larmes que deux jours pour me décider. On a beau dire, une fille jeune & timide, accoutumée à la ſoumiſſion, ne peut ſe refuſer à la main d'un pere, qui, d'un air impérieux, la traîne à l'autel. Je ne me ſentois point cette force; je conſultai mon amant, comme ce que j'avois de plus cher dans le monde, & je lui dis : Je ne vois que la mort qui puiſſe me ſouſtraire aux ordres d'un pere qui ſemble plutôt tonner que commander; que faire ? - Fuyons, me dit-il, ſi vous m'aimez; la fuite eſt néceſſaire, & il me ſerra dans ſes bras ſans parler. D'autres pays, pourſuivit-il, nous offrent des aſyles contre la tyrannie, partons; la terre nourrit dans ſa vaſte étendue tous ſes enfans laborieux; Dieu nous a donné un cœur qu'il a fait l'un pour l'autre, c'eſt à ſa

Providence qu'il faut nous confier. Venez, c'eſt déſormais à mon bras à guider vos pas. Sa voix douée d'un charme irréſiſtible m'entraîne : l'Amour nous prête ſes aîles, mais auſſi ſon imprudence ; dans notre ivreſſe, nous aurions été, je crois, juſqu'au bout du monde, ſi le manque d'argent ne nous eut tout à coup arrêtés. Surpris, nous nous regardâmes, & déjà endettés dans ce même endroit où vous me voyez, il ne nous étoit plus permis d'en ſortir. Je portois dans mon ſein cet enfant qui charme vos yeux & les miens. Quelle ſituation pour une mere, pour un époux ! Je l'appelle mon époux, & il l'eſt en effet ; nos ſermens mutuels ſont montés au tribunal auguſte de la Divinité, ils n'avoient qu'elle pour témoin ; mais aucun de nous n'eſt aſſez vil pour les rompre. Mon époux dans ſa miſere ſe rappella un oncle dont il avoit toujours entendu vanter l'humanité bienfaiſante. Il occupoit un poſte lucratif, non loin de cette contrée. Te

réſous-tu, me dit-il, à me laiſſer partir ſeul, pour toucher un oncle qui peut nous ſecourir ? car je meurs de honte & de douleur de voir l'état où je t'ai réduite; les travaux de mes mains ſeroient aujourd'hui inſuffiſans, reſte ici en ôtage, & ne crains rien.... Va, lui répondis-je, en le baignant de mes larmes; moi, douter de ton cœur, jamais; ce ne ſera point ta main qui me portera le coup de la mort, non.... Il part. Depuis trois mois je n'ai eu aucune de ſes nouvelles; d'autres ſoupçonneroient ſa fidélité, mais je ſuis loin de cette horrible penſée; mon époux n'eſt point mort, car le ciel eſt juſte; je ne ſais où il eſt, mais je l'attends chaque jour. Cependant j'ai été livrée aux douleurs de l'enfantement loin d'une vûe ſi chere, & qui auroit pû les diminuer; il n'a point reçu ſon fils dans ſes bras, il ne l'a point embraſſé. O ciel! dans quelle inquiétude doit-il être plongé ? En quel qu'état qu'il ſoit, il ſouffre, & l'image de ſes

maux aggrave les miens. Rien ne me manque encore ici, il eſt vrai; les gens de cette maiſon ſe ſont intéreſſés à mon ſort; ils n'ont point ſuſpecté mon honneur, ma probité; mais la naiſſance de cet enfant accumule mes dettes. Qu'il eſt dur de devoir de pareils ſervices à la pitié d'autrui! Quel ſeroit mon déſeſpoir, ſi la religion ne ſoutenoit mon courage? Je pleure en baiſant mon enfant, lorſque je ſonge que le premier aliment qu'il reçoit, eſt à titre de grace: je tremble que l'infortune qui ſe leve à ſa premiere aurore, ne l'accompagne le reſte de ſes jours. Dieu protecteur de l'innocence, aye pitié de lui! mon époux en partant m'a conjuré de l'attendre ici, de n'en point ſortir, ſur-tout de ne point m'inquiéter, quelque retard qui puiſſe arriver; j'en crois ſa parole, comme ſi c'étoit la voix du ciel même; j'ai porté long-tems ce ſecret douloureux ſur mon cœur, vous êtes le premier à qui je me ſois hazardé de

le découvrir. On détourne ſi promptement les yeux de deſſus une infortunée, on eſt ſi cruellement ingénieux à lui ſuppoſer des fautes; la pitié de certains hommes eſt ſi outrageante, ſi barbare.... Je remarque qu'on commence à ſe laſſer des ſecours que l'on m'accorde; on me demande pourquoi je ne reçois aucune nouvelle de mon époux, s'il reviendra bientôt; je ne ſais que répondre, chacun s'étonne de mon courage, mais perſonne n'a mon cœur.

Je gardois le ſilence, eſſuyant une larme qui naiſſoit dans mes yeux. Elle pourſuivit d'un ton plus animé.... Ah! s'il vivoit, il ſeroit à mes côtés; mais cet enfant dans qui je l'embraſſe & crois le voir, voilà le lien qui m'attache à l'eſpérance & à la vie. En achevant ces mots, elle le baiſa tendrement, en lui jettant ces inexprimables regards où ſe peint l'énergie de la Nature. Elle paſſa modeſtement la tête de cet enfant ſous ſon mouchoir, pour laiſſer librement ſa

petite bouche ſuccer le lait délicieux de ſon beau ſein. Il étoit d'une blancheur éclatante. J'étois un peu troublé. Qu'elle étoit belle alors! Ah! j'ai vu la majeſté des Rois aſſis ſur leur trône, celle d'une mere en cette fonction auguſte eſt bien plus digne de nos reſpects.

Mais tout à coup entre avec précipitation un jeune homme un peu en déſordre; il vole dans les bras de cette tendre mere qui jette un cri; il la tient long-tems preſſée contre ſon cœur. Il ne faut point demander qui c'étoit; muette de tendreſſe & d'étonnement, elle lui préſente ſon fils; ce fils qu'il n'avoit point encore vû; en le prenant dans ſes bras il ne fut plus maître de lui-même; il levoit les yeux vers le ciel, & des pleurs ruiſſeloient le long de ſes joues; il ſignaloit les ſentimens dont ſon cœur étoit plein par des exclamations mêlées de cris de joie aigus, inarticulés, & qui reſſembloient preſque à ceux de la douleur. Emporté par des

mouvemens contraires, & qui se confondoient, il ſerroit tour-à-tour la mere & l'enfant contre ſon ſein; les larmes de cette innocente créature ébranlerent ſon ame entiere; il y répondit par ſes baiſers. Il ne pouvoit ſe détacher de cette partie de lui-même qui lui étoit plus chere que ſa vie, & tous les témoins ſe ſentirent agités à ce ſpectacle touchant, de l'émotion la plus vive. Je partageois la volupté dont ils s'enivroient; l'envie de ſe parler plus librement les entraîna vers leur chambre; le jeune homme ſoutenoit les pas de ſon épouſe, dont les forces ſembloient épuiſées par l'excès de la joie. Son œil vigilant n'abandonnoit pas un inſtant ſon fils; & d'un bras protecteur il écartoit l'ombre du danger de cette tête innocente. Je les vis s'éloigner à regret, ils emportoient le plaiſir délicieux que je goûtois à contempler leur tendreſſe mutuelle.

On me conduiſit dans une chambre; j'apperçus qu'elle étoit voiſine

de la leur. Une porte mal condamnée, simplement recouverte d'une tapisserie, me laissoit distinctement entendre leur voix. Un sentiment involontaire me maîtrise, & me porte à prêter une oreille attentive ; le jeune homme avoit la parole si animée que je ne perdis pas un seul mot. Tendre amie, disoit-il, livrons-nous au plaisir de nous aimer, puisque c'est le seul qui nous reste, puisque c'est lui qui nous ravit tous les autres biens ; soutiendras-tu avec courage le sort qui nous est réservé ! te sens tu la force de m'entendre ? - Parle sans crainte, répondoit-elle ; il y a deux heures que j'étois la plus infortunée des femmes, je me sens la plus heureuse : tu vis, tu m'aimes ! mon fils dort entre nous deux ! nos regards se croisent sur son berceau ! c'est une existence nouvelle qui anime mon cœur, qu'ai-je encore à desirer ? Si des parens cruels nous refusent la vie, nous la demanderons à toute la terre ; nous louerons nos bras à des maîtres dont la

tyrannie se bornera du moins à jouir du fruit de nos travaux; nous pourrons nous aimer en liberté, vivre, travailler & mourir ensemble.

O Dieu! reprit le jeune homme, n'est-on riche que pour être injuste? J'ai volé chez cet oncle, en qui j'espérois trouver un pere, il étoit déjà prévenu par le tien. Dès le premier abord, il me reprocha d'avoir violé les loix les plus sacrées, d'avoir déshonoré son nom, de m'être rendu digne du dernier supplice. Je ne revenois pas de mon étonnement; je crus qu'il avoit perdu le sens. Il ajouta que celle que j'avois eu l'audace d'enlever ne seroit jamais mon épouse; que ton pere en avoit fait le serment, & que lui même avoit promis d'interposer son autorité pour te remettre en ses mains.

Il accompagnoit ce discours du geste de l'indignation & du mepris. Quoique sensiblement blessé, je déguisai l'état violent de mon cœur; je lui peignis notre amour tel qu'il avoit été,

pur, innocent, imprudent peut-être; mais vertueux. Il m'imposa silence d'un ton menaçant; il me dit que je n'avois point d'autre parti à prendre que de te livrer entre ses mains sans aucun délai, & de me soustraire moi-même par une absence éternelle aux justes vengeances d'un pere irrité. Je lui répondis que la colere égaroit sa raison, & déplaçoit à son œil les limites du pouvoir paternel, que tout pouvoit aisément se réparer sans bruit & sans violence, que si j'avois commis une faute, cette faute étoit excusable, que c'étoit celle de l'amour, qu'elle obtiendroit grace aux yeux de tout homme sensible, n'ayant été ni ravisseur, ni traître, ni séducteur. Comme il ne m'écoutoit point, je voulus abandonner ce parent cruel; quelle perfidie! on se jette sur moi, on m'arrête, on me conduit dans les prisons où je suis étroitement resserré; on ne met d'autre prix à ma liberté que de déclarer le lieu de ta retraite. Je garde un généreux silence, malgré tou-

tes les perſécutions & les inſtances les plus artificieuſes. Ma fermeté s'accroît par tout ce que je ſouffre, mais je ſouffrois pour toi; & à cette ſeule idée, ma captivité ceſſoit d'être horrible. Ma perſévérance change en fureur la colere de ton pere; il arrive, il paroît devant moi, il feint de modérer ſes tranſports; il oſe me promettre ma grace & la tienne, ſi je te remettois à lui; c'étoit m'avertir qu'une clôture éternelle t'attendoit; mais un amant qui craint pour ce qu'il aime, a des yeux trop perçans pour ne pas pénétrer un tel piége. Je lui répondis avec fierté: Votre fille n'eſt plus à vous, Monſieur, vous l'avez tyranniſée; vous méditez en ce moment la perte de ſa liberté, vous dreſſez le plan de ſon malheur. Elle m'a choiſi pour époux, je défendrai ſon choix juſques à la mort; c'eſt moi qui dois répondre de ſa liberté, de ſes jours & de ſa félicité: les droits d'un pere qui ne reſpire que la vengeance cédent aux miens; & comment oſez-vous contredire un

choix qui assure son bonheur? comment osez-vous prétendre un empire sur des inclinations auxquelles le cœur même où elles sont nées ne peut commander? je recevrai la mort avant que de livrer à votre aveugle courroux une tête si chere; oui, je mourrai avant de manquer au secret que je lui dois.

On me laissa quelque tems tranquille. L'homme chargé de m'apporter quelque nourriture, parut s'intéresser à mon état; il m'offrit ses services, & voulut m'engager à lui confier une lettre que j'avois écrite; mais je ne pus jamais me résoudre à y mettre une adresse. Pour vous prouver la sincérité de mon attachement, me dit-il, si vous voulez, dès ce soir je vous procurerai les moyens de vous échapper, pourvu que vous en profitiez avec précaution. Je le serrai entre mes bras comme un libérateur. Il me tint parole, & la nuit suivante vit précipiter mes pas vers toi. J'ai marché trois jours de suite sans prendre aucun repos; & si la fatigue m'accabloit, l'Amour me prêtoit ses for-

ces. J'ai tout oublié, tendre amie; maintenant que je repose auprès de toi, que tes bras sont enlacés autour des miens, & que ta douce haleine est sur mon visage; cependant, faut-il te le dire, mon amour n'est point sans inquiétude, j'en crois trop, peut-être, un pressentiment fatal; mais je crains qu'on ne m'ait laissé fuir que pour mieux suivre la trace de mes pas, & pour mieux s'assurer de l'asyle qui te recele. Si c'étoit un stratagême; Dieu!... J'ai vu non loin d'ici une chaise de poste fermée; je l'ai remarquée dès le premier jour de mon départ, qui suivoit la même route que moi. Fuyons, tendre amie, fuyons de ces lieux dès la pointe du jour, & choisissons un asyle où la Providence daigne nous protéger contre nos persécuteurs. - Mais, comment partir, répondit la jeune épouse, lorsque nous sommes engagés par une dette que nous ne pouvons acquitter? l'honneur, la probité nous retiennent ici en esclavage. Dis-moi, cher ami, trouve-

tu quelque moyen de les accorder avec la néceſſité où nous ſommes réduits ? - Oui, ſans doute, mais tu n'y voudras jamais conſentir. - Parle. - Je ne crains que pour toi ; ſi l'on venoit t'enlever de ces lieux, nous ſerions à jamais perdus l'un pour l'autre, & mon déſeſpoir ſeroit ſans bornes. Fuis avec mon fils, cache-toi dans quelqu'endroit où tu puiſſe demeurer inconnue ; je reſterai ici pour répondre de la ſomme ; je vendrai, s'il le faut, mes habits & les derniers effets qui me reſtent ; peut être deviendrai je l'ami d'un cœur compâtiſſant & généreux que nos malheurs toucheront ; alors je revolerai vers toi, & nous ne nous ſéparerons plus ; mais le premier de nos ſoins eſt de te ſouſtraire à la pourſuite d'un pere ; il t'enſeveliroit pour la vie dans une maiſon de douleurs & de déſeſpoir. Mon ſang ſe trouble à cette ſeule penſée.... Cependant ſi ton cœur ne peut ſe réſoudre à me quitter, demeure, nous mourrons enſemble. - Non, dit-elle,

je causerois ta perte, il suffit de la mienne; je ne me flatte point de fléchir un pere irrité; il m'arracheroit de tes bras. Je fuirai pour mieux assurer notre liberté & notre bonheur... A ces mots, le jeune homme l'embrasse; ils ne se répondirent plus que par des soupirs, & une douleur voluptueuse qui avoit son prix abattit sur eux le doux sommeil qui les surprit insensiblement.

Mon cœur ému palpitoit avec violence, je donnois des larmes d'attendrissement à leur sort. L'ame plongée dans une douce mélancolie, je me disois à moi-même : Quel est ce mouvement sympathique dont l'impulsion aussi rapide que victorieuse, réunit si étroitement deux êtres, rend courageux le sexe le plus timide, & fait soupirer le cœur le plus féroce? O charme invincible de la beauté, ton empire est certain, tu ne trouves point de cœur rébelle! Ne nous le déguisons pas, cette même femme en cheveux blancs, courbée sous le

fardeau des années, plus à plaindre encore, plus preſſée des beſoins de la vie, n'auroit point excité dans mon ame une ſenſibilité ſi vive. Je cherchois à définir cette paſſion active dont je me rappellois par-tout les étonnans effets. Eſt-elle donnée à l'homme pour ſa félicité ou pour ſon malheur? Je comparois les exemples de crime & de vertus qu'elle a donnés au monde ; je m'endormis peu à peu dans un torrent de réflexions: auſſitôt égaré dans les illuſions d'un ſonge, mes pieds ne touchent plus la terre ; je me ſens tranſporté dans les nues au milieu d'un char attelé de colombes qui ſe becquetoient dans le vague des airs, & un objet auſſi raviſſant qu'admirable, s'offrit tout à coup à mes regards. Une femme d'une taille haute, & d'une beauté indéfiniſſable, couronnée d'etoiles, planoit au milieu d'un air pur, au-deſſus de la terre, qui ſembloit s'embellir ſous ſes regards, & s'abreuver délicieuſement d'un lait éblouiſſant que ſon ſein ré-

pandoit avec abondance. Son ſein étoit enrichi de pluſieurs mammelles fécondes rangées dans un ordre parfait; d'une main elle tenoit un flambeau; ſes flammes étoient extraites des plus purs feux du ſoleil. Elle l'agitoit avec une grace majeſtueuſe, & des millions de petites étincelles brillantes, en forme de dards, ſe précipitoient avec activité dans toutes les parties du monde. De l'autre main, elle tenoit délicatement un fil inviſible aux mortels; ce fil indiviſible paſſoit dans tous les cœurs, & tenoit tous les objets de la terre enchaînés avec des nœuds plus forts que le diamant. Le plus léger mouvement partoit de ce grand principe, & les révolutions les plus prodigieuſes étoient filles de ce ſimple reſſort; c'eſt par lui qu'elle développoit le cours des choſes avec une harmonie réguliere & conſtante, qu'elle conduiſoit tout avec une magnifique aiſance; ſa robe tachetée embraſſoit le globe de l'univers, & préſentoit une admirable variété de couleurs

nuancées à l'infini. Elle se suffisoit à elle-même, & jouissoit de ses propres charmes. Dans ses regards se peignoient la tendresse & la sollicitude maternelle; je n'eus pas de peine à la reconnoître. O Nature, lui dis-je, est ce toi que j'ai tant cherchée? est-ce toi que les mortels veulent méconnoître? est ce toi, beauté pure, qu'ils outragent à chaque instant? Elle me jetta un sourire plein de bonté, & dit: Tous ces hommes sont mes petits enfans, mais ces enfans sont volages & rébelles. Ils oublient leur mere; & plus ils s'éloignent de moi, plus leurs yeux deviennent foibles pour m'appercevoir. Je les conduis doucement par ce fil, en leur cachant la main qui les soutient, car leur orgueil en seroit blessé. Je leur présente de flatteuses amorces pour qu'ils m'obéissent, & je ne les châtie que pour leur bien, lorsqu'ils s'écartent trop de mes aimables loix; ils murmurent sans cesse contre leur mere; elle ne les en chérit pas moins; je veille sur

tous leurs besoins véritables, mais je ne me prête point à leurs besoins factices qui enflamment & déréglent leur imagination. Ces feux que tu vois partir du flambeau de la vie, vont la porter dans les entrailles cachées de la terre; je tends sans cesse au mouvement, à l'existence, au développement de tous les êtres; ces feux brillans sont autant de germes reproductifs, source intarissable de joie, de plaisir, de bonheur & d'immortalité. Si je ne fais pas mieux, mon fils, crois qu'il ne m'est pas donné de faire davantage.

Elle me fit signe, & je jettai les yeux sur un verre concave d'une large circonférence, étendu à ses pieds. Quel fut mon ravissement! je pouvois appercevoir à travers ce céleste microscope, toute la terre sous un seul point de vûe; je pouvois en distinguer chaque partie, jusques dans les détails les moins perceptibles. Le genre humain m'offroit ce qu'il est en effet, une seule & même famille;

sous ces petits dards enflammés qui jailliſſoient du flambeau créateur, avoient une activité féconde. Le plaiſir animoit la matiere, & elle croiſſoit à vûe d'œil ſous cette main fortunée. Les plantes, les fleurs, les arbres penchoient l'un vers l'autre leurs tiges amoureuſes & vivantes; les grands corps ſemés dans l'eſpace, obéiſſoient à ce mouvement univerſel; les atomes ſe pourſuivoient; chaque deſir voloit vers ſon aliment; chaque étincelle enflammoit un objet, & le dévoroit comme ſa proie. Le métal vivifié dans la mine étendoit ſes branches, & les uniſſoit en ſilence; le caillou le plus dur s'incorporoit à la pierre qu'il faiſoit groſſir; les oiſeaux aux aîles étendues cherchoient la volupté dans l'azur des cieux; les habitans des eaux reſſentoient ce feu ſubtil dans leur humide demeure; & parmi les ſables brûlans, le fier lion, les crins hériſſés, l'œil étincelant, ſuivoit ſa compagne en rugiſſant de plaiſir, tandis que dans le creux des

antres

antres sourds, la tigresse allaitant ses petits ne représentoit qu'une mere soigneuse & tendre.

Cette flamme inépuisable, toujours une & toujours divisée, multiplioit à l'infini l'amas prodigieux des êtres; mais l'excès de cette population, seroit devenu effrayant, si la main de la destruction n'eut arrêté une partie de ce cours intarissable. La Nature gémissoit en voyant la moitié de ses enfans, incessamment sacrifiée à l'autre; elle détournoit les yeux de cette main dévorante qui les précipitoit dans la mort, lorsqu'à peine ils étoient nés; mais fille soumise du Dieu qui l'a créée, elle adoroit sa volonté sans chercher à la comprendre. Les individus se détruisoient, mais l'espece survivoit & sembloit immortelle. Profite, me dit-elle, des instans précieux qui te sont accordés; n'égare point ta vûe sans fruit, sur cette multitude d'objets dont aucun œil humain ne peut embrasser les rapports; arrête-toi sur l'homme, comme sur le plus

parfait, mais auſſi comme ſur le plus ſingulier de mes enfans; c'eſt lui qui doit préférablement t'intéreſſer. Ne diroit-on pas qu'il eſt le terme & le centre de ce monde, tant il a ſû tout aſſujettir à ſes beſoins ou à ſes plaiſirs? Saiſis quelques exemples, car il ne t'eſt donné que le coup d'œil.

Je portai mes regards avec rapidité, & je découvris dans de vaſtes contrées qui nous ont été juſqu'ici inconnues, un ſauvage nud, mais libre, ſe promenant ſur la terre, & n'y étant point enchaîné, n'ayant que Dieu & la Nature au-deſſus de ſa tête, jouiſſant des biens qui s'offroient à lui ſans les analyſer, content du préſent, & ne ſe forgeant point dans l'avenir des fantômes imaginaires. Son corps étoit ſouple & robuſte, ſon œil vif & perçant, ſon oreille prompte & ſûre, & ſa démarche avoit une fierté, dont rien ne nous préſente l'image dans nos climats dégénérés; une étincelle du flambeau créateur avoit volé dans ſon ſein. Embraſé de ce feu, il erre

ſur le ſommet d'une montagne; c'eſt-là qu'il a prévenu l'aurore; il regarde le ciel, contemple la Nature, & demande à chacun d'eux cette volupté dont ils ont mis le principe brûlant dans ſon cœur. En promenant ſa vûe avide, impatiente, il découvre dans le fond d'un vallon l'objet qui lui étoit deſtiné; l'éclair eſt moins prompt. Il vole, s'élance en trois bonds; pourſuit à la courſe cette beauté fugitive; il la fatigue bientôt. Laſſe, abattue, elle tombe ſur un lit de verdure; il ſe précipite dans ſes bras, & leur foible reſiſtance annonce les ſecrets deſirs dont elle-même eſt conſumée. Ce n'eſt point le délire de l'imagination qui les unit & les enflamme, ce n'eſt point une paſſion terrible qu'on reconnoît à ſes égaremens ou à ſes excès; c'eſt plutôt l'énergique & chaſte impulſion de la Nature, qui conſomme avec ſageſſe le miracle de la reproduction des êtres. Jamais la volupté ne fut plus vive & plus pure; il a dépoſé les feux bienfaiſans de l'amour

dans un cœur reconnoiſſant & ſenſible. La pudeur de cette beauté mourante ne conſiſte point dans les grimaces d'une réſiſtance auſſi ridicule qu'involontaire, mais dans cette modération qu'avoue le bonheur. Elle jouit ſans crainte comme ſans remords; on la verra déſormais attachée aux pas de celui qu'elle reconnoît pour ſon vainqueur & ſon maître. Ce n'eſt point le lien de l'eſclavage qui la captive; c'eſt le nœud de l'amour & celui du plaiſir; ils errent librement ſur une terre féconde qui n'eſt point vendue au démon de la propriété. Le jeune ſauvage a plus de grace & de majeſté auprès de ſa compagne; ſon œil eſt plus doux, ſon front plus ſerein. Le moment arrive, où il faut rendre avec douleur le fruit d'une union voluptueuſe; c'eſt aux bords d'une fontaine que ſe paſſe cette ſcène attendriſſante; elle ſurmonte toutes les peines d'une mere pour n'en goûter que les plaiſirs. Le cœur du ſauvage eſt ému d'un ſentiment nouveau & ſupérieur à tout ce qu'il a

encore reſſenti; il reçoit ſon enfant dans ſes bras vigoureux; il annonce déjà la force & la ſanté de ſon pere, il reconnoît ſon ſang; & il ne lui ſera pas plus poſſible de s'en détacher, que de renoncer au ſentiment intime de cette liberté, qu'il idolâtre, ſans ſavoir qu'il peut la perdre.

Tu vois, me dit la Nature, les enfans qui ſont demeurés les plus fideles à mes loix; d'autres bien moins ſenſés ont voulu réaliſer les rêves de leur eſprit. Ils ont rougi de leur nudité & de leur bonheur; ils ont rejetté mes bienfaits, ils ont fait un code bizarre.... Si je les abandonnois à leurs propres loix... Mais, non; l'inſtinct, leur premier guide, cet inſtinct qui malgré eux les porte au bien, veille, en dépit de leur orgueilleuſe folie, à la conſervation de l'eſpece. Vois comme ils ſe ſont équipés. Il y a quelque choſe d'ingénieux dans leur déguiſement, car ils ne pechent pas faute d'eſprit, mais faute de bon ſens. Ils ſe plaignent de leur condition; qu'ils n'ac-

cuſent qu'eux-mêmes: ils ſe ſont laiſſés aſſervir ayant une ame & des bras, parce qu'amoureux de biens frivoles, ils ont dédaigné ma mâle & ſévere tempérance; ils n'ont plus ſû mourir. Aujourd'hui, ils n'ont d'autre eſpoir que dans la compaſſion qu'excite leur indigence.....

Je reportai la vûe dans le verre myſtérieux, & j'apperçus des hommes policés. Ils ſe reſſembloient preſque tous; on ne diſtinguoit plus leur taille, & tous leurs mouvemens ſembloient gênés. La même main qui bâtiſſoit leur coëffure, formoit l'intérieur de leur tête, & la penſée étoit devenue moins libre que la mode. Ils ſe croyoient ſages, & n'étoient que malheureux. Les deux ſexes diverſement habillés, marchoient l'un vers l'autre avec une gravité ſinguliere, ſe cachoient d'abord avec grand ſoin l'effet des petites étincelles, ſe parloient pendant long-tems de toute autre choſe que de ce qu'ils vouloient ſe dire, & après s'être trompés réci-

proquement, la vanité achevoit l'ouvrage du mensonge. Chacun intéressoit de son côté d'autres gens, pour qu'ils consentissent à l'union qu'il avoit dessein de former. On s'assembloit, on consultoit, on pesoit scrupuleusement la fortune, & pour peu qu'elle fut inégale, tout étoit rompu. Souvent pour conclusion, on envoyoit à trois cent lieues de-là demander à Pierre, si Jacques pouvoit en sureté de conscience s'unir à celle qu'il aimoit : Pierre prenoit de l'argent, & puis écrivoit, oui. Alors, c'étoient des cérémonies sans fin, on chantoit le matin, on dansoit le soir, & on vous laissoit seuls lorsque souvent l'envie en étoit passée. Vois, me dit la Nature, au bout de toutes leurs extravagances, les voilà qui reviennent à moi comme ils y reviendront tous ; ils mettent bas les habillemens dont ils sont embarrassés ; mais cette flamme active que je leur envoyai pour leur bonheur, brisée dans sa direction, n'a plus la même force ; elle s'est éteinte parmi

ces longs débats. J'y perds un enfant fort & vigoureux; je n'ai plus que celui de la gêne & de la contrainte; leur race dépérit, décline en beauté, en vigueur; les ames ſont auſſi foibles que les corps. A peine ſont-ils nés, qu'on leur imprime l'empreinte de l'eſclavage. Les bandes, les entraves ſont toutes prêtes, & on les y ſoumet avec une joie triomphante; à-peu près comme dans les priſons on fête le nouveau venu, qui vient partager la diſgrace commune. Que d'idées chimériques ils ſe ſont forgées! que leur génie leur a été funeſte! que la raiſon leur a fait ſacrifier de goûts innocens & délicieux! Les remords importuns, les ſombres réflexions, les agitations perpétuelles, voilà l'ouvrage de ces hommes ſuperbes. Il n'y a pas long-tems qu'ils avoient la folie barbare d'écraſer à coup de pierre ceux qui, cédant aux traits que je leur inſpirois, s'uniſſoient de concert ſans l'avis ni la permiſſion de perſonne. Aujourd'hui ils ſe contentent de les

railler ou de les mépriſer, en les enviant ſecrettement. Ils ſe plaiſent à exercer les uns ſur les autres une tyrannie profonde & cruelle. Ils ont tellement étendu le fil de leurs loix ſur toutes les parties de la terre, qu'on rencontre ce fil à chaque pas, & qu'il faut être bien adroit ou bien heureux pour ne le point rompre. C'étoit-là le ſecret de faire beaucoup de malhonnêtes gens, & ils l'ont parfaitement perfectionné, en interdiſant mille choſes légitimes & innocentes. Puis-je regarder ſans frémir, ces ſerrails nombreux peuplés d'Eunuques, ſombres perſécuteurs des plus parfaites beautés, qui languiſſent dans les horreurs d'un déſeſpoir qui ne finira qu'avec leur vie! elles attendent d'un deſpote pâle, énervé, un foible ſoulagement qui ne fait que les irriter, tandis qu'un ſerrail d'hommes conviendroit bien mieux à chacune d'elles. Dans d'autres climats il eſt d'autres ſerrails, où elles ſemblent adorer leur joug, où un ſoupir vers moi eſt

une impiété, ou dans de longs cantiques elles vantent au Créateur le refus qu'elles font de perpétuer la race des hommes. Il faut qu'elles la jugent bien méchante pour oser penser ainsi. J'ai mon tour; je les châtie cruellement; elles ont beau crier dans leurs couches solitaires arrosées de larmes; ô Nature! Nature! je poursuis mon cours, & leur repentir me venge du mépris qu'elles ont fait de mon pouvoir.

Je n'étends pas moins mon indignation sur ces débauchés qui ne sont soumis qu'à leurs sens, qui brûlent leur imagination dans une poëfie lascive. Malheureux! ils ignorent que le plaisir pour être goûté doit être simple, ingénu, facile; ils ne connoîtront que le tourment de l'impuissance; la coupe de la volupté n'est point faite pour leurs lévres enflammées d'un poison mortel. Je proscris encore ceux qui se font un jeu de déchirer un cœur crédule, & ces corrupteurs infames de l'innocence, & ceux qui font un abus

déteſté de mes bienfaits, & ces monſtres qui outragent mes loix. Je rejette tous ces enfans pervers ; je les accuſerai un jour aux yeux du Créateur, & ils ſeront punis ; car, tout ce qui eſt excès ne vient point de moi.

Il en eſt d'autres qui voudroient borner ma fécondité. Faux calculateurs des biens de la Providence, dont ils ſe méfient, ils oſent craindre de mettre au monde un être qui, ſelon eux, ne trouveroit ni aſſez de place ſur la terre, ni cette terre aſſez abondante pour le nourrir ! O que les loix qu'ils ont faites ſont mauvaiſes, puiſqu'il eſt ſi difficile de vivre chez ces hommes réunis en ſociété ! Mais quoiqu'ils ayent tout gâté ; que ne connoiſſent-ils combien cette ſpéculation intéreſſée eſt outrageante envers moi, & criminelle aux yeux du Créateur ? Tout leur crie : Qui es-tu ? comment exiſtes tu ? Eſt-ce toi qui fais mûrir les préſens de la terre ? Ce pepin que tu enſevelis dans ſon ſein, ſais-tu par quelle magie il va croître,

s'élever quatre fois ta hauteur, te couvrir de son ombrage, te nourrir de ses fruits? Est-ce toi qui l'as couronné de feuilles? est-ce toi qui donne la vie? Qu'as-tu donc à tant spéculer? Va, marche où la Nature te conduit; c'est elle qui répond du reste.

Si tu t'étonnes encore de voir régner un ordre aussi admirable parmi ce chaos de fausses opinions & de tristes extravagances, songe que c'est à ma bonté vigilante que cet ordre est dû. Je n'abandonne point mes enfans, quoiqu'ils dressent des autels à la folie; ma tendresse ingénieuse redouble de soins. Je me déguise sous le masque qui les séduit, j'amuse leur foiblesse, j'emprunte leur langage, je me prête à leurs caprices, pour mieux les conduire au but où je veux les mener. Je leur cache jusqu'à mon pouvoir; je tiens toujours leurs cœurs entre mes mains par ce fil indissoluble, mais j'agis sans violence. J'ai vu qu'ils aimoient les illusions, les ornemens de l'imagination; je les ai employés pour resserrer leurs chaînes

heureuſes; j'ai fondu tous les ſentimens du cœur humain dans ce penchant primitif, puiſqu'ils ne veulent point que leurs plaiſirs ſoient exempts d'alliage. L'eſtime, l'amitié, l'amour-propre, la vanité, & juſqu'à la fortune, ſont venus augmenter le domaine de cette paſſion. De libre & de folâtre qu'elle étoit, elle eſt devenue, il eſt vrai, ſérieuſe & terrible; l'art n'a fait qu'augmenter ſon aſcendant; elle a produit alors des incendies, mais j'ai préféré quelques déſaſtres à l'anéantiſſement de l'eſpèce. Il s'agiſſoit de la conſerver, doublement opprimée ſous les fers de la ſuperſtition & de la tyrannie. Par mon adreſſe, ſon effet inviſible a ſû braver les regards du plus fier deſpote, & cette jeune fille timide & modeſte, ſous le joug de la contrainte, en dit plus à ce jeune homme d'un coup d'œil, que ſi dans une entiere liberté, elle ſautoit à ſon col, & s'abandonnoit à tous les tranſports de ſon amour.

A préſent, qu'ils gravent des loix

bizarres sur l'airain & la pierre; que dans leur enthousiasme pompeux, ils croyent me subjuguer; qu'ils entassent préjugés sur préjugés, je me rirai d'eux; je me glisserai toujours parmi leurs jeux, leur badinage, leurs cérémonies. Ils auront beau m'habiller de vingt couleurs différentes, je tirerai le fil secret de leurs cœurs. Cet endroit est mon sanctuaire, j'y régnerai quoiqu'ils fassent; ils ne pourront m'en chasser sans s'anéantir eux-mêmes.

Et crois-tu, sans moi, que cette chaîne solemnelle que viennent de se donner ces deux amans dans un appareil imposant, ne seroit pas rompue aussi tôt que formée, si le plaisir que leur préparent mes mains n'ourdissoit la trame secrette de leur union? c'est la chaîne de la volupté, & non celle des loix, qui maintient leur intelligence, tandis que cette derniere dans son ostentation s'en attribue toute la gloire.

Pendant que la Nature me parloit,

mon œil appliqué sur le verre voloit d'objets en objets ; je contemplois avec une émotion inexprimable, les effets étonnans de ce flambeau qui vivifioit l'univers. Ces hommes qui ont fait trembler la terre sous le déluge de leurs armes, qui paroissoient des Dieux à l'univers épouvanté, les bras rougis de carnage, la foudre dans les mains, tomboient aux genoux d'une beauté timide, abaissoient la hauteur insultante de leurs regards, pour mandier un coup d'œil Tous ces cœurs endurcis aux meurtres, soupiroient ; mais quelquefois les vœux des maîtres du monde étoient dédaignés. Un Berger l'emportoit sur un Monarque; la beauté vertueuse préféroit son amant à tous les trésors ; & la tyrannie des despotes confus reculoit à l'aspect de la barriere invincible où expiroit leur vaste puissance.

Mais, hélas ! lorsque ce feu tomboit sur des ames perfides, accoutumées au crime, alors la rage évoquoit les furies de l'enfer ; on médi-

toit les noirs complots; on aiguiſoit le fer; on préparoit les poiſons; on portoit l'embraſement de la haine & de la vengeance parmi les ténébres paiſibles de la nuit; le chaume étoit dévoré, les palais réduits en cendres, & les monumens affreux de la jalouſie épouvantoient ceux mêmes qui les avoient dreſſés. O Nature! pourquoi ſecoues-tu ce flambeau ſacré ſur ces ames féroces & viles? Elle me fit ſigne, & je vis dans le verre concave les ſerpens, les tigres, les pantheres, les inſectes gonflés de venin, les animaux les plus affreux, reproduire leurs ſemblables, dans leurs horribles embraſſemens. La Nature détournoit ſon auguſte viſage, & gardoit un profond ſilence.

Et cependant toutes les actions courageuſes, toutes les productions du génie, avoient pour principe ce feu vivifiant; il accéléroit les progrès de l'ame, il aggrandiſſoit le cercle des idées, il faiſoit parcourir avec une rapidité ſurprenante une carriere, où

l'on n'auroit fait que ramper pesamment sans ce noble aiguillon. Tous les sacrifices qui tiennent à l'héroïsme, lui étoient familiers; toutes les entreprises élevées lui étoient naturelles, & dans l'univers, il n'étoit point de plus beau spectacle, qu'un cœur vertueux échauffé de cette flamme divine. Toutes les vertus de la société naissoient de ce sentiment précieux, comme d'une source épurée. Alors elle n'avoit plus cette activité turbulente qui la rend funeste; elle étoit douce, modérée, & elle anéantissoit les peines de la vie, pour laisser régner à leur place cette satisfaction intérieure, le plus sûr gage du bonheur.

Mais ce qui me plaisoit sur-tout, c'étoit de voir cette égalité primitive des hommes, reprendre dans les pays les plus civilisés ses droits antiques; les Rois descendoient du trône, & mettoient bas le sceptre, la couronne & le manteau royal. Les dignités de toute espece n'étoient plus regar-

dées que comme un fardeau gênant qui nuisoit aux embrassemens de la volupté. Les thiares, les diadêmes, les mitres, les simarres, les casques, les mortiers, gissoient épars, & étoient souvent foulés aux pieds dans une impatience amoureuse; & je me disois: Ils viennent tous nuds au monde, ils rentreront tous nuds dans la terre; ils quittent tout ornement étranger pour se livrer aux inspirations secrettes de la Nature, & vous ne seriez pas tous égaux, ô mortels! Ah! cet appareil momentané dont quelques-uns d'entre vous se décorent, ne sont que les livrées de la folie, qu'ils déposent sagement lorsqu'ils veulent être heureux.

Je ne concevois pas comment ils pouvoient reprendre ce masque incommode, importun, qu'ils venoient d'ôter avec tant de délices; mais l'habitude leur rendoit ce devoir indispensable, & ils étoient contraints de conserver par orgueil ce qu'ils avoient adopté dans leur premier délire; mais leur injustice alloit jusqu'à

accuſer la Nature des entraves qu'ils s'étoient donnés eux-mêmes, tandis qu'elle ne tendoit qu'à ſupprimer les obſtacles qui nuiſoient à leur félicité.

Alors la Volupté au viſage riant, à la démarche aiſée, s'avança vers la Nature, qui étoit ſa mere. Elle reconnut ſa fille à ſon œil chaſte, à ſon front coloré d'une vive pudeur; elle lui donna en ma préſence une coupe d'or, & lui dit : Allez parmi les hommes, qu'ils puiſent le plaiſir dans votre coupe enchantereſſe, qu'ils ſe déſalterent, mais qu'ils ne s'enivrent pas. L'orgueilleuſe ambition ſera elle-même votre eſclave, & plût au ciel qu'elle demeurât toujours enchaînée à votre char! La Volupté deſcendit ſur la terre, & l'homme brava tous les maux pour ſe repoſer un inſtant dans ſes bras. Ce fut pour elle qu'il apprit à combattre, à triompher ou à mourir. Il cueillit des lauriers épineux pour obtenir un ſourire de ſes lévres; & qui pouvoit réſiſter aux attraits de cette aimable ſouveraine?

mais pourquoi vouloir y réſiſter? Tout étoit engourdi dans le monde, ſi par un rayon du plaiſir, elle n'y portoit le mouvement & la vie. Ame des êtres animés, elle repouſſoit inceſſamment la main abſorbante de la mort; c'eſt elle qui entretenoit l'immenſe création. Le farouche miſanthrope pourſuivoit ſon image dans les rêveries de ſa noire mélancolie. Il verſoit des larmes, & blaſphémoit en l'adorant cette Reine de l'univers. Une voix douce fit entendre ces mots dans les airs : Mortels, ne combattez point ſes douces amorces, elles tiennent aux ſens de l'homme, à ſon intime & profonde exiſtence : avouez, ſages atrabilaires, avouez que ſon miel eſt doux. Ce que la Nature aime eſt néceſſairement bon; le plaiſir eſt le baume de la vie, le plaiſir éleve dans le cœur un ſentiment de reconnoiſſance pour l'Auteur de l'univers; les cantiques de la raiſon ſont froids, mais lorſque le cœur les féconde & les colore, alors ils ſont brûlans, ils

percent la voûte des cieux, ils portent l'encens d'un digne hommage aux pieds majeſtueux de l'Éternel. Aimable & ſublime légiſlatrice, douce Volupté! commande, mais ne ſois pas tyrannique! Que tes loix gracieuſes n'enfantent point l'ivreſſe, mais un ſentiment réfléchi. Tu n'es pas deſcendue des cieux ſur la terre pour abrutir l'homme, mais pour l'annoblir; ne viole point ta fin glorieuſe; tu te détruirois de tes mains, & tu deviendrois ton propre bourreau. Cette voix étoit celle de la Modération; elle embraſſa la Volupté, & la Volupté me parut plus radieuſe. Je la vis dans cette paiſible & parfaite jouiſſance qui eſt ſans trouble, ſans inquiétude, ſans emportement; le plaiſir n'étoit plus ce mouvement machinal qui fatigue les ſens plus qu'il ne les ſatisfait; il étoit auſſi durable que modéré; ſon ivreſſe tranquille ne tranſportant point l'ame, n'empêchoit pas ſes ſublimes fonctions, & aucune loi n'étant violée, la Nature répandoit

ſes largeſſes dans l'ame heureuſe qui l'avoit reſpectée.

O tendre, ô ſoigneuſe mere, m'écriai-je tout à coup en reculant d'horreur! quel horrible revers! que vois-je? quelles ſont ces flammes livides qui tombent de ton flambeau? comment oſent-elles ſe mêler & ternir l'éclat des flammes brillantes de la Volupté! Nature! que ta beauté eſt flétrie! ciel! que de malheureux périſſent en ſe livrant à leur ardeur! cette flamme impure ſort-elle des gouffres infernaux? elle en porte avec elle tous les tourmens. L'homme atteint de cette vapeur empoiſonnée, abhorre ſon exiſtence, la perpétue avec horreur, & tranſmet ſon déſeſpoir dans toute ſa race infortunée; il friſſonne en embraſſant le plaiſir, & il y cede pour ſon malheur. Comment oſes tu couronner ſon ouvrage, & donner la vie à des innocens qui, un jour, maudiront juſtement & leur pere & toi? Je vois l'adoleſcent dans l'âge de l'imprudence, de la fougue & du

plaiſir, réceler à ſon inſû ce poiſon dans ſes veines; il le communique innocemment à ſa tendre amante; ils périſſent dans la fleur de leurs beaux jours; ils meurent dans des ſupplices ſolitaires, & le poids de la honte vient aggraver celui de la douleur. Il eſt d'autres fléaux, mais du moins, la peſte s'annonce, & n'a qu'un cours paſſager; la famine préſente quelques reſſources, & n'anéantit point l'eſpoir; l'incendie de la guerre s'arrête; les volcans tonnent avant de vomir leurs feux; celui-ci plus épouvantable, ſemble immortel; il s'eſt répandu ſur toute la terre ſous l'appât perfide de la volupté. Feu dévorant & caché, il mine la race entiere des hommes; il l'infecte en ſilence d'un venin horrible; il détruit le plaiſir qui eſt plus que la vie; il corrompt le ſeul bien conſolateur mêlé à la foule de nos maux; il frappe l'innocence, & dans elle, les générations futures. Nous ſerions trop heureux, s'il ouvroit tout à coup les abymes de la mort;

mais, non, le pur lait que tu distilles se tourne dans ton propre sein, en un poison lent, & tes mammelles ne cessent d'abreuver tes enfans de ce breuvage homicide & douloureux.

Mon fils! me répondit la Nature, n'insulte pas aux plaies dont je suis couverte, & dont je gémis la premiere. Dieu, a permis au mal d'épancher son amertume dans mon sein, & je le sentis en même tems déchiré en plusieurs endroits par les dents aigues de ce bourreau renaissant. J'avois caché cette peste dans des isles presque inaccessibles; l'imprudente audace des hommes à tout franchi. Que je fus consternée, lorsque je vis l'avide Européen porter la désolation au sein de l'Amérique, & dans ce même sang innocent qu'il avoit versé par torrens, voulant transmettre son sang barbare! Il en fut puni, & l'Amérique est vengée. Les progrès de la contagion furent aussi rapides qu'affreux; je me crus perdue, & j'élevai mes regards vers ce séjour,

où

où la Juſtice ſévere & la miſéricorde ſouriante, les bras entrelacés, ſoutiennent enſemble le trône de l'Éternel dans tout l'éclat de ſa majeſté ; il daigna faire ſigne à l'Eſpérance, & cette avant-couriere du bonheur vint, me ſoutint dans ſes bras, & le baume de ſes paroles entra dans mes bleſſures. Fille ſenſible de l'Etre éternel, me dit-elle, confie-toi entierement en ſa clémence ; le plan du Créateur eſt vaſte, & il ne t'eſt pas permis de tout connoître ; la ſoumiſſion & le courage, voilà tes devoirs & tes vertus. Si le fer brûlant de la douleur purifie ta chair, c'eſt l'opération d'un inſtant ; elle ſe réduit à une minutte imperceptible, en comparaiſon des ſiécles qui doivent s'écouler. Tu es devant Dieu, ô Nature ! comme un enfant eſt devant ſa mere ; elle ſemble quelquefois l'abandonner un moment pour voir de quel côté il tournera la tête ; mais s'il ſourit, s'il étend vers elle ſes foibles bras, comme vers ſon unique aſyle ; alors elle court le re-

prendre dans ſes bras maternels, elle le preſſe avec plus d'amour contre ſon ſein; elle l'appelle à jamais ſon cher fils, ſon fils bien-aimé, qui l'a reconnue, qui lui a ſouri tendrement & avec confiance.

Encore un inſtant, te dis-je, & tu ſeras initiée dans tous les ſecrets de l'Etre ſuprême, & tu liras le plan de la création dans ſon ſein lumineux, & tu ne trouveras plus ni d'ombres, ni de nuages, & tu ſaiſiras Dieu lui-même. Le mal phyſique eſt le marteau qui frappe ſur l'éternité, pour en faire jaillir la ſource du bien moral... Un bruit diſcordant & plaintif me réveilla tout à coup; il partoit de la chambre voiſine, où j'avois laiſſé ces amans malheureux, dont l'aventure m'avoit ſi vivement intéreſſé la veille. J'accours. Quelle ſcène terrible & touchante! un homme enflammé de fureur, & que je reconnus pour le pere de cette jeune femme, vouloit l'étrangler de ſes mains; ſon amant le retenoit d'un bras vigou-

reux, & sembloit, en le ménageant, le contenir de toute sa force. Tour-à tour, il prioit & combattoit; il paroissoit à la fois & le dieu protecteur de cette femme éplorée, & un fils suppliant & soumis. Toute la maison étoit accourue au bruit; plusieurs gens qu'échauffoit la voix de ce pere furieux s'efforçoient de se rendre maîtres du jeune homme, tandis que les autres spectateurs, émus, attendris, prenoient sa défense. Cependant aux ordres d'un Exempt muni d'un pouvoir redoutable, & qu'il fit connoître, au front courroucé d'un pere qui réclamoit les droits qu'il avoit sur sa fille, tout céda; la force eut son effet. On sépara les deux amans qui se tenoient étroitement embrassés. Je les vis tomber du comble du désespoir dans le silence morne de la douleur; ils paroissoient anéantis, & comme deux victimes qu'on va traîner au supplice.

J'apperçus l'enfant nouveau né à demi éveillé par ce tumulte, & qui

ſe débattoit dans ſon berceau. Encore agité de mon ſonge, & plein de l'image de la Nature, un mouvement extraordinaire m'inſpire. Tout à coup, je prends cet enfant dans mes bras, & le préſentant à ce pere inflexible : Monſieur, lui dis-je, d'une voix ferme, voici un enfant qui a beſoin d'un pere ; c'eſt votre ſang qui fait palpiter ſon jeune cœur, & ce cœur doit un jour bénir celui qui aura pris ſoin de ſa foibleſſe, ou déteſter celui qui l'aura abandonné. Voilà celui dans qui vous devez revivre, & dont la voix fera un jour ou votre gloire ou votre opprobre. Voyez cet innocent que votre barbarie veut priver de tout ; voulez-vous qu'il vous maudiſſe ! Le crime de votre fille eſt d'avoir cédé à un mouvement qui vous a maîtriſé vous même plus d'une fois, & que vous n'avez pû dompter. Elle a mis au monde ſans votre aveu, peut-être ſans le ſien, un fils qui ne doit point être coupable à vos yeux ; il ne tient qu'à vous de réparer cette

faute, & de légitimer ce fils qui doit vous chérir & vous reſpecter. Des préjugés cruels vous feront-ils ſacrifier ce que vous avez de plus cher dans le monde ? quant à ce jeune homme, il aime, il eſt aimé ; il vous offre une main vertueuſe ; quelles richeſſes demandez-vous donc ? Ah ! le ſourire de cet enfant, avouez-le, a plus de charme & de valeur qu'un triſte monceau d'or. Sa mere eſt votre fille ; c'eſt un cœur nouveau que vous acquérez. Quel autre titre doit porter le pere de cet enfant que celui de ſon époux ? il le mérite, puiſqu'il en a rempli les devoirs ; eſtimez ſon courage, & cette ame ſenſible & fiere qui vous aime malgré vos rigueurs.

Ce pere encore plus frappé de l'aſpect de cet enfant que de mon diſcours, reſtoit immobile en le contemplant. Il étoit plus d'à moitié développé de ſes langes ; & ſoit l'effet du moment ou d'un heureux hazard, il fixoit ſon ayeul avec la même douceur qu'il fixoit ſa mere. Il lui tendoit

même en souriant deux petites mains innocentes. Je me hazardai à le remettre dans ses bras. Voilà son asyle, m'écriai je, il est dans le sein de la Nature, il n'en sortira pas! ce sein ne se fermera point à ses pleurs. Ah! pourroit-il le rebuter? Son visage commençoit déjà à trahir l'émotion de son cœur; il s'efforçoit vainement de la déguiser. Dans ce premier trouble, il ne put s'empêcher d'approcher cet enfant de sa bouche, & de le baiser. La mere désolée, attentive à tous ces mouvemens, saisit cet instant; elle se jetta à ses pieds, & d'une main soutenant son enfant, le pressant contre le visage d'un pere, elle prit sa main de l'autre, & l'arrosa d'un torrent de larmes. Le jeune homme, quoiqu'un peu éloigné, mit lui-même un genou en terre, & moi debout, les yeux humides, les bras étendus, j'excitois ce pere déjà ébranlé, à la pitié & à la commisération. Il ne tarda pas à porter une main à ses yeux pour en essuyer une larme;

& gardant un silence qui présageoit quelque grand événement : Tu m'as vaincu, dit il tout à coup à sa fille ; je ne m'attendois pas à ce coup de tonnerre. Il vient du Ciel ; c'est lui qui conduit tout ; qu'il soit béni à jamais. Leve-toi, je n'ai plus de courroux, je te pardonne, & je sens que mes larmes se mêlent aux tiennes.... Cet enfant.... Ah !... Laisse-moi, tu m'attendris trop.... Prends ton fils, il devient le mien... Aimez moi tous les deux. Il dit ; & baisant cet enfant avec un nouveau transport, il le remit dans les bras de sa mere. Alors le jeune homme osa s'avancer, prendre sa main, & la baiser d'un air respectueux ; & moi cédant à la force du moment, je tombai à ses genoux, comme si j'eusse été son propre fils, comme s'il m'eût accordé ma grace. Il ne nous releva point ; il pleura long-tems, il pleura abondamment, se cachant le visage, retournant par intervalle au berceau de l'enfant qu'il considéroit avec des yeux étonnés,

attendris; & tous les témoins de cette ſcène, interdits & touchés, étoient livrés aux divers mouvemens de la ſurpriſe, de la tendreſſe, & de la joie.

L'amour & la reconnoiſſance ne ſe manifeſterent jamais par des expreſſions plus vives & plus touchantes; autant la fureur éclatoit une heure auparavant, autant le triomphe de la Nature victorieuſe étoit paiſible & attendriſſant. Ce pere ſi dur, ſi inflexible, paroiſſoit honteux des excès où il s'étoit livré; ſa confuſion entre un fils, une fille & un petit fils, formoit un tableau qui demanderoit un autre pinceau que le mien. Ce fut ainſi que le geſte d'un enfant innocent, déſarma la colere d'un homme irrité, & que tout autre auroit tenté vainement de fléchir. O Nature! ô Nature, diſois-je tout bas, voilà de tes jeux; tu as tiré le fil ſecret qui unit le cœur de tous tes enfans, & tes enfans t'ont obéi! Il faut revenir à toi pour être ſenſible, pour être humain, pour être

heureux. Le pere ne pouvoit rassasier sa vûe de cet enfant chéri, qui avoit fait tomber toute sa fureur; il revenoit vingt fois le caresser; le cœur d'une mere jouissoit de ce spectacle, & n'en perdoit pas une circonstance. Il se promettoit déjà le plaisir de le présenter à toute sa famille. La mere essuyoit ses larmes, mais celles-ci étoient d'allégresse. Le jeune homme vint m'embrasser en silence; & moi satisfait de la victoire de la Nature, je partis, emportant le plaisir délicieux d'avoir vu tout changer au gré de leurs vœux & des miens.

SONGE NEUVIEME.

De la Fortune & de la Gloire.

LE ſceptre de Morphée avoit touché mes paupieres ; les noirs ſoucis, les inquiétudes voltigeoient loin de moi. Tout, juſques à mon amour, goûtoit avec mon cœur les charmes du repos. Tout à coup un peuple de fantômes vient frapper mon imagination, mais bientôt elle démêle un ſyſtême régulier dans cette ſcène tumultueuſe, & tel eſt le tableau fidele que ma mémoire en a conſervé... Je me trouvois dans un temple rempli d'un peuple immenſe ; j'entendois de tout côté ces mots : Elle va paroître... la voilà.... non.... oui.... c'eſt elle.... non. On alloit, on venoit, on ſe coudoyoit. Hommes & femmes, jeunes & vieux, magiſtrats & gens de guerre, artiſans, citoyens, étrangers, tout étoit en mouvement,

comme en confusion. Tout à coup, ce ne fut qu'un cri. Je tournai la tête, & je vis une femme nue, un bandeau sur les yeux; elle avoit un pied sur une roue qui tournoit avec une rapidité inconcevable; dessous on lisoit cette inscription; *A la Souveraine de l'univers.* Aussi-tôt toutes les bienséances furent anéanties; on se heurtoit sans ménagement, & moi-même entraîné dans la foule, j'étois forcé d'obéir à son énorme impulsion. On crioit à mes oreilles, à moi, à moi, à votre plus fidele serviteur, à votre esclave. O Déesse, regardez-moi, je rampe, je flatte, je sers depuis dix ans; & tous les visages m'offroient alors quelque chose d'avide, de dur & de rebutant. On fouloit aux pieds sans miséricorde ceux qui étoient tombés. Cependant des piéces d'or pleuvoient de toute part; il suffisoit d'en ramasser une pour être riche; elle se multiplioit dans la main de celui qui la possédoit, mais personne ne se contentoit d'une seule.

Les uns se plaignoient des rigueurs de la Déesse, les autres sembloient puiser une nouvelle fureur, dès qu'ils avoient obtenu quelque bienfait; mais elle, sans s'embarrasser ni de leurs éloges, ni de leurs reproches, ni de leurs clameurs, distribuoit toujours en tournant, les dons divers qu'elle avoit à faire à cette foule empressée. La plupart étoient trompeurs. Celui-ci croit ramasser un trésor, & n'amasse que le goût des chimeres & de la prodigalité; celui-là en se bâtissant un palais, se prépare le poison que lui destine son avide héritier. Au flux & reflux continuel qui me pressoit, je n'avois rien de plus précieux à desirer que de sauver ma fragile existence. Tandis qu'une joie folle éclatoit à ma droite, des larmes de rage couloient à ma gauche. Ni la beauté, ni les mœurs, ni l'esprit, n'attiroient l'attention de l'aveugle Déesse. Le plus fort, le plus adroit, ou, pour mieux dire, le plus fourbe, ravissoit ses présens. Chacun élevoit en l'air un

morceau de papier qui contenoit ſes demandes ; c'étoient autant de placets. J'en lûs pluſieurs ; le premier portoit : O Déeſſe ! je n'ai que cent mille livres de rente, comment voulez-vous que je vive ; je dépenſe cela en porcelaines & en magots ; ô vous, qui faites les heureux du ſiécle, permettez ſeulement que j'affame une Province, & mes affaires iront bien. Un autre diſoit : Déeſſe ! un homme de ma naiſſance & de mon rang devroit-il ſe trouver dans cette bagarre ! ne feroit-ce point à vous à venir au-devant de moi ! & à quoi ſervent les loix, ſi ce n'eſt à m'aſſurer en paix l'oiſive opulence qu'il eſt de ma grandeur de prodiguer à ceux qui ſauront flatter mes caprices ! Celui d'une jeune fille s'énonçoit ainſi : ô Déeſſe, un amant, quand même il ne devroit pas être mon mari, ou un mari, quand même il ne devroit pas être mon amant ! Celui d'un Poëte : Vous qui tenez le Dieu Plutus aſſis ſur vos genoux, & qui le careſſez familiere-

ment, je ne demande point que vous lui difiez quelque chose en ma faveur; faites seulement marcher la persuasion, votre compagne fidelle, & ce petit amour aîlé qui ne vous abandonne point: que je trouve grace devant les Histrions & les Laïs, dont l'insolente ignorance n'a plus de bornes; que ma piéce soit jouée & applaudie, afin que seulement deux ou trois de mes confreres en crevent de dépit: ô Fortune! vous présidez plus que toute autre Deesse aux représentations nouvelles; faites luire sur ma tête, dans ce jour terrible, la bénigne influence de votre étoile.

Un autre. Je suis arrivé, ô Déesse, des rives de la Garonne, dans la Ville du monde la plus florissante, celle où l'on s'intrigue le plus, où l'on s'agite davantage, où l'on employe toutes sortes de moyens pour s'avancer & s'enrichir, où régnent les vices les plus éclatans, &, ce qui est plus aimable encore, l'art de les faire chérir ou estimer; j'ai eu toute l'es-

fronterie poſſible, j'ai menti comme on ne ment pas; j'ai inceſſamment parlé de moi, j'ai relevé mon frêle mérite avec toute l'adreſſe imaginable; hélas! je n'ai point réuſſi : ô Déeſſe! n'eſt-il plus de ſots, n'eſt-il plus de dupes dans cette Ville immenſe! & s'il y a quelques gens ſenſés qui devinent les fripons au premier coup d'œil, par quelle fatalité les ai-je rencontrés? je ſerois donc le premier de ma race & de mon pays à qui l'impudence n'aura ſervi de rien!

Un autre encore. Mon protecteur me promene & me joue depuis quinze ans, ô ſourde Déeſſe! je le mépriſe, mais je ne manque pas une ſeule audience où je le loue en face; je me charge des commiſſions les plus affligeantes & les plus onéreuſes; je lui dédie mes livres; je mange à ſa table tant qu'il y a un couvert de reſte; je me fais auſſi petit qu'il s'imagine être grand; que faire donc! je n'ai ni femme, ni fille, ni ſœur, ni niéce, ni couſine : ô Déeſſe! tire une parente

de ma côte, & que le barbare s'attendrisse!

Le dernier disoit : Je voudrois échanger mon honneur, mon nom, & ma probité, contre un peu d'argent, & je ne trouve personne pour m'en débarrasser. Ma foi, si cela continue, je serai obligé de garder mon nom, mon honneur, & ma probité.

Tous ces placets que soulevoient tant de mains suppliantes, étoient tous aussi fous, aussi bas, aussi extravagans; ils contenoient des plaintes outrées, des vœux chimériques, des projets bizarres. Tout à coup un homme surchargé de dorure, dit en se retirant de la foule : Messieurs les mal adroits, écoutez; j'ai fait mes affaires, suivez-moi; soyez mes humbles complaisans. Je tiens table ouverte, parce que cela m'amuse; quiconque voudra venir manger sera bien venu, soit qu'il m'amuse, soit même qu'il ne m'amuse pas; entendez-vous? Aussi-tôt le personnage fut entouré; curieux, je suivis la foule, & nous

entrâmes chez Mirmon ; c'étoit un palais où le goût le disputoit à la magnificence ; le travail des ameublemens étoit exquis, & le luxe y étoit recherché. D'un côté le génie déployoit sur la toile, ce qu'il a de plus majestueux & de plus tendre ; de l'autre le grotesque étaloit ses bambochades, & ses autres inventions modernes. Le nombre des esclaves égaloit les caprices du maître ; pour lui, enivré de son opulence, il se regardoit comme un des premiers citoyens ; il rappelloit souvent l'obscurité de son origine ; mais (qui le croiroit) par un sentiment d'orgueil. Quel chemin, j'ai fait disoit-il ; cela n'arrive qu'à ceux qui, comme moi, ont le talent de s'élever. Les sots demeurent l'œil étonné, la bouche béante ; l'homme qui connoît le local, perce & rompt toutes les digues. On l'envie, & c'est un hommage qu'on rend à son adresse. Un flatteur parasite lui répondoit : Dans tous les lieux, on ne vante que votre bon goût, l'arrangement de

votre maiſon, la délicateſſe de votre table; tout le monde applaudit aux talens ſupérieurs qui vous diſtinguent du reſte des mortels, & c'eſt à vous de jouir de cette fortune qui, en ſoulevant le coin de ſon bandeau, vous a apperçu dans la foule, & a recompenſé votre prodigieux mérite.

A table, enflé des louanges qu'il recevoit, il parloit de tout, & ſe piquoit, non-ſeulement d'aimer paſſionnément les beaux Arts, mais encore de s'y connoître. J'y aurois infailliblement excellé, ſi je m'y étois appliqué, diſoit-il d'un ton preſque convaincant; mais j'ai choiſi le parti ſolide, & je n'ai point lieu de m'en repentir. Actuellement je puis m'ouvrir une autre carriere; quand on a ſû prendre les voies les plus fines, les plus ingénieuſes pour s'enrichir, on n'eſt pas, je crois, mal habile à trouver les routes du Parnaſſe. D'une voix unanime, chacun lui proteſtoit qu'il ne tenoit qu'à lui d'être poëte, muſicien, peintre, graveur, archi-

tecte, traducteur, comédien, enfin tout ce qu'il voudroit être, auſſi parfaitement qu'il avoit été excellent monopoleur.

Je ſortis; & guidé une ſeconde fois par une invincible curioſité, je rentrai dans le temple, mais je m'arrêtai ſous le portique, ne voulant obſerver que de loin le tumulte effroyable que faiſoient les intéreſſés. J'apperçus un homme d'un extérieur ſimple, d'un port noble & ouvert; il ne ſongeoit pas à ſe mêler parmi la foule; au contraire, appuyé ſur une colonne, il regardoit d'un œil triſte ces combats odieux; il diſoit en ſoupirant, & par intervalle: Quelle race mépriſable! quelle multitude dévouée au plus vil eſclavage! ces malheureux ne connoiſſent d'autre divinité que la Fortune; voyez cet empreſſement, ces paſſions furieuſes; elles n'ont jamais été ſi vives pour la gloire ou pour la vertu. On voit juſqu'aux miniſtres des autels, abandonner leurs demeures tranquilles, & les philoſophes, les hautes ſpécula-

tions de leur cabinet ; on n'a que du mépris pour la ſageſſe ; on préfere les richeſſes au mérite & aux talens. Tout décroît, tout s'efface, tout annonce une ruine prochaine. Les ames n'ont ni force, ni aſſiette, ni vigueur ; la vie morale des États dépérit & s'éteint. Le Pontife du temple de la Fortune, le front orné de ſa thiare, qui ſe promenoit alors, entendit ces mots : il étoit ſuperbement vêtu, ſes doigts étoient chargés de bagues, ſes habits étoient couverts de diamans. Il répondit à l'inconnu avec ce ton léger qui convenoit à ſon extérieur : C'eſt bien dommage, Monſieur le frondeur, mais cela eſt ainſi ; les hommes ſont ridicules, extravagans, foibles, malheureux ; ils ſont nés tels ; conſidérez l'homme en détail, ſon entendement eſt obſcurci par mille erreurs ; il commence à ſe tromper dès qu'il commence à penſer ; pourquoi ? parce qu'il a trouvé l'ordre naturel des choſes renverſé. Le gage de tous les biens s'eſt trouvé fixé dans un métal jaune ;

il le poursuit avidement comme l'échange de tous les plaisirs ; l'homme veut être absolument heureux, il ne sait pas, selon vous, en quoi consiste le bonheur ; d'accord, il l'a bonnement placé à embellir sa retraite, à y répandre l'abondance, & toutes les commodités de la vie, à jouir de toutes les sensations que lui apporte en foule la Nature obéissante au pouvoir de l'or. Il est déraisonnable de penser ainsi, je l'avoue ; il a tort d'être sensible, & d'aimer la volupté ; plaignons-le de ce goût infortuné. - Quoi ! reprit l'autre, peu de chose lui suffira ; ses besoins seront bornés ; il n'aura qu'un estomac & qu'un instant à vivre, & il ne pourra connoître la modération, la tempérance, l'équité ; il obéira à toutes les sensations capricieuses que lui dicteront les saillies d'une imagination enflammée ; il sacrifiera, s'il le faut, l'univers entier pour le chatouillement agréable d'une fibre. Non, une injustice si criante & si cruelle ne peut être autorisée que

par ceux qui en ſont les complices. Si mon bras ne peut abattre ces coloſſes d'orgueil & d'inhumanité, ma voix les maudira. Miſérable Fortune, ſois maudite à jamais! - Elle eſt au-deſſus du murmure des hommes, répondit paiſiblement le Pontife; il faut que le reſſort qui fait mouvoir le monde moral ait tout le jeu, d'où dépendent ſa force, ſa durée, & ſon éclat. Il faut que la ſocieté, qui n'eſt qu'une fermentation perpétuelle, pour ne pas tomber dans un état d'inertie, éprouve cette ſecouſſe vive qui ſe communique à ſes membres, & leur procure la chaleur & la vie. Cette inégalité, qui vous ſemble monſtrueuſe, eſt le principe actif des êtres; ce ſont les plus viles paſſions qui fécondent le riche tableau de l'univers. Parmi les combinaiſons infinies d'Etres qui exiſtent, il en doit exiſter de toutes les ſortes. L'animal hideux bourſoufflé d'un venin livide occupe ſa place, & dans la fange ne ſauroit être l'aigle fier qui s'éleve dans la pure

région des airs. - Vous ne me prouverez jamais, qu'il faille que des millions d'hommes rampent dans l'obscure misere, pour nourrir le luxe scandaleux des favoris de votre indigne Déesse ; cœurs barbares & aveuglés qui ne jouissent pas même de ce qu'ils raviſſent à l'indigence! Ces hommes cruels ne se réconcilieront jamais avec l'auguste morale, avec cette morale touchante, éternelle, qui dans tous les tems, les condamnera, & vengera les torts faits à la foiblesse par ces tyrans qui demain vont rentrer dans la poudre & dans l'ignominie. Mais, si l'or & l'argent sont en effet la source du bonheur, pourquoi ne sont-ils pas la récompense du bon esprit, de la vertu, de l'honneur, de la probité? Pourquoi la pauvreté & l'obscurité sont-elles le partage des gens de bien & de mérite? - Eh! d'après votre aveu, n'ont-ils pas reçu des dons plus précieux? peuvent-ils, doivent-ils tout avoir? Et dans l'état actuel des choses, n'êtes-vous pas heureux

que des hommes avides courent les mers, & s'expoſent à des périls ſans nombre, pour enrichir la patrie des tréſors d'un nouveau monde? ne jouiſſez-vous pas vous-même d'une portion de ces biens, & n'en jouiſſez-vous pas autant qu'eux? Ils ont des monceaux d'or! mais avez-vous compté toutes les peines qu'ils ont eſſuyées? ſans un aveuglement ſurnaturel, auroient-ils fait un pas, ſe ſeroient-ils fatigués dans l'eſpoir incertain de ſe repoſer? Un Criton ſe charge de l'approviſionnement de nos magaſins en tems de guerre, il ſe dévoue volontairement à l'indignation publique pour le plaiſir d'élever un palais; l'autre ſe rend monopoleur, prend en main tous les deniers publics, s'en rend dépoſitaire, au riſque de voir le glaive de Thémis s'appeſantir un jour ſur ſa tête; & tous ces ſoins, ces embarras, pour ſe procurer une opulence enviée, mépriſée, & trop ſouvent dangereuſe. Je crois qu'un philoſophe devroit encore les remercier;

car enfin, dans une ſituation extrême, l'État a eu grand beſoin de leur activité; l'État étoit perdu, ſans doute, s'il n'y avoit eu alors que des gens paiſibles & modérés. Otez les moyens de fortune, le patriotiſme eſt un mot vuide de ſens, l'émulation & l'induſtrie ceſſeront entierement; l'opulence entre donc dans l'ordre politique, qui, lui même, eſt une nuance de l'ordre univerſel. La carriere eſt ouverte à tous, & les efforts hardis ſont preſque toujours couronnés. Ces excès ſeront condamnables dans la théorie d'un Empire parfaitement policé; mais où exiſte-t il? Remue-t-on la matiere morte ſans levier? les Nations n'ont-elles pas beſoin d'un levain, qui, poiſon par lui-même, étend leur ſphere, ſert à la circulation, leur donne une ſorte de vie & de mouvement? & ſi le bien qu'il produit eſt mélangé de mal, quel eſt l'ordre de choſes où ces élémens oppoſés ne ſe rencontrent pas. Au figuré comme au phyſique, rien ne prépare

plus la corruption des choſes, que cet état paiſible qu'on nomme égalité, & qui annonce la mort de la République. - Vous avez des idées & des raiſons de gouvernement & de police, que je n'ai pas; mais je connois quelque choſe d'antérieur aux gouvernemens; c'eſt la juſtice, l'honneur, la probité; car, vous l'avouerez, la cupidité rompt aiſément les liens que ces vertus impoſent aux hommes; & l'exemple de ceux qui ſe plongent dans le luxe ſera contagieux. Que deviendront alors ces appuis ſacrés du genre humain? - Ces vertus brilleront d'un nouvel éclat, & quand il n'y auroit que la foule des mécontens pour les admirer! - L'inhumaine avarice plaiſante quelquefois, mais toujours baſſement. S'il eſt permis de ſe procurer le néceſſaire, autant eſt-on vil & coupable en recherchant le ſuperflu, ſi ce n'eſt pour le répandre auſſi-tôt; en cauſant la miſere des peuples, on ſe rend digne de leur mépris. Il ne faut qu'écouter la voix de la Na-

tion, pour entendre ſon arrêt. Le premier devoir de l'homme eſt de reconnoître les bornes qu'il doit aſſigner à ſes deſirs. - Les impulſions du cœur humain ſont comme celles de la Nature, elles ſont fortes & rapides; & pour mieux frapper le but, elle le paſſe quelquefois. Foible & riſible vertu, raiſon encore plus foible, vous n'avez jamais eu la force de réſiſter à l'appas ſéduiſant des richeſſes: à leur approche votre faſte tombe, les deſirs reprennent leur cours avec plus de véhémence; ils avoient été ſuſpendus, parce que rien ne déterminoit leur pente, mais il étoit contre leur nature de remonter vers leur ſource; d'ailleurs la cupidité réciproque des hommes, leur ſert mutuellement de poids & d'équilibre, & s'il eſt rompu, il ne tarde gueres à ſe réparer. Tous les mortels ſont égaux aux yeux de la Fortune, voilà pourquoi elle diſtribue au hazard ſes bienfaits. De deux hommes courageux l'un monte ſur le trône, l'autre ſur l'échafaud; elle les

voit du même œil régner ou mourir dans les tortures. Si les hommes vertueux, ſi les hommes de génie la recherchoient, elle récompenſeroit, ſans doute, leur aſſiduité ; mais il faut toujours un peu mériter la Fortune, & il eſt plus doux de s'emporter contre elle, que de ployer ſous cette Déeſſe, qui, reine du genre humain, a le droit de le traiter à ſon gré. - Quoi ! vous ne connoiſſez pas même la fierté attachée à la vertu, ſachez qu'elle ne ſait rien demander ; que ſolliciter avec éclat eſt un aviliſſement qui l'outrage. Contente de ſa médiocrité, elle ne vient point groſſir une cour profane ; ſon bonheur eſt dans l'accompliſſement de ſes devoirs ; ils lui ſont plus chers que toutes les richeſſes qu'elle pourroit acquérir ; elle connoît cette paix qui accompagne la modération des deſirs ; elle ſait jouir, mais elle ſait auſſi ſupporter la privation ſans murmurer. Si les récompenſes que la Fortune accorde étoient proportionnées au tems que

l'on a employé, aux soins qu'on s'est donné, & sur-tout aux vrais services rendus à la patrie, alors je ferois le premier à fléchir les genoux devant cette divinité juste. - Je vois que des idées d'une perfection chimérique vous dominent; la Nature, je le répete, nous donne des desirs sans bornes. - C'est à nous, s'il est vrai, de rectifier les désordres de la Nature. - Eh! le pouvons-nous? - Je le crois. - Mais, du moins, la Fortune n'est-elle pas un moyen pour obliger, & à ce seul titre, ne devroit-elle pas être chere au philosophe. - Celui qui ne sait obliger qu'avec de l'or, n'obligera jamais : les mortels les plus indigens sont ceux qui rendent à leurs semblables les plus grands services. Le cœur s'endurcit dès qu'il se voit indépendant des calamités générales; c'est un homme dans le port qui contemple un vaisseau battu par l'orage; ce n'est pour lui qu'un spectacle. Je veux être pauvre par goût, pour conserver plus sûrement ma sensibilité &

ma vertu. - Je vois que nous ne nous entendrons pas. - Je le vois avec douleur. Insensés mortels ! reprit le sage d'un ton elevé, est-il possible que vous ne puissiez rien tirer de votre propre fond, rien trouver dans votre pensée, dans la fermeté de votre ame, dans votre amour pour la vertu, dequoi vous rendre heureux ? Le bonheur est en nous, dans des actions bonnes, légitimes, que notre cœur avoue avec complaisance. Faut il que vous vous adressiez sans cesse à cette Déesse volage, changeante, capricieuse, qui gouverne en despote aveugle, & qui ne vous caresse que pour vous précipiter dans les abymes de la folie & de l'imprudence ! A ces mots, le Pontife sourit, & lui prenant la main, il voulut lui mettre au doigt un diamant d'un prix très considérable. Le sage retira sa main sans courroux, & souriant à son tour, il dit : Que prétendez vous faire ? c'est pour les enfans que ces bagatelles sont faites ; amusez-les avec des diamans,

des pierres bigarrées, des rubans de diverſes couleurs; il faut les diſtraire pour les empêcher de jetter un œil ſérieux ſur cette valeur imaginaire qui les éblouit & les trompe; c'eſt bien de l'or & de l'argent dont j'ai beſoin. Vertus fieres! courage d'eſprit inébranlable! étude profonde qui tranſportez la vie de l'homme dans la penſée, venez à moi, rempliſſez mon ame; que je mette à profit cet inſtant qui m'eſt donné, & qui s'écoule dans la profondeur de l'éternité, qu'il ne ſoit pas perdu pour moi, que je vive tout entier, que je me plonge dans ces idées juſtes & élevées, propres à fortifier l'ame, contre les malheurs inévitables de la vie. Tels ſont les tréſors, qui, ſeuls, ont quelque prix, & que je brûle d'acquérir. Cependant pour reconnoître le bien que vous me vouliez, marchez ſur mes pas, & que je vous montre à mon tour le ſéjour où je préſide.

Je les ſuivis tout ému. Le ton, la

démarche, le courroux noble de ce ſage m'avoit frappé; il nous introduiſit dans un temple majeſtueux tout éclatant de lumiere; on n'y voyoit point de foule; le marbre vivifié préſentoit de toute part les ſtatues de pluſieurs grands hommes; elles portoient le caractere & le feu de leurs ames. L'expreſſion étoit inimitable; le cizeau avoit donné le mouvement; ils avoient été peu connus pendant leur vie, à leur mort le cri de l'admiration avoit fait voler leurs noms ſous ces voûtes auguſtes; une multitude de lampes deſcendoit de ce nouvel empirée, & la clarté qu'elles répandent ne doit jamais finir. Au milieu, je vis un corps immenſe formé d'une ſubſtance purement aërienne, c'étoit l'image de la Poſtérité reconnoiſſante. Elle étoit à genoux devant un diadême, un bâton de commandant & un livre. C'étoit la couronne de Henri, le ſceptre de Turenne, & l'Eſprit des Loix. A ſa droite étoit le buſte de Socrate, en face celui de Richardſon.

Là, se promenoient les Solon, les Épaminondas, les deux Brutus, avec les Fabius, les Scipions, les Catons, les Antonins. Là, sont les héros qui ont eu la véritable grandeur d'ame, les écrivains illustres, les sages de tous les tems; leur extérieur simple, & leur air modeste, annonçoit la simplicité & la candeur de leurs ames; ils disoient à la Postérité : Déesse, nous n'avons jamais cherché vos louanges, nous n'avons jamais desiré vos présens. La plus pure récompense de nos actions, a été dans le plaisir que nous avons goûté à les faire. Pour suivre la vertu, on n'a besoin que de l'amour de la vertu même.

La Postérité répondoit : Vous vivrez éternellement, vous, mes vrais amis; je veux que tous les humains vous connoissent & vous respectent. Mon plus grand plaisir sera de divulguer vos vertus: arrachés pour toujours au sommeil léthargique de la mort, les filles de mémoire célébreront vos grandes actions. Aussi tôt une céleste

harmonie se fit entendre; elle s'éleva lentement dans les airs, & par une gradation bien ménagée, elle frappa la voûte sonore du temple, & de-là se répandit dans l'univers. Il n'est point d'oreille qui ne soit enchantée d'un si beau concert. Je sentis l'ivresse délicieuse que les Muses font couler dans les cœurs sensibles. Ah! je suis dans le temple de la Gloire, m'écriai-je; je ne vois ici ni conquérans, ni ambitieux, ni tous ces fléaux de la terre que la crainte a déifiés; je vois les vertus éminentes, les talens extraordinaires, qui font le charme & la consolation du genre humain. Quelles sont viles les inclinations de ceux qui méprisent la gloire!

Plus ces grands hommes avoient été maltraités de la Fortune, plus ils répandoient d'éclat. Le Tasse & Milton couronnés des mêmes lauriers, rioient des coups impuissans que leur avoit portés le sort; ils fouloient aux pieds la face ignoble de leurs Zoïles. Le Pontife du temple de la Fortune

baiſſoit un œil confus. Ces fronts rayonnans avoient ſur les cœurs une autorité ſi douce, ſi naturelle, & ſi puiſſante ; ils attiroient tellement le reſpect & l'amour, que les cœurs les plus vicieux redoutoient leur mépris. Le ſage éleva ſa voix, qui retentiſſoit avec majeſté ſous ces voûtes élevées, & dit : La gloire ne naît point de l'orgueil, de l'ambition, du faſte, de la puiſſance, ou de l'intrigue ; ſi l'on ſe proſterne devant l'idole du pouvoir, les démonſtrations de ce reſpect ſont paſſageres & forcées ; il faut des vertus diſtinguées, il faut des talens reconnus, pour obtenir ce ſuffrage public, qui récompenſe dignement ; c'eſt lui qui acquitte la dette que l'homme ne peut plus payer. La gloire ne conſiſte point à éterniſer des ſyllabes, mais à laiſſer un grand exemple ; elle ſe dérobe aux pourſuites empreſſées, & elle ſe plaît à couronner l'homme ſimple & modeſte, qui, chaque jour, a développé ſes vertus avec la chaîne de ſes devoirs. Vous

retrouvez ici ce brave & généreux Phocion, qui, après avoir commandé des armées nombreuſes, vit la vieilleſſe & l'indigence le ſaiſir ſous ſes lauriers. Il mourut pauvre, il mourut abandonné : quelle fin plus glorieuſe ! Vous voyez encore cet Ariſtide, cet homme juſte par excellence ; il ſuivit conſtamment ſes devoirs, il fut banni ; il ne ſe prêta point aux caprices du peuple, aux ſéductions des magiſtrats. Le ſort réſervé à la vertu l'attendoit. Contemplez Catinat, ſon héroïſme guerrier, ſa philoſophie tranquille ; il diſoit dans ſa retraite : J'ai ſervi ma patrie avec zele & avec courage ; dès qu'elle a jugé que mes ſervices lui étoient inutiles, j'ai commencé à vivre pour moi-même ; les vœux les plus ardens de mon cœur ſeront toujours pour elle. Ce grand homme dans ſa diſgrace ineſpérée n'avoit rien à ſe reprocher ; ſes ennemis qui ne ſavoient agir que par des voies détournées, triomphoient de ſon obſcurité ; il

leur oppoſoit ſa vertu, & cette égalité d'ame que la vertu ſeule peut inſpirer. Plus bas, vous voyez ce Fenelon, qui, dans le ſéjour de la haine, dans le tourbillon des paſſions fougueuſes, regagna par la modération cette paix que la fureur jalouſe voulut lui faire perdre. Tels ſont les hommes qui méritent l'admiration des ſiécles. On voudra leur reſſembler, ils ſerviront de modele, ils formeront de grandes ames qui ne ſont pas encore nées.

Maintenant, que les Lucullus, que les Craſſus, que les Monopoleurs jouiſſent de leur fortune, qu'ils raſſemblent autour d'eux toutes les voluptés ſenſuelles que procurent les richeſſes, que la foule des plaiſirs ne les abandonne jamais! Qu'ils ayent l'aiſance, l'agréable, & même le ſuperflu; j'y conſens; tel eſt leur lot. Perſonne de bien né n'enviera, je crois, leur coupable opulence; mais auſſi qu'une barriere éternelle les ſépare de ceux qui ont eu l'honneur pour

pesfective, pour aliment, & pour but de leurs travaux : qu'ils ne se trouvent jamais sur la même ligne, avec le magistrat qui veille à la conservation des loix, avec le guerrier dont le moindre effort est de braver la mort, avec l'écrivain illustre qui ajoute aux pensées de son siécle, & à celles du genre humain. Eh! quelle seroit la récompense des vertus désintéressées, patriotiques, si la même monnoie payoit l'homme vénal & le héros! Que la tache imprimée sur les mains qui levent les impôts publics, ne puisse être effacée par des fleuves d'or ; que les distinctions honorables ne leur appartiennent jamais, qu'elles jouissent de tout, excepté de l'appanage des grands hommes.

Le Pontife de la Fortune, humilié, vaincu, sentoit dans ces paroles une force à laquelle il ne pouvoit répondre. - Eh! quels sont donc les plaisirs attachés à cette gloire que vous vantez tant? - C'est le secret des grandes ames, répondit le Pontife du tem-

ple de la Gloire ; ceux qui l'adorent ſont heureux par elle : la Fortune s'épuiſe & s'affoiblit en ſe partageant ; la Gloire eſt un patrimoine auſſi étendu qu'il eſt inépuiſable ; la couronne d'un vainqueur ne fait aucun tort aux palmes que moiſſonne un autre vainqueur. Il eſt ſur la terre des hommes dont le nom flatte mon oreille ; je les attends ici, pour les recevoir, les embraſſer, & étendre avec eux l'empire de la penſée, de la raiſon, de la vertu. A ces mots, un feu divin s'alluma dans ſes yeux : je le fixai plus attentivement ; quel étrange contraſte m'offrirent ces deux perſonnages ſi oppoſés ! le Pontife du temple de la Fortune étoit Bourvalais ; celui du temple de la Gloire étoit Corneille !

SONGE DIXIEME.

Le Ruiſſeau Philoſophique.

L'AURORE naiſſante mene avec elle les ſonges véritables ; c'eſt dans ce tems précieux où le ſommeil eſt plus pur & moins terreſtre, qu'il étale aux yeux de l'ame, les myſteres les plus heureux. Je voyois des pyramides ſemblables aux pyramides fameuſes d'Égypte ; mais elles n'avoient pas été conſtruites pour renfermer avec une oſtentation groſſiere des cadavres noircis & deſſechés : elles me parurent couvertes de caracteres inconnus, gravés d'une maniere ineffaçable. Je voulois déchifrer ces caracteres faits pour braver la main dévorante du tems, & je ne pouvois en venir à bout ; je m'affligeois, lorſqu'une Déeſſe jeune & belle deſcendit vers moi ; ſon front quoique charmant étoit ſérieux ; elle tenoit un vaſe de

criſtal de roche d'une beauté unique ; & verſa ſur mes yeux une liqueur forte qui me cauſa d'abord une vive douleur ; mais un moment après il me ſembla qu'il tomboit de mes yeux un bandeau. Tu vois, me dit-elle, le dépôt des connoiſſances humaines, à l'abri des coups du deſpotiſme & de la ſuperſtition ; ce monument atteſtera à l'avenir, qu'il eſt encore des ames libres & fieres ; nul ne peut y porter la vûe avec des yeux faſcinés de préjugés vulgaires : un jour plus pur te luit ; lis, & n'abuſe point de la raiſon pour corrompre la Nature.

J'attachai mes regards ſur une des façades qui regardoit l'orient, & je lus les choſes ſuivantes :

L'homme eſt né pour connoître ; dès qu'il fut jetté dans l'univers, & qu'il vit le ſoleil commencer ſon cours immuable, dès qu'il porta les yeux ſur les objets variés de la Nature, & ſes regards ſur lui-même, & que plus étonné encore, il apperçut toute la profondeur de ſon être, alors

il fit uſage de cette penſée puiſſante qui le diſtingua des animaux. Il voulut pénétrer ce qui l'environnoit, & ſavoir quel rang lui avoit aſſigné l'Auteur de toute choſe. Ses premiers pas porterent l'empreinte d'un génie ambitieux, qui méconnoît ſa foibleſſe, & préſume trop de ſes forces. Mais les idées de l'eſprit humain ſont comme ces fleuves humbles dans leur origine; ils s'avancent, ils s'accroiſſent à meſure qu'ils parcourent un plus vaſte terrein; & c'eſt à travers mille erreurs, que la philoſophie a marché vers le ſentier étroit de la vérité.

Chez les Égyptiens, chez les Perſes, dans l'Inde & l'Éthiopie, l'opinion porta long-tems le nom de philoſophie. Ces premiers efforts furent impuiſſans; mais ils conduiſirent l'homme pas à pas à ſe méfier de ce qu'il croyoit ſavoir le mieux. Il devint plus fort par degrés, & ſa marche fut plus aſſurée. Vint un homme enfin d'une ame grande, d'un eſprit juſte & dé-

cidé aux choſes importantes, cet homme étoit Socrate ; il dédaigna tous les ſyſtêmes phyſiques, ſpéculations aſſez frivoles ; il appliqua ſa vûe ſur un nouvel univers, plus utile à connoître, ſur le cœur de l'homme, ſcène immenſe qu'il pénétra dans toute ſon étendue. Il voulut rendre les hommes bons plutôt que ſavans, ramener leur imagination égarée dans les régions des cieux ſur eux-mêmes, ſur le vrai bonheur de la vie, ſur leurs devoirs, ſur les rapports qui les lient tant à l'Etre ſuprême qu'à leurs ſemblables. Platon, ſon diſciple, s'éleva en même tems au trône du Créateur, & de ce point de vûe élevé, il appercevoit la terre comme un point. Ce n'étoit point la détermination des orbes céleſtes qui fixoit ſes regards, c'étoit la beauté immuable, éternelle, qui, empreinte ſur la face de l'univers, ſe réfléchit dans chaque production créée ; il remontoit vers la cauſe premiere, vers cette cauſe univerſelle & indépendante, dont toutes

les autres dérivent. Il examinoit comment l'Etre souverain a imprimé un principe de vie à la matiere, & comme par sa puissance infinie, il l'a rendue propre à exécuter les effets les plus admirables.

Ces beaux jours de la philosophie furent de courte durée ; l'Opinion reprit son ancien empire. Cette capricieuse Déesse, amoureuse d'une folle indépendance, ne fut plus dirigée que par l'envie de se singulariser. Elle devint téméraire, ayant brisé un joug utile. A la voix, l'insenté Pyrron produit son doute absurde. Aristote vient, & subjugue l'univers, ou, pour mieux dire, le couvre de ténebres pendant vingt siécles. On idolâtre un jargon barbare, on se prosterne devant de vaines subtilités ; la philosophie n'est plus qu'un son bizarre que multiplie & répete sans cesse le même écho. L'opinion régnant à sa place avoit usurpé son nom, & se paroit de ses attributs extérieurs ; elle affectoit une mâle assurance, une har-

dieſſe ſans bornes, mais elle découvroit ſa foibleſſe, elle n'étoit jamais la même ; des oracles contradictoires ſortoient de ſes lévres. Fauſſe & inconſtante, elle avoit un eſprit d'orgueil & de deſpotiſme qui la rendoit non moins redoutable que ridicule.

Les chefs de ces prétendues ſectes philoſophiques vouloient, à ſon exemple, régner impérieuſement ſur toutes les volontés ; mais ces deſpotes ſont bien prêts à ſe voir précipiter du trône de l'illuſion. La vraie philoſophie n'exige point des hommages forcés. On vit ces hommes orgueilleux ſe dégrader, juſqu'à ſe laiſſer conduire par les vûes d'un intérêt ſordide ; on les vit ſous les noms de Paracelſe, de Cardan, d'Agrippa, ſe pénétrer l'eſprit d'une horreur myſtérieuſe & ſacrée, s'abandonner à la magie, chercher la ſageſſe dans la tranſmutation des élémens, comme ſi, aux yeux du philoſophe, l'or, ſource de tous crimes, n'étoit pas le plus vil des métaux. Ils prétendoient faire

agir à leur gré toute la Nature; ils croyoient commander à ces êtres doués d'intelligence, qui, selon eux, servoient de milieu proportionnel entre l'homme & le Créateur, mais leur cerveau en délire n'enfantoit que des fantômes, dont ils se rendoient le premier jouet.

Si l'on dressoit des autels à l'imagination, on encenseroit ces édifices brillans, mais qu'un regard de la raison détruit. On feroit grace à l'absurdité, pour admirer un magnifique tableau de fantaisie; mais la philosophie dédaigne tout ce qui ne porte pas le caractere immuable de l'évidence.

La philosophie étoit donc ensevelie sous les ruines de la profane Grèce, avec presque tous les autres arts. Elle voulut sortir de dessous ces débris, & visiter de nouveaux climats. Elle se déguisa sous la forme d'un ruisseau clair & limpide, mais dont rien ne pouvoit arrêter le cours. Il perçoit les monts, les rochers, & l'abyme des

mers. Malgré tous les obſtacles, on le vit arroſer ſucceſſivement les pays qu'il voulut gratifier de ſes eaux fécondes. D'abord, il ſe fit jour dans la ſuperbe Rome, parmi ces fiers conquérans, qui ſembloient vouloir ſe refuſer à tout autre art qu'à celui des combats. Ciceron y but la veille qu'il compoſa ſon traité des devoirs de l'homme, & ſon traité non moins admirable de la Nature des Dieux. Seneque à la cour d'un tyran oſa y tremper ſes lévres, & il roidit ſon ame contre les horribles attentats qui affligeoient ſes yeux; il y puiſa cette fermeté ſtoïque qui l'accompagna dans les bras de la mort. Ce ruiſſeau merveilleux fuyoit par une averſion inſurmontable les pays où le deſpotiſme tient ſon trône ſtupide; il formoit mille circuits, mille détours, pour éviter ces tribunaux de ſang, où ſiége l'extravagance barbare, & ces palais dorés où la ſottiſe prend le maſque de la grandeur. Il ſe plaiſoit à arroſer une terre libre & les bords

d'une cabane obſcure, où vivoit quelque ſage retiré qui cultivoit en paix ſa raiſon, loin du tumulte & des grands, adorant le ſeul Dieu de la Nature à la vûe des tableaux qui l'animent & l'embelliſſent. Alors, ce ſage uſoit en ſilence de ſes eaux bienfaiſantes, & ne conſidéroit qu'avec mépris ces fleuves ſuperbes qui portent les tréſors de l'avarice....

Ici, mon œil ne put lire davantage, & j'entendis une voix qui me dit: Regarde à droite. Je regardai & je découvris avec une volupté ſinguliere les bords du ruiſſeau philoſophique; les arbres qui le couronnoient étoient élancés dans les airs, & ſembloient percer la nue; leurs racines abreuvées de cette onde vivifiante, nourriſſoient la pompe de leurs têtes ſuperbes; c'étoit la hardieſſe & l'énergie de la Nature qui ſe déployoit librement ſous la voûte des cieux; l'ombre & le ſilence inſpiroient à l'ame une douce tranquillité; les paſſions ſembloient ſe calmer & ſe mettre dans

un

un ſage équilibre ; tous les objets ſe montrant ſous leur vrai point de vûe, n'avoient d'autre valeur que celle que la Nature leur avoit aſſignée.

Mon œil, ſi je l'oſe dire, étoit formé pour le reconnoître ; car il ſe cachoit à cette foule qui chérit l'erreur & l'eſclavage, par crainte ou par foibleſſe. Il demeuroit inviſible à cette troupe ſervile qui baiſe les fers dont on a chargé ſes mains, pour peu que ces fers ſoient dorés. Cette eau pure, tranſparente, couloit ſur une molle arêne, & dans un lit paiſible ; mais cette eau avoit cela de propre, qu'il falloit être bien diſpoſé d'eſprit, & avoir l'entendement ſain, pour en uſer avec fruit. Sans cette préparation ſalutaire, elle cauſoit des vertiges de tête, & ce mal ne ſe diſſipoit, que les infortunés n'euſſent rendus certaines impuretés, dont l'odeur leur étoit auſſi agréable qu'elle étoit inſupportable aux autres. Le grand nombre de ceux qui en avoient bû, n'en avoient rapporté qu'un long

étourdiſſement, faute des diſpoſitions préalables.

Auſſi liſoit on ſur des écriteaux ſemés à divers intervalles :

Vous tous qui accourez ici pour vous y déſaltérer, vous êtes avertis que l'eau du Ruiſſeau philoſophique eſt un poiſon qui rend fou & ridicule, ou un élixir divin qui éleve l'homme au-deſſus de lui-même ; on invite donc ceux qui n'ont pas le jugement bien formé, à fuir cette poiſſon ; on leur donne cet avis charitable pour l'intérêt de leur gloire & de leur repos ; elle n'opere que ſur les ames bien préparées à la recevoir.

Il me fut permis d'embraſſer d'un coup d'œil le cours de cette ſource étonnante ; elle arroſoit l'Angleterre, la France & l'Allemagne. Les autres États buvoient encore des eaux bourbeuſes ; & pour comble d'aveuglement, ils idolâtroient ce limon groſſier. Le premier qui fût goûter avec fruit de cette onde ſalutaire au ſein de ma patrie, étoit Deſcartes. Je le

vis penché sur ces bords, l'esprit plongé dans une méditation douce & profonde ; il avoit pris une méthode préparatoire qui lui réussit admirablement. Cependant emporté par la bonté de ces eaux, il me parut qu'il en avoit un peu trop usé ; c'étoit alors qu'il s'écrioit : Qu'on me donne de la matiere & du mouvement, & je vais donner l'être à un monde infini. Tout à coup son imagination impétueuse enfantoit d'immenses tourbillons, plaçoit dans leur centre des soleils à son gré, & les faisoit mouvoir selon les loix qu'il leur traçoit. Je vis son rival rendu plus sage par son exemple. Il usa de cette boisson divine avec une précaution géométrique ; d'un souffle il fit disparoître cet édifice magique, & lui substitua un vuide infini, où les corps célestes, élancés en droite ligne dès le commencement, & attirés l'un vers l'autre par un penchant inexplicable, décrivoient une ligne courbe pour obéir à ces deux forces opposées. Il avoit forcé l'alge-

bre de prêter ſon ſecours à la géométrie ; il fit l'heureuſe application de la géométrie & de la phyſique au ſyſtême de l'univers. Il voyoit la lumiere s'élançant du ſoleil, ſe répandant dans l'eſpace plus vîte que l'éclair, & inondant en un inſtant les mondes, réjouis par ſa préſence. Le priſme en main, il la décompoſoit, & ſembloit dire aux cieux : Tout ce qui eſt dans le domaine de l'homme appartient à ſon intelligence !

Un génie illimité l'avoit précédé; mais ſans avoir fait d'auſſi admirables découvertes, il ſe plaçoit à ſes côtés. Plein de ces eaux ſalutaires, d'un trait libre & vigoureux il traçoit la généalogie des connoiſſances humaines; il tenoit en main le fil de toutes les ſciences. Son cerveau noblement échauffé, enfantoit avec précipitation une pépiniere d'idées hardies & fécondes, & leur développement ſera l'ouvrage de pluſieurs générations.

Un autre philoſophe plus moderne but plus ſagement, car il avoit à ob-

ſerver la nature de l'ame, & il avoit beſoin de toute ſa réflexion. Il marchoit lentement, & à pas comptés, le bâton d'aveugle en main, & ſondant le terrein ſur lequel il devoit s'appuyer. Si on lui reproche de n'avoir pas fait un grand chemin, du moins la route par où il a paſſé eſt ſûre, & l'on peut y marcher après lui en toute confiance.

Plus loin un philoſophe de l'Allemagne n'étoit pas ſi modéré ; il buvoit extraordinairement. Il eſt vrai qu'il avoit la tête extrêmement forte ; l'immenſité de ſon génie épouvante ou écraſe notre foibleſſe, il raiſonnoit de toutes choſes. Hiſtorien, antiquaire, étymologiſte, phyſicien, mathématicien, orateur, juriſconſulte, il ne dédaigna pas même de faire des vers. Si jamais l'opinion, que nous avons pluſieurs ames, ſe renouvelle, on pourra citer cet homme merveilleux comme un phénomene moral.

Pourquoi ſes éleves ſe ſont-ils écar-

tés de la sageſſe du maître? Pourquoi ont ils outré ſes erreurs? Que n'ont-ils lû les monitoires qui bordent le ruiſſeau? Ils crurent qu'il ne s'agiſſoit que de boire & d'écrire. Ils burent, ils écrivirent, & l'on vit naître des axiomes, des poſtulata, des corollaires, des ſcholies, & tout l'ancien jargon de l'école, & le principe de la raiſon ſuffiſante, & celui de contradiction, & celui d'indiſcernable, & les êtres ſimples, & les monades, & ces beaux mots remplirent le vuide de toutes les têtes qui ſe ſoucient moins de comprendre les choſes que de les entaſſer ſans choix, tandis qu'ils laſſerent & accablerent ces gens de bonne foi qui, en toute choſe, exigent quelque clarté.

Sur cette rive tranquille, j'apperçus le philoſophe de Malmeſbury; ſi ſes écrits attriſtent mon ame, ſi je ne puis goûter ce détracteur de la nature humaine, cette oppoſition de ſentimens n'éteint point à mes yeux ſon génie. Il avoit reçu de la Nature

cette hardieſſe de penſer, ſi rare & ſi dangereuſe; mais trop ſyſtématique, il plioit tous les faits particuliers à ſes hypotheſes hazardées. Auſtere & vigoureux, il me parut outré dans ſes principes. Sans doute en voyant ſa patrie inondée de ſang, & tous les tableaux du crime & du malheur environner ſes yeux, il jugea que l'homme étoit un être méchant, & que l'état de Nature étoit un état de guerre. Ces triſtes erreurs n'empêcherent pas qu'il ne fut honnête-homme & citoyen zélé. D'ailleurs, perſonne n'a fait mieux ſentir que lui la ſainteté des loix, & les avantages de la formation des ſociétés.

Pour effacer le chagrin qu'il avoit imprimé en mon ame, je fixai avec complaiſance cet ami des ames ſenſibles, cet émule de Platon, ce profond Shafteſbury, dont l'imagination vive & brillante étoit toujours aſſervie à la raiſon & à la ſageſſe. Comme il ſourioit noblement! comme il attachoit ſes regards ſur l'image de la vertu!

l'expreſſion de ſa plume en étoit plus touchante. Il embraſſoit la carriere des événemens heureux & malheureux, qui forment le tableau de la vie humaine; & meſurant le terme du plaiſir qui nous a été accordé, & celui de la douleur que notre ſenſibilité peut ſupporter, il diſoit à l'homme : Pourquoi nous plaindre des infortunes de la vie? n'eſt-ce point l'Etre ſuprême qui conduit d'une main également ſage & puiſſante la chaîne qui lie enſemble & meut tous les êtres? Pouvons-nous nous attendre que pour nous favoriſer dans un tems borné, il renverſera l'ordre immenſe de la Nature, ordre établi par lui-même? Tandis que notre exiſtence eſt imparfaite & fragile, oſerons nous ſoupirer après un bonheur ſans mélange? tout eſt limité hors le ſein éternel qui nous a conçu. Il n'a pû ſe refuſer à produire tout être capable de devenir heureux; pourquoi donc quelque privation répandroit-elle de l'amertume ſur nos jours? Pourquoi notre

esprit s'égareroit-il dans des desirs sans bornes? Oublierons-nous qui nous sommes, & que tout ce que nous avons reçu est à titre de don? Compterons-nous pour rien l'honneur inestimable d'avoir apperçu l'Etre infini? Loin d'exhaler des plaintes inutiles que la Nature n'entend point, en poursuivant le cours qui lui a été tracé, attendons patiemment quelle sera la fin de notre être. Le bonheur d'un pere dépend du bonheur des enfans qui lui sont soumis....

Mais je n'oublierai pas mon ami Montaigne, que je chéris autant que Moliere; je vis le bon-homme qui se baignoit tout nud dans le Ruisseau philosophique. Il se promenoit sans dessein, ne sachant où il alloit, obéissant à la derniere sensation qu'il éprouvoit. Tantôt il voloit après un papillon, tantôt il réfléchissoit à propos de rien; si une racine d'arbre le faisoit trébucher, il revenoit à sa gaieté naturelle; il s'en alloit souriant nonchalamment au souffle léger du zéphyr;

mais il avoit tant de graces dans tout ce qu'il faiſoit, qu'on lui auroit pardonné encore de plus grandes irrégularités. Les effuſions de ſon cœur ingénieux renferment ce que la Nature offre de plus fin & de plus exquis. Il ne me parloit que des choſes qu'il avoit ſenties, & il m'obligeoit de les ſentir à mon tour. Que de naïveté, de force & de ſimplicité! Ceux qui le prenoient pour un fou n'avoient ni diſcernement, ni droiture. Bon jour, lui dis-je, en le rencontrant, bon jour abrégé de la nature humaine, homme intéreſſant, homme vrai, ſage, ſans morgue, toi qui traças un tableau ſi fidele de l'entendement humain, de ſes folies, de ſes contradictions éternelles; quiconque n'eſt pas l'ennemi de l'humanité, ne pourra s'empêcher d'aimer à jamais & ton livre & toi.

Sur le bord de la rive oppoſée, j'appercus l'Alcide des philoſophes. Au lieu de maſſue, il tenoit une balance; ſa taille étoit giganteſque;

armé d'une dialectique invincible, il renverſoit une multitude de ſyſtêmes, & d'un air triomphant, mais non orgueilleux, il marchoit ſur leurs débris épars : les travaux de cet homme étonnant ſont comparables à ceux d'Hercule : il alloit détruiſant les monſtres & les chimeres ; il nétoya ces vaſtes harras d'où s'exhaloit une peſte mortelle. A ſon exemple, le héros moderne purgea cet amas de vieilles erreurs qui infeſtoient le champ de la raiſon. Athlete redoutable, il ſembloit tenir la victoire à ſes côtés, & la faire voler à ſon gré vers le parti qu'il lui plaiſoit de favoriſer. L'hiſtoire, les arts & la philoſophie paroiſſoient à ſes ordres lui ouvrir leurs inépuiſables tréſors. D'un coup d'œil, il appelloit les penſées & les événemens poſtérieurs, & cette immenſité de choſes ne troubloit point ſa vûe fixe & ſûre. Il jettoit dans le monde littéraire un éclat ſemblable à celui de cette comette fameuſe, qui étonna par ſa grandeur ;

& il eut de plus avec elle cette reſſemblance, que comme elle répandit dans la multitude des terreurs populaires, de même il effraya le vulgaire des philoſophes.

Je deſcendis le long de ce ruiſſeau fleuri. A quelques pas, je ne découvris plus perſonne, mais je remarquai une colonne triangulaire, couverte de caracteres fraîchement tracés; la curioſité me les fit lire, & voici le ſens de l'inſcription, que je prends la liberté de traduire:

A la mémoire des beaux Arts, qui, après pluſieurs ſiécles de fanatiſme & de barbarie, ſe ſont fait jour enfin dans ce Royaume. L'inſtant qui les vit naître a été pour-ainſi dire témoin de leur perfection; le cizeau, le burin, le pinceau étalerent de toute part leurs chef-d'œuvres, & les eaux d'Hypocrene furent tellement fréquentées, qu'elles en parurent taries; mais il reſtoit une ſcience vaſte à parcourir, ſans laquelle les autres ſont vaines. Vers le milieu de ce ſiécle un

vent heureux souffla tout à coup du côté de l'Angleterre, & porta la philosophie chez cette Nation frivole & inconstante, qui ne sembloit pas formée pour elle. Les hommes de génie qui ne paroissent appartenir à aucun pays, l'adopterent avec transport, & par degrés, la rendirent chere à un peuple qui d'abord voulût la méconnoître. Alors, on se mit à la recherche de ce Ruisseau merveilleux qui naguere couloit obscurément ; on s'empressa sur ses bords ; sous le siécle précédent, personne n'avoit pû, ou plutôt, n'avoit osé y boire publiquement. Je ne sais quel ton adulateur, timide, incertain, avoit saisi les meilleures plumes, les plus faites pour être indépendantes & libres ; les livres les plus éloquens étoient remplis de sophismes admirablement tissus. De misérables querelles étoient l'aliment des esprits nés pour éclairer le monde.

C'étoit le régne de la peinture, de la poësie, de l'éloquence, mais non celui de la philosophie. Il fallut

que le tems apprit à dédaigner ces argumens scholastiques, qui ne méritoient que la dérision. On se tourna vers des objets plus utiles; on sentit la nécessité de s'abreuver des eaux salutaires de cette source trop longtems négligée. Les progrès furent rapides, malgré le courroux puéril de ceux qui redoutoient les effets d'une boisson qui, comme le Népenthes, ouvroit les yeux de l'homme. Ils auroient bien voulu étouffer la pensée dans son sanctuaire, dessécher le Ruisseau, le sceller, ou du moins disposer des satellites tout le long de ses bords, mais cette source émanée du sein des Dieux ne recevoit aucun frein; elle renversoit les obstacles les plus puissans, & rien ne pouvoit détourner son cours. La marche des corps célestes n'a point un effet plus prompt & plus infaillible; d'ailleurs, quiconque a trempé une fois ses lévres dans cette onde pure, en conçoit un goût immortel, de même que celui qui jadis avoit goûté des eaux du Nil,

devoit en boire une seconde fois. Eh! quel est l'homme qui rejetteroit la vérité & la vertu, après avoir connu leurs délices? On n'a point à craindre sur ces rives fortunées les ingrats ni les déserteurs; aucun serment n'y lie les volontés; le pouvoir de la raison, l'amour de l'humanité, le goût de la sagesse, forment seuls un corps de ces hommes dispersés, qui connoissent trop leurs forces pour en chercher d'autres que celles qu'ils tiennent de leur propre génie.....

J'entendis un léger murmure, & je découvris un groupe de philosophes qui conversoient ensemble; leur voix éclatante résonnoit avec grace; leur démarche étoit libre, aisée & pleine de noblesse; un sourire socratique habitoit sur leurs lévres; l'élévation de leur pensée se peignoit sur leur front ouvert & serein; l'air qui les environnoit me parut plus radieux & plus pur; la Nature s'embellissoit autour d'eux. Un des premiers étoit l'auteur charmant des mondes, des oracles,

& de tant d'éloges admirables; je m'apperçus qu'il buvoit de très-petits coups, & même à différentes repriſes, de peur de nuire à ſa ſanté, qu'il chériſſoit beaucoup : il coloroit fréquemment la liqueur, & la préſentoit aux autres ſous un autre nom; il aimoit à boire, & il évitoit de paſſer pour buveur. Fin, prudent, diſcret, ou, pour lui rendre plus de juſtice, forcé de l'être, il déguiſoit ingénieuſement ſa penſée, & ſervoit la philoſophie, comme un homme qui, gêné par un état ſévere, adore en ſecret, & vit aux genoux de cette même beauté qu'il craindroit de ſaluer en public.

Un préſident de la même patrie que Montaigne, doué de ſon imagination active, mais plus ſage, plus méthodique, plus profond, but, & ſon œil devint perçant comme celui de l'aigle. Sa ſagacité rare & précieuſe débrouilla le cahos informe de ces actes, tantôt raiſonnés, tantôt arbitraires, qu'on nomme loix. Dans une

Théorie ſublime, il remonte à leur origine, il les ſuit, il les obſerve dans leur rapport, il indique leur vaſte enchaînement. Tandis que la raiſon humaine faiſoit entrer de toute part la lumiere dans les ſciences & les arts, il fut le premier qui ſut appliquer la philoſophie à la politique, comme à la ſcience la plus néceſſaire, la plus importante à l'homme; à celle qui tient le plus immédiatement à ſa liberté, à ſon bonheur propre & préſent. L'eſprit philoſophique avoit erré long-tems avant de frapper ce but utile; ce grand homme nous le découvrit avec tout l'éclat d'un génie créateur, & il a ſemblé dire à ceux qui viendront après lui : Braves compagnons, c'eſt ici que vous devez réunir tous vos efforts; c'eſt ici que vous devez bâtir les monumens éclatans de votre puiſſance. Il ne s'agit plus de vérités ſimplement curieuſes, ou ingénieuſement inutiles; il s'agit de la félicité des peuples, de la gloire des Souverains, des nœuds qui doivent

unir les hommes entre eux; il s'agit de la cauſe du genre humain; elle eſt remiſe à vos hardis travaux, & le motif eſt trop élevé, trop cher, trop généreux, pour douter de votre zele & de vos ſuccès.

De tous les philoſophes qui entouroient ce criſtal limpide, je crus reconnoître qu'il n'y avoit que ce grand homme qui eut jamais pû compoſer ce livre immortel, qui ne ceſſera d'être lû, médité, combattu, admiré, que lorſque la juſtice & la raiſon ſeront aſſiſes à la place des maîtres de la terre.

Quel eſt ce ſavant Naturaliſte qui tient en main une coupe d'or? il boit en regardant les cieux; ſon pinceau eſt noble, majeſtueux, touchant, comme la Nature dont il eſt le fidele hiſtorien. Toujours élevé ſans faſte, toujours grand ſans enflure, il tranſporte ſon lecteur parmi les ſpheres roulantes, au ſein de ces orbes immenſes que ſon œil embraſſe & meſure; puis rabaiſſant ſon vol, il le

conduit dans les laboratoires ſecrets, où la Nature cachée ſe montre encore plus admirable ; à chaque pas il inſtruit, il étonne ; mais lui, les miracles pompeux de la création lui ſemblent familiers, & il décrit l'univers, avec cet art ſimple qui annonce un génie au niveau de ſon ſujet. De quels traits il peint l'homme ! comme il le conſole de la vieilleſſe & de la mort ! quelle haute idée il lui donne des facultés de ſon ame ! elle ſourit de joie & d'admiration, en ſe plongeant dans ces idées tour-à-tour fortes & touchantes, & tout autre éloge devient, je crois, ſuperflu.

Non loin, un homme d'une tête vigoureuſe appaiſoit ſa ſoif ardente. Il buvoit avec tranſport, & ne pouvoit ſe déſaltérer ; la liqueur agiſſoit puiſſamment ſur ſon cerveau, mais, comme il le dit lui-même, on ne fera rien de grand, rien d'élevé, ſans un certain enthouſiaſme. Il eſt des ſecrets qui ne ſe révelent qu'aux ames brûlantes ; le ſentiment & l'idolâtrie des

beaux arts pénétroient vivement son cœur ; il étoit né pour leur donner des loix. Tantôt rapide, véhément & clair, son éloquence subjuguoit la pensée. Quelquefois obscur, mystérieux, & peut être à dessein, il échappoit à son lecteur. S'il montoit un moment sur la scène, il y portoit la morale touchante, & faisoit couler de douces larmes; il avoit tracé la meilleure poëtique connue; d'ailleurs, il avoit conçu, tracé, exécuté par son génie & son intrépide courage, le plus hardi, le plus beau monument que l'esprit humain ait jamais osé dresser. Là, sont rassemblées toutes les richesses de la raison; comme l'on dit que jadis dans le temple de Salomon étoient rassemblées toutes les richesses de la Nature. Cet édifice superbe qui immortalisera & son fondateur & la Nation, fut construit au milieu des tempêtes & des orages *. Quand la

* *Nota.* On n'entend faire ici l'éloge que de la partie des arts & des sciences humaines.

barbarie reviendra couvrir la face de la terre, c'eſt dans ce vaſte dépôt qu'on ira chercher les veſtiges des arts analyſés du coup d'œil du génie. Il atteſtera à la poſtérité la plus reculée, la perfection de l'eſprit humain, dans la connoiſſance même qu'il a acquiſe de ſon impuiſſance.

Il étoit ſuivi d'une foule ſavante qui buvoit à taſſe pleine; mais comme les eaux du Ruiſſeau philoſophique font dire juſqu'aux vérités qu'il faudroit taire, ils faiſoient cet aveu ſincere. » Nous avons mis à contribu-» tion tous les livres qui exiſtent; » nous ne naiſſons qu'après bien des » ſiécles écoulés; & ce n'eſt point » notre faute, ſi, avant nous, on a » penſé & dit des choſes qui entrent » dans la chaîne de nos idées. Tout » ce qui eſt bon nous appartient de » droit, & ſi c'eſt un larcin, un par-» fait déſintéreſſement auroit été plus » nuiſible «. Cela n'empêchoit pas qu'il n'y eut dans l'ouvrage une foule de vérités neuves, & que tout n'y

fut empreint de cet esprit philosophique, qui prête de la force & de la clarté aux moindres objets.

Mais je distinguai, sur tout, parmi eux, ce savant, aimable, modeste, généreux, dont la constance égala l'érudition, qui s'est occupé sans relâche de l'accompliſſement du grand projet, qui ne fut ébranlé ni par le cri des passions, ni par l'acharnement de la calomnie, qui ne vit que la gloire d'achever un monument utile au monde, & qui par son courage heureux partagera la reconnoissance dûe au fondateur.

Tous ces gens de Lettres, par la supériorité de leurs lumieres, par la noblesse de leurs vûes, par leur genre de vie honnête, tranquille & retiré, méritoient la considération publique. Peut-on trop le répéter? Ce sont les Lettres qui font fleurir une Nation, qui calment l'indocile esprit du fanatisme, qui répandent dans le cœur des hommes les régles de la droite raison, & les semences de douceur,

de vertu & d'humanité, ſi néceſſaires au repos des Souverains, & au bonheur de la ſociété.

Le confrere de ces hommes célébres ſe promenoit ſon Tacite en main. Il étudioit ſa maniere, il le traduiſoit, & les autres ne faiſoient que l'expliquer. Il prenoit ſon eſprit. Son ſtyle avoit de la netteté, de l'agrément, & une préciſion ſinguliere; il tempéroit preſque toujours la force de la liqueur d'une petite doſe de fineſſe. Connoiſſant bien ſon ſiécle, & ſa Nation, il avoit découvert que l'épigramme étoit la forme la plus heureuſe pour leur préſenter certaines vérités. On a peu vu de géometre réunir autant de connoiſſances, poſſéder autant de goût, avoir une vûe auſſi perçante, & une ſageſſe auſſi modérée; mais un don encore plus rare, c'eſt qu'il étoit bon plaiſant.

Senſible, impétueux, véhément, tenant en main tous les foudres de l'éloquence, reſſuſcitant la chaleur des Démoſthenes, & la profondeur des

Cicerons, un homme contemploit d'un œil avide le Ruiſſeau philoſophique, & diſoit : Eaux funeſtes, eaux empoiſonnées, pernicieuſes au genre humain, ſoyez maudites à jamais, & dans l'inſtant même il ſe baiſſoit pour en boire. C'étoit de l'huile verſée ſur un braſier ardent. Auſſi-tôt ſon imagination s'allume, elle devient riche & féconde; il exprime ſes idées avec une énergie toute nouvelle; la langue s'enrichit ſous ſa plume douée de force & de douceur; la philoſophie acquiert de nouveaux tréſors *. Sa marche eſt fiere, rapide, inexorable, mais quelquefois auſſi il tombe dans l'extrême. On ne peut lui refuſer le génie d'obſervation au plus haut degré, & le mérite d'avoir découvert des

* *Nota.* On ne ſe rend point ici l'apologiſte des ouvrages que les tribunaux ont proſcrit; on ne parle que de ceux qui n'ont point été repris par les juges en cette matiere.

des différences que le vulgaire des philosophes n'appercevoit pas. Quelles clameurs s'élevent autour de lui ! que de pygmées lui déclarent la guerre ! Inébranlable comme un colosse, tout l'orgueil des hommes ne peut rabaisser le sien, qui en devient plus fier & plus légitime ; son caractere se montre aussi inflexible que sa plume, & ses erreurs même semblent respectables, parce que le sentiment de l'humanité répand son feu sacré sur tous ses écrits. O qu'il étoit grand à mes yeux d'avoir disposé de son ame toute entiere & à son gré ! & qu'il est rare d'avoir conservé le vrai caractere que nous donna la Nature, parmi cette foule d'êtres imitateurs, singes tyranniques qui, tout en criant liberté, ne peuvent souffrir que ceux qui s'abâtardissent comme eux.

Il est vrai que l'eau philosophique avoit fait sur lui ce qu'un élixir puissant opere sur un vieillard ; elle sembloit l'avoir rajeuni. Alors pour défier l'objet de ses antiques amours, il avoit

composé un roman, l'ouvrage le plus extraordinaire qui soit dans notre langue; il y avoit mêlé la philosophie & l'amour, le raisonnement & la volupté; il avoit tracé des scènes séduisantes & des tableaux séveres. Ce roman inspiroit toutes les vertus; & l'ame humaine y étoit profondément pénétrée. O sensibilité! tous tes charmes, tous tes trésors sont dévoilés au grand jour. Non, l'amour n'est plus une passion terrestre, c'est une flamme divine, principe de tout héroïsme. Je te relirai, roman divin; j'ai cherché vainement dans quelque langue que ce fut, un modele ou un peintre semblable.

En face de ce génie singulier, je vis ce génie universel qui n'a point de rival dans l'antiquité. D'une main il tenoit une trompette, de l'autre un poignard, & le tambourin d'Érato se voyoit à ses pieds. Il mêloit habilement les ondes d'Hipocrene à celles du Ruisseau philosophique, & le concert de sa lyre étoit alors digne de

l'oreille des ſages. Il jettoit un regard ſur la Superſtition, l'Erreur & l'Ignorance, & ces divinités ténébreuſes fuyoient confondues. Elles ne pouvoient ſoutenir cet œil étincelant qui les pourſuivoit dans l'ombre. Héritier du bâton de Diogene, tantôt il en châtioit les plus inſolens, tantôt ſon ſourire perçant déconcertoit la gravité pédanteſque d'une foule de ſots, qui n'avoient pas même l'eſprit de le calomnier. Il avoit reçu de la Nature cet eſprit fin & ſubtil, qui effleure & approfondit, qui joue & raiſonne, qui plaiſante & inſtruit, qui tonne quelquefois, mais dans une nuée de fleurs. C'étoit la plus admirable tête, la mieux organiſée, la plus infatigable, la plus ſinguliérement ſpirituelle *. Il rendoit juſqu'à l'érudi-

* *Nota.* On n'a en vûe ici que les Ouvrages légers & poëtiques, qui caractériſent notre Auteur, & non ceux qui pourroient toucher à des objets reſpectables.

tion piquante; nouveau Lucien, il imprimoit le ſtigmate indélébile du ridicule, aux folies diverſes & variées dont abonde ce pauvre univers, & l'univers rioit du tableau. On ne vit jamais un philoſophe plus enjoué; à cet égard, quoiqu'en cheveux blancs il ſoutenoit preſque ſeul la gloire du nom François.

Quel eſt cet Anglois audacieux qui deſcend dans les plus profonds abymes de la métaphyſique, pour viſiter les fondemens de la morale & de l'évidence? Du fond de ce gouffre il s'écrie: Prenez garde à vous, foibles humains, tout va crouler; la maſſe de vos penſées repoſe ſur un ſable mouvant; un inſtant peut bouleverſer vos frêles opinions; il ne faudroit qu'une ſenſation de plus pour vous faire ſoutenir demain, & avec la même opiniâtreté, le contraire de ce que vous ſoutenez aujourd'hui. Ainſi il vouloit effrayer le genre humain, & lui faire accroire que ſes appuis n'étoient rien moins que ſolides; mais je ne ſais quelle conviction in-

time qui parloit à l'homme le plus groſſier, étoit plus forte que l'aſſemblage de ces ſubtilités. On n'épouſoit point la terreur panique qu'il vouloit répandre, & l'ordre moral paroiſſoit auſſi ſûrement établi que l'ordre phyſique. On ne craignoit pas plus le renverſement de l'un, que celui de l'autre. Une vûe trop fine, en s'arrêtant long-tems ſur le même objet, ſe trouve éblouie, & dégénere en une eſpece de cecité. Cet écrivain en fournit un exemple; ſa dialecte trop ſubtile viſe au pyrrhoniſme. Malheur au philoſophe qui ne s'échauffe ou ne s'attendrit jamais! s'il n'a point décidé ſa penſée, comment peut-il inſtruire ou toucher? d'ailleurs, il avoit écrit l'hiſtoire de ſon pays, non au gré de ſa Nation, mais, du moins, au gré du reſte de l'Europe. Tous ſes écrits portent l'empreinte d'un génie qui tantôt oſe trop, tantôt n'oſe pas aſſez; en les liſant il ſera bien plus facile, je crois, de les admirer que de les chérir.

Quel eſt celui qui porte une phyſionomie ſi douce, ſi aimable, ſi ſpirituelle? il abandonne une table couverte d'un tapis verd; il fuit à grands pas, & ſe ſauve de la ſombre caverne où il s'eſt trouvé ſurpris. Je le vois qui jette à droite & à gauche les ſacs d'argent dont il eſt chargé, pour voler plus promptement aux bords du Ruiſſeau. Là, il ſourit, il ſe mire avec complaiſance, il boit avec délices, il ſemble être dans ſon élément. Quelle voix tonnante s'écrie: Pourquoi a-t-il révélé des vérités terribles qu'il falloit enſevelir? Je répondrai: hélas! c'eſt que droit & ſincere, il a bû de cette eau toute pure & ſans mélange.... Mais doit-on oublier cette humanité profonde, cette bienveillance univerſelle, cette horreur du deſpotiſme, cet amour des vertus & des talens, cette candeur, cette élévation d'ame, qui ſe manifeſtent à chaque page; tout y fait tableau, tout y eſt peint ſous les couleurs les plus frappantes, & la force la plus heureuſe ſe marie à cet

enjouement léger, que j'appellerois volontiers le réſultat du coup d'œil du génie. La Poſtérité lui marquera la place honorable dûe à ſes talens * ; mais ce ſera vous, infortunés qu'il a comblés de bienfaits, ce ſera vous qui louerez dignement ce cœur généreux, fait pour ſervir de modele à tous les bienfaiteurs.

Où va cet obſervateur, ſa loupe en main ; il l'applique ſur le cœur de ſes concitoyens, non pour le plaiſir malin de ſurprendre leurs défauts, mais pour leur préſenter un miroir ſalutaire. Il ſaiſit les mœurs dominantes du ſiécle, au milieu de ces mœurs fugitives que l'on prend fauſſement pour elles, mais qui, comme les couleurs de l'iris, brillent & s'effacent. De plus, il préſide à la ma-

---

* *Nota.* Qu'on veuille bien ſe ſouvenir que l'on n'apprécie ce livre, comme les précédens, que du côté des talens littéraires ; pour le reſte, on ſe conforme aux déciſions publiques.

nufacture des vaſes dans leſquels on doit boire ; il prononce ſur la forme plus commode ou plus heureuſe qu'ils peuvent recevoir ; il n'aime point, ſur-tout, qu'on trouble les buveurs dans leur importante fonction ; & il crie *paix-là*, aux étourdis indiſcrets. La probité lui forme un caractere ferme, où la franchiſe éclate avec une ſimplicité noble.

A ſes côtés, deux voyageurs philoſophes fixerent mon attention. L'un, d'une main forte applatiſſoit la terre ; l'autre, à travers mille dangers, alloit interroger la Nature aux lieux où elle gardoit le ſilence depuis l'origine du Monde. Celui-ci ſembloit né pour parcourir le globe, & montrer à la terre ce que peut dans l'homme le deſir de connoître. Celui-là dans ſes vûes profondes ſondoit le régne myſtérieux de Vénus phyſique ; mais le premier plus heureux s'attachoit à la préſerver de cette maladie déſolante, qui flétrit la fleur de la beauté ; c'eſt à lui que nous devons en partie une

révolution heureuſe. Tous deux mettoient une chaleur ſinguliere dans leurs opinions ; mais celui qui avoit ſi bien calculé les plaiſirs & les peines de l'homme, auroit dû calculer auſſi les erreurs encore plus innombrables de ſon imagination. Je crois qu'alors il ſe ſeroit arrêté plus ſouvent, mais peut-être que la philoſophie y auroit perdu, car n'y a-t-il pas un plaiſir utile à conſidérer le jeu de toutes les idées poſſibles ?

Tu étois couché ſur ces bords, toi ſcrutateur ſavant, peu fait pour être lû par la multitude, toi, qui plongé dans les ombres de la pâle maladie, conſerve un eſprit ſingulierement doué de pénétration & de ſageſſe. Je te vis appréciant tous les ſyſtêmes, en choiſir le trait lumineux ; tu appercevois dans la Nature une uniformité conſtante, & depuis l'aſtre étincelant enfoncé dans les déſerts de l'eſpace, juſqu'au ver imperceptible, qui trouve ſa nourriture & ſon aſyle dans un grain de pouſſiere, tu déco-

vrois que les mêmes principes de vie, de reproduction, & de deſtruction, leur étoient communs. Tu poſſédes de plus une métaphyſique neuve & déliée. Lorſque tu parles de la Nature de Dieu, ta vûe profonde étonne; l'enchaînement de tes idées vaſtes paroît analogue au plan univerſel de l'univers, où tout eſt lié par des rapports préſens ou éloignés, mais toujours ſûrs & inébranlables : reçois mon hommage & pourſuis tes travaux.

Appuyé ſur une charrue ruſtique, un ſage méditoit à l'écart. Sur ſon front étoit écrit : *L'ami des hommes.* A ces caracteres ſacrés je fus ſaiſi de reſpect. Je lûs quelques feuillets épars autour de lui, & j'admirai cette ame fiere & ſenſible, qui défendoit avec tant de nobleſſe, de chaleur & de courage la cauſe ſi long-tems abandonnée des malheureux cultivateurs. Ce généreux citoyen s'écrioit : O Rois, ô Princes de la terre, venez tous; venez poſer votre couronne ſur

ce ſoc reſpectable, comme ſur une baſe inébranlable ; c'eſt du ſein de ce ſillon que jailliſſent la gloire, l'abondance & la ſplendeur des Empires. Tout à coup animé d'un zele patriotique, il pourſuivoit la flamme à la main ce peuple de vautours, acharnés ſur le cœur de la patrie, & tous les habitans du fleuve, en frappant des mains, applaudiſſoient à ſon courage. Ce n'étoit point l'amour d'une vaine renommée qui prêtoit de la force à ſon bras, c'étoit le cri impérieux de ſa conſcience qui ſe ſoulevoit à la vûe du foible opprimé, & du pauvre avili, découragé.

Un autre ſage trempoit ſa plume auſtere dans les ondes philoſophiques, & traçoit dans les entretiens d'un juſte de l'antiquité les devoirs des magiſtrats. Il exerçoit une cenſure ferme & utile ſur leurs mœurs ; il leur recommandoit l'intégrité, le ſacrifice des vains plaiſirs, & ſur-tout ce courage d'eſprit ſi rare, mais en même tems ſi néceſſaire aux interprêtes du

peuple. Enſuite il faiſoit voir les priviléges de la Nation, le contrat de ſes membres, l'origine de ſa grandeur, les cauſes qui pourroient hâter ou retarder ſa ruine. Par-tout le citoyen zélé, le politique profond, l'écrivain ſage, ſe faiſoit reconnoître & reſpecter.

Mais quel eſt ce héros qui deſcend dans le fond des cachots, un flambeau à la main; il releve les cheveux épars ſur le front d'un malheureux chargé de chaînes, & ſoulevant ſa tête abattue ſous le fardeau plus cruel du déſeſpoir, il s'écrie: Nature, humanité, patrie, vois un homme, un infortuné, un citoyen; s'il eſt coupable, pleure & reſpecte l'humanité dans celui même qui l'a outragée; s'il eſt innocent, frémis, & hâte-toi de briſer ſes fers. Ce philoſophe vertueux balançant le dommage des délits & la néceſſité des peines, établiſſoit un juſte équilibre qui pût aſſurer le repos civil ſans avoir recours à la cruauté. Il plaidoit avec force

en faveur de ces infortunés, victimes du démon de la propriété, qui ne doivent souvent leurs forfaits qu'à la dure insensibilité des riches. Tous les cœurs sensibles répondoient à ce cri élevé pour la premiere fois en faveur de cette classe d'hommes, qui, de quelque maniere qu'on les envisage, ont droit à notre pitié. Qui le croiroit? cette voix tendre & sublime s'élevoit du fond de l'Italie. O révolution non moins heureuse! un magistrat éloquent portoit l'accent victorieux de l'humanité en face des tribunaux, & à sa voix touchante, les pleurs de Thémis traversoient son bandeau.

Je retrouvai sur ces bords ce sage contemplateur, ce savant laborieux, qui n'a fait que passer sur la terre, & dont la mort a révélé le génie. Au milieu d'une vie agitée, & parmi des travaux qui ne donnoient rien à la gloire, il acquit des connoissances étendues. Il souleva le voile qui couvre l'antiquité, il débrouilla la my-

thologie, il détermina la forme du gouvernement le plus anciennement connu. Le ſpectacle aſſidu de la Nature, ſi capable d'enflammer toute ame née pour le grand, & le ſpectacle du malheur des habitans des campagnes, ſi triſte à voir, mais encore plus propre peut-être à élever le cœur de l'ami de l'humanité, lui inſpirerent des penſées fortes, grandes, & dignes du double objet qu'il avoit ſous les yeux. Honorons cette tombe où il jouit d'un repos qu'il n'eſt plus au pouvoir de ce monde de lui ravir !

Quel eſt ce vieillard aveugle * qui s'appuye avec tant de complaiſance ſur le bras de ſon conducteur ? Que ſon front eſt vénérable ! Que ſes paroles ſont douces & pleines de ſageſſe !

---

* *Nota.* Pour éviter toute mauvaiſe interprêtation des gens mal intentionnés, on déclare encore une fois que dans ce morceau, & dans les précédens, on n'a voulu louer que la partie approuvée de ces divers écrits, & qu'on n'a point voulu juſtifier ce qui a paru répréhenſible.

Il s'entretient utilement avec ce guide ingenieux. On ne parla jamais plus éloquemment en faveur des Monarques & des Monarchies. En les voyant, j'apperçois l'union de l'esprit & de la raison. Approchons, que j'écoute encore une fois ce bon vieillard. » Mes » amis, je le répete, un intolérant est » un méchant homme & un mauvais » citoyen; un méchant homme, en » ce qu'il tend à relâcher les liens qui » doivent unir les hommes; un mauvais citoyen, en ce qu'il voudroit » faire du Prince un persécuteur uniquement occupé à servir ses fureurs » particulieres. J'ai blanchi sous les » armes, je suis entré dans le conseil » des Rois, j'ai appris à connoître les » événemens, j'ai toujours reconnu » que tout citoyen qui vit paisiblement est un très-bon sujet qui mérite la protection des loix, que le » tourmenter au sujet de sa croyance, » est une injustice abominable aux » yeux de Dieu. Je suis dans un âge » tranquille, où les passions menson-

» geres ne fatiguent plus les ſens;
» mes yeux fermés à la lumiere ne
» ſont point diſtraits par les choſes
» de ce monde. Un vieux guerrier
» franc, droit & ſimple ne ſait com-
» battre que les ennemis, & ne veut
» parmi ſes concitoyens que concor-
» de, douceur & tolérance «.

Près de ce guide fidele s'avançoit un jeune homme à l'air noble, à la démarche fiere & tranquille; ſon organe avoit quelque choſe de pompeux, mais les choſes qu'il diſoit répondoient à ce ton élevé. Il portoit à ſon bras les portraits des Sully des Dagueſſeau, des Deſcartes, des Marc-Aurele, & ces portraits étoient ſi beaux, ſi reſſemblans, que ceux qui ne vouloient pas s'impoſer les devoirs ou les vertus de ces grands hommes, frémiſſoient à leur aſpect, de honte ou de courroux. Six couronnes brillantes ornoient ſon front, toutes faites pour l'immortalité; la flamme généreuſe de la vertu brilloit dans ſes écrits, & leur donnoit cette force &

cette chaleur qui ne ſont que le partage de ceux qui la chériſſent pour elle-même. La nobleſſe & l'élévation de ſon ame s'imprimoient à chaque ligne que ſa main traçoit; il jouiſſoit de l'eſtime publique, il la méritoit; & il avoit pour amis, ſes rivaux, ſes admirateurs, & ſon ſiécle.

Je lui diſois : Ami, il te reſte à fondre la ſtatue coloſſale du héros de la Ruſſie ; c'eſt à toi qu'il appartient de modeler en grand. L'airain bouillonne ſous les feux qu'allume le ſtatuaire ; c'eſt à la flamme de ton génie à vivifier tant de matériaux épars ; pourſuis ta noble entrepriſe. La connoiſſance des arts, les richeſſes de la philoſophie, les tréſors de l'imagination deviennent ton appanage.

Des poëtes, quoiqu'en très-petit nombre, venoient mêler quelques gouttes du Ruiſſeau philoſophique aux ondes du ſacré vallon ; mais tous ne ſavoient pas la mélanger avec la même habileté. Lucrece chez les anciens ; chez les Anglois, les Auteurs de l'eſ-

ſai ſur l'homme, & de ces complaintes immortelles adreſſées à la nuit *; & parmi nous la Fontaine, Moliere, l'Auteur de la Henriade, & celui qui traça dernierement l'admirable Épitre au peuple, paroiſſoient preſque ſeuls en poſſéder le rare ſecret. Chez les autres, la qualité de l'une ſembloit l'emporter ſur celle de l'autre, & où l'imagination trop brillante défiguroit la penſée, où la penſée ſeche étouffoit les graces de l'imagination.

Tandis que ces philoſophes s'enivroient du vrai nectar des Dieux, une foule auſſi inſenſée qu'impuiſſante & ridicule, crioit de deſſus les hauteurs qui couronnoient ce Ruiſſeau. Leurs yeux aveuglés ne ſavoient point le reconnoître; leur bouche groſſiere n'étoit point faite pour ſavourer ces eaux divines; ils vouloient par leurs

---

* *Nota.* Les nuits du Docteur Young, poëte Anglois, ouvrage rempli d'une poëſie ſublime. M. le Tourneur en va publier une traduction digne de l'original.

clameurs troubler les jours innocens & paisibles de ces hommes éclairés, dont le repos insultoit à leur folle inquiétude. Ils décochoient de petites aiguilles empoisonnées ; mais ces traits de plomb qu'ils lançoient, leur retomboient sur le pied, & le dépit leur faisoit jetter des cris enfantins. D'un côté, c'étoient de frivoles versificateurs, qui se lamentoient de ce qu'on ne lisoit plus leurs productions fastidieuses ; ils disoient que le goût étoit perdu, que l'esprit philosophique étoit la gelée destructive des fleurs embaumées qui ornoient nagueres le sein de la Nature ; mais ces imputations étoient fausses, rien ne donnant plus de force à la poësie que la vérité & la raison ; de l'autre, c'étoient de malheureux journalistes, des têtes étroites, des ignorans orgueilleux, des hommes brutaux, qui attaquoient ce qu'ils n'entendoient pas, qui insultoient aux premiers noms auxquels le public attachoit quelque estime, qui s'imaginoient enfin dans leur fureur im-

bécille, pouvoir paſſer un inſtant pour les rivaux de ceux dont il ſe rendoient audacieuſement les adverſaires. Ils ne recueilloient que cette attention paſſagere, que la malignité de l'homme accorde à ceux qui s'abandonnent au mépris public, en ſe livrant à l'odieux métier de la ſatyre, le dernier de tous les genres, devenu l'opprobre même de la baſſe littérature.

Cependant tout le monde vouloit porter dans un flacon de l'eau philoſophique, car elle étoit devenue fort à la mode dans un pays où tout eſt mode. Mais comme cette boiſſon étoit extrêmement rare, & par conſéquent précieuſe, n'étant pas ſur-tout facile à puiſer, des gens ſe mirent à la contrefaire, à-peu-près comme dans cette Capitale les Marchands de vin fripons imitent les vins les plus exquis, & nous empoiſonnent délicieuſement. On acheta ſouvent de l'eau frelatée; on lui trouvoit un goût particulier, commode & agréable; chacun ſe pi-

quoit d'en avoir, mais presque chacun en fut la dupe. Il arriva que les trois quarts de la Nation n'en retirerent d'autre fruit que des vertiges, des illusions, & de grandes douleurs de tête. Pendant l'accès on parloit sans s'entendre, on frondoit les nouveaux établissemens, on bâtissoit à son gré, on détruisoit à sa fantaisie, on dirigeoit les Empires, & dans un vol tout aussi libre, on alloit régler à la fois le système du monde physique, & celui du monde moral. On conseille donc une seconde fois à ceux qui ne savent point reconnoître cette eau de leurs propres yeux, de s'en abstenir, & de ne point se livrer à ces charlatans qui, plus cruels que les empiriques, tuent le bon sens; qu'ils s'adressent à ceux qui possédent la véritable; elle leur paroîtra d'abord amere, mais s'ils y prennent goût, ils en éprouveront un effet salutaire. On veut par cet avis gratuit leur épargner bien des extravagances & des ridicules.

Mais une chose me fit rire par dessus tout. Des orateurs dont l'éloquence simple doit être le premier mérite, vouloient en faire usage dans la chaire d'où ils parloient au peuple, espérant par-là plaire davantage ; mais en admettant des idées fort étrangeres aux dogmes qu'ils annonçoient, ils déceloient leurs larcins ineptes. Mauvais falsificateurs, ils faisoient un mélange ridicule & contradictoire. Tels les opérateurs du grand œuvre en voulant concilier des élémens opposés, voyent leur récipient sauter en l'air, & ils se trouvent eux-mêmes plongés dans une fumée épaisse, où personne ne peut les reconnoître.

Une voix retentissante se fit alors entendre le long de la rive, & rendit attentifs tous les habitans du Ruisseau philosophique. Cette voix disoit :

Amis, il nous reste une conspiration utile à former ; elle aura pour but d'aider les loix par les mœurs, d'orner, d'embellir, de faire aimer ces maximes sacrées, qui font la force

& le ſoutien des Empires. Ceſſons de parcourir le vuide immenſe des régions métaphyſiques ; vous le ſavez, au troiſiéme pas, le flambeau s'éteint, & nous marchons dans les ténébres. A quoi nous ſervira de créer un monde moral, imaginaire, qui, dans la poſſibilité des choſes, ne pourra exiſter que dans les révolutions les plus éloignées? Revenons à l'homme tel qu'il eſt, à l'homme en ſociété, à l'homme foible, inconſtant, malheureux ; appliquons-lui le reméde convenable à ſes maux préſens; portons nos regards ſur les beſoins de la patrie, vouons-lui notre voix ; cette légiſlation douce & tranquille, qui agit par la force de la vérité, qui enchaîne par le pouvoir de la raiſon, nous appartient. Tel étoit le pouvoir reſpectable & légitime que les ſages exercerent jadis ſur les hommes, lorſqu'ils les firent ſortir du fond de leurs forêts, pour les raſſembler ſous des loix ſages. Hélas ! elles ont été corrompues ; mais, du moins, il y a tel genre de

corruption dont on peut ſortir à l'aide des lumieres ; il eſt encore d'autre valeur que le poids de l'or, d'autres reſſorts que celui de l'intérêt. Donnons aux eſprits une ſecouſſe utile, & portons-les du côté de l'honneur & de la vertu.

Et vous, ames ſenſibles & timides, qui avez été effrayées par des terreurs paniques, raſſurez vous; quelques abus inévitables ne doivent pas balancer les plus grands biens. Ce ſont ordinairement les hypocrites qui ſonnent l'allarme; ils ſement l'épouvante pour la communiquer aux autres; ils ne veulent que nuire, ou venger leur orgueil. La vraie philoſophie recommande la ſoumiſſion à la Providence, l'obéiſſance aux Puiſſances de la terre, la patience dans les maux; il ne faut donc pas réduire au ſilence, les hommes qui ont cultivé leurs ames; ce ſeroit inſulter à la raiſon humaine. Croyez que les loix auront moins à faire, lorſque les loix ſeront établies par ſon Empire. La philoſophie, produit

duit le courage, établit la tranquilité de l'ame, nous sauve des desirs extravagans. Elle enseigne aux Rois à régner, aux sujets à chérir le devoir; elle prépare les matériaux tout prêts au legislateur; elle l'éclaire, elle conduit son œil, & même sa main *. Elle parle sans cesse au peuple par l'organe touchant de la morale; d'où viennent donc des clameurs contre cette philosophie, respectée dans tous les tems, & cultivée d'un pole à l'autre par tous les sages de la terre? Du moins pour l'attaquer, il faudroit se servir des mêmes armes avec lesquelles elle a droit de se défendre. Qu'on cesse de persécuter des hommes tranquilles, pour des opinions. Veulent-ils les faire recevoir par force ou par surprise? N'a-t-on pas le droit de les combattre? En quoi peuvent-elles

* *Nota.* On ne veut parler ici que de cette philosophie sage, qui a pour but le progrès des arts, & qui est toujours soumise aux lumieres de la foi.

être funeſtes au peuple ? Il eſt dans la Nature un cours de penſées, comme un cours d'événemens : eſt-il en notre pouvoir de l'arrêter ? qu'elle s'éloigne donc, cette intolérance qu'on décore du beau nom de zèle, mais dont l'effet terrible eſt auſſi étranger à la ſaine politique qu'à la bonne morale.

Pour nous, élevés au-deſſus de l'ambition & de la fortune, plaçons-nous plus haut que les cris des méchans & des envieux ; ayons cette vigueur de l'ame qui réſiſte aux obſtacles. La force d'eſprit devient vertu dans les entrepriſes juſtes & raiſonnables, qui ont pour but le triomphe de la vertu, & le bonheur des hommes.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

PQ 2007 M6S6 ptie.1-2
Mercier, Louis Sébastien
Songes philosophiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY